



Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



Programme Psychanalytique d'Avignon

Le trauma

Année 2018-2019

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2018-2019

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2018-2019.

Remarques

Respect des droits d'auteur. Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

Respect du secret professionnel. Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet ; il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

Nous renouvelons notre invitation, à chacun d'entre vous, à présenter une élaboration clinique en lien avec le thème de l'année – afin de participer à la transmission du vif de la psychanalyse dans notre communauté de travail.

Institut du Champ freudien Programme psychanalytique d'Avignon

Direction
Jacques-Alain Miller

Enseignants
Anita Gueydan
Jean-Paul Gullemolles
Gérard Mallassagne
Claire Poirot-Hubler
Julia Richards

Enseignants associés
Michèle Anicet
Élisabeth Doisneau
Michel Galtier
Josiane Vidal

Secrétariat
Anita Gueydan
3 rue Lagnes, 84 000 Avignon
tél. : 04 90 85 90 45
courriel : anita.gueydan@wanadoo.fr
site : <http://www.programme-psychanalytique-avignon.com>

- 4
ANITA GUEYDAN
Argument
10 novembre 2018
- 5
GUY BRIOLE
Quelques idées sur le trauma
15 décembre 2018
- 17
JULIA RICHARDS
En-deçà du traumatisme
15 décembre 2018
- 20
CHRISTELLE ARFEUILLE
Y a t-il un traumatisé
dans l'institution ?
12 janvier 2019
- 23
VALÉRIE BUSSIÈRE
Le trauma pas sans le fantasme,
une écriture logique
12 janvier 2019
- 28
ANITA GUEYDAN
Le frère mort
9 février 2019
- 31
ÉLISABETH DOISNEAU
Marceline Loridan-Ivens
ou la puissance de la pulsion de vie
9 février 2019
- 35
GÉRARD MALLASSAGNE
Comme la-langue texturée...
- 16 mars 2019
- 40
CLAIRE POIROT-HUBLER
Approcher le « traumatisme »
16 mars 2019
- 45
MICHEL GALTIER
Traumatisme et dévoilement
de la structure psychotique
6 avril 2019
- 48
HÉLÈNE BONNAUD
De l'inconscient-savoir
à l'inconscient réel
6 avril 2019
- 57
JEAN-PAUL GUILLEMOLES
Clotilde
4 mai 2019
- 60
JOSIANE VIDAL
De quoi l'insulte est-elle le nom ?
4 mai 2019
- 62
ADELINE YZAC
Lettres d'amor
22 juin 2019
- 67
DAMIEN GUYONNET
Trauma et frappe

Argument

« Le sujet est là, dans cette chose obscure qu'on appelle tantôt trauma, tantôt plaisir exquis. » (Jacques Lacan, *Conférence à Baltimore*).
Tout ne peut pas se dire, ni même s'imaginer.

Le trauma est là, dans cet écart entre le réel aléatoire de la vie et la répétition qui organise les chaînes signifiantes.

Le trauma, quel qu'il soit, est relié essentiellement à un événement fortuit qui surgit de l'extérieur et qui ne se centre pas seulement sur la réalité, l'intimité ou la qualité d'événement vécu, mais aussi sur la disposition personnelle du sujet et sa réalité mentale spécifique. Deuil, trauma sexuel, violence, événement de parole dévastateur, la liste est longue.

Au-delà des faits bruts, c'est de leur interprétation, toujours singulière dont il s'agit. On ne sait jamais ce qui touche chacun. À chacun son trauma, à chacun aussi sa façon d'y prendre appui pour un nouvel envol. Tout événement douloureux n'est pas traumatique au sens strict. Pour parler de traumatisme, il faut la rencontre inopinée avec un réel générateur d'angoisse.

Avec l'analyse de « l'homme aux loups » Lacan démontre la notion cruciale d'après-coup. C'est après la guerre 14-18 que Freud déploya la pulsion de mort en l'articulant au traumatisme à partir de la névrose de guerre.

Pour Freud, la guerre fut le grand révélateur de la présence et de la puissance de la pulsion de mort. Il ne reste pas grand-chose d'une analyse une fois que le traumatisme, vidé de sa charge mortifère, n'est plus que traumatisme. Les témoignages des Analystes de l'école accommodent, chacun à leur manière, les restes d'une analyse – une marque sur le corps, une effraction de jouissance, une réponse du sujet.

C'est ce que nous poursuivrons avec nos invités durant la session 2018-2019.

Quelques idées sur le trauma

Le thème du trauma est vaste et il existe de nombreuses manières de l'aborder – d'autant que notre époque a une telle tendance à mélanger les concepts que l'on finit par ne plus savoir par quoi chacun est orienté ou égaré. Avant d'entrer dans le développement que j'ai préparé pour vous je préciserai donc deux points : 1. La façon d'aborder le trauma est liée à la manière de le concevoir. 2. Je récusé d'être un spécialiste du trauma. Il n'y a pas de psychanalyste « spécialisé » en quoi que ce soit. Lacan insiste à dire qu'avant de savoir ce que fait un psychanalyste, il faut « d'abord qu'il y ait *du* psychanalyste.¹ » Le psychanalyste, ce n'est pas un pur concept, c'est celui qui occupe une place en acte. Cet acte n'est ni ritualisé, ni protocolisé, ni calculé. Il est ce qui surgit dans l'instant et qui se vérifie de ses effets d'après-coup. Cette approche de l'acte vaut aussi bien dans le cabinet de l'analyste, que hors du confort de celui-ci. C'est cette dernière situation qui se rencontre bien souvent dans les situations traumatiques.

Mais je ne nie pas que le traumatisme soit un thème qui ne me lâche pas, donc que cette recherche, qui ne finit pas, est une de mes *spécificités*.

Pour entrer dans le vif du sujet

Chacun peut être confronté à la rencontre de ce qui, dans un événement, fait accident. C'est ça le trauma - ce qui fait trou, effraction du réel. Le regard y est central : quelque chose de cette rencontre malheureuse avec le réel regarde le sujet *en face*. C'est alors une reviviscence de l'altérité première dont Levinas nous rappelle qu'elle est au cœur de l'éthique de notre rapport à autrui.

Ainsi – c'est un point que Lacan a toujours soutenu – la responsabilité du sujet est engagée dans un événement qui a pu lui faire entrevoir quelque chose de la mort. La contingence n'y change rien et, suivant en cela Aristote, il existe une certaine altérité entre le sujet et l'accident. C'est là que le visage trouve sa place de pouvoir nommer l'expérience traversée : il n'est rien de pire qu'une menace sans visage. Voilà qui nous conduit à considérer que l'événement a un visage mais aussi que le visage est événement².

La psychanalyse met l'accent sur l'éthique du bien-dire, ici sur le fait de pouvoir aborder la question de l'altérité – inopinément surgie au premier plan dans la rencontre traumatique – *de face*.

Le visage sans masque

« Avec quel visage pourrions-nous nous faire face ? », c'est la question que se pose Primo Levi à la dernière phrase de son poème *Buna*, écrit après sa libération d'Auschwitz. Il s'agit tout aussi bien de son propre visage que de celui de son vis-à-vis, de l'autre familier ou ennemi ; celui de l'altérité qui dit notre implication en ce sens qu'*elle nous regarde*.

On soulignera la force de l'équivoque contenue dans ces mots, *elle nous regarde*, par le fait qu'elle contient à la fois le regard qui se porte sur nous comme celui que l'on porte sur les autres et la responsabilité qui est celle de tout sujet.

Alors, quel visage avons-nous l'un pour l'autre ? Que rencontre-t-on dans le visage de l'autre quand c'est de cet espace que l'on se voit regardé ? Se voir dans le regard des autres amène Primo Levi à évoquer celui des bourreaux rencontrés dans l'univers concentrationnaire : « Les bourreaux étaient faits de la même étoffe que nous, c'était des êtres humains moyens,

1. LACAN J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.

2. BRIOLE G., « Les événements ont-ils un visage ? », *L'événement, c'est demain ! La Cause du désir*, n° 100, nov. 2018, p. 139-145.

moyennement intelligents, d'une méchanceté moyenne, ils avaient notre visage...³» Il donne ainsi une portée radicale à la rencontre avec le regard des autres – pas seulement avec celui des bourreaux – et au «visage» qui le contient.

C'est sur ces mêmes points, celui du regard et du visage, que Jorge Semprun débute le témoignage de son expérience au camp de Buchenwald: «Depuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir à Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante [...]. Pas de visage sur ce corps dérisoire.⁴»

Alors, il évoque les soldats de l'armée de Patton qui viennent de pénétrer dans le camp: «Ils me regardent l'œil affolé, rempli d'horreur. [...] C'est de l'épouvante que je lis dans leurs yeux. [...] Il ne reste que mon regard [...] qui puisse autant les intriguer. C'est l'horreur de mon regard que révèle le leur, horrifié.⁵» Cette horreur touche à la honte, la honte du corps dans ce qu'il a de plus réel, dans ce qu'il révèle du réel de la mort. Ce regard se voit. Il ne se voit pas au sens où ce serait un regard vu, mais un regard imaginé, reporté par le sujet au champ de l'Autre. Avec Levinas, nous dirions reporté au visage de l'Autre de l'altérité.

Visage, regard, honte

Le regard que contient le visage est ce qui, dans la rencontre traumatique, ne s'oublie pas. Ce regard, celui qui s'est posé sur le sujet, celui qui fait que quelque chose dans le monde «omnivoyeur» regarde celui qui revient de «l'ombre». Ce regard, ce ne sont pas ses yeux où l'on pourrait lire du reproche, de l'amour, de la haine, de la réprobation, de la compassion, etc. Ce regard qui le vise, c'est autre chose, c'est la manifestation de la présence de l'Autre. Ainsi, écrit Lacan, «Cette fenêtre, s'il fait un peu obscur, et si j'ai des raisons de penser qu'il y a quelqu'un derrière, est d'ores et déjà un regard.⁶» Que ce regard existe fait que quelque chose change aussi pour celui qui se sent regardé: il peut se sentir objet du regard de l'Autre. C'est là, précise Lacan, la structure de la phénoménologie de la honte. C'est ce qui surprend et «réduit le sujet au sentiment de honte.⁷»

C'est aussi ce qu'éprouvent les sujets qui ont fait cette rencontre avec l'horreur, avec l'effraction traumatique, quand ils sont confrontés au regard des autres. Et là où, pour tous, peut se voir dans les yeux d'un autre le reproche qui induit sa culpabilité, voici qu'ici avec la rencontre traumatique, le sujet se sent regardé par un regard critique qui le perce et déclenche la honte⁸.

Rencontre avec l'altérité

Chez Levinas, l'expérience d'autrui prend la forme du visage. Pas celui de la plastique, ni des traits qui n'en sont que le «masque⁹», mais celui qui porte ce qui se rencontre dans l'altérité et qui marque, frappe, par sa vulnérabilité et son dénuement¹⁰.

Avec le visage, la dimension qui se présente au sujet n'est pas celle qui est en jeu dans les relations sociales, mais d'emblée ce qui se pose comme une question éthique¹¹.

3. LEVI P., *Naufragés et rescapés*, Paris, Gallimard, Col. Arcades, 1983, p. 199.

4. SEMPRUN G., *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 13.

5. *Ibid.*, p. 14.

6. LACAN J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*. Paris, Seuil, 1975, p. 240.

7. *Idem.*

8. BRIOLE G., «Sur la honte», *Ornicar?*, n° 49, 1998, p. 167-171.

9. LEVINAS E., *Altérité et transcendance*, Paris, Fata Morgana, Le livre de poche, biblio essais, 1995, p. 44.

10. *Ibid.*

11. LEVINAS E., *Entre nous. Essai sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, Le livre de poche, biblio essais, 1991, p. 191.

La rencontre du visage d'autrui constitue une expérience fondamentale qui n'est pas qu'une appréhension de la forme – sans cesse remise en cause – mais, à la fois, une expérience de l'altérité et de la transcendance¹². C'est aussi, dans cette présentification, l'autre à détruire en même temps que ce qui le transcende, l'interdiction de tuer. « Autrui est le seul être que je peux vouloir tuer »¹³, à quoi objecte l'imprévisibilité de la réaction qui n'est pas articulée à une force de résistance, mais à l'infini de la transcendance¹⁴. Ainsi, le visage est à la fois, par son évidente vulnérabilité, appel au meurtre et interdit, injonction à ne pas tuer. Tuer l'autre, ne le ramène pas au fini mais à ce qu'il échappe, rejetant dans l'impuissance. Avoir droit de vie ou de mort sur l'autre peut donner ce sentiment de toute puissance qui, la mort donnée, laisse avec l'impuissance résultant de l'avoir fait disparaître¹⁵.

L'homme du XXI^e siècle

La pratique qui ressortit au traumatisme n'est pas nouvelle et pourtant elle est liée à la modernité. Cette modernité, c'est celle d'une médecine de l'urgence, d'une médecine des catastrophes, d'une médecine qui doit répondre et parer à l'expression de la violence et des traumatismes.

On le dit, l'homme moderne vit dans une société bouleversée : *il est traumatisé*. C'est assez vrai pour une grande part. La conséquence en est le développement important et fortement médiatisé de la médecine de catastrophe.

Pourtant, la violence n'est pas tant un concept qu'un signe des temps. Aussi surprenant que cela puisse paraître, elle est corrélative de la civilisation, donc de la parole. En effet, la civilisation se fonde de l'existence des êtres parlants. Mais, si la parole fait de l'homme un être civilisé, elle est aussi ce qui introduit le malentendu. C'est ce que Freud a particulièrement bien dégagé avec son étude du *Malaise dans la civilisation*¹⁶ comme conséquence du vivant. Si l'on suit Freud sur ce point, la violence ne peut être considérée comme un fait de société que si on la réfère au sujet, au désir qui le soutient et le divise, à ce qui fait qu'il est un être parlant.

Remarques sur deux notions parasite : la notion de catastrophe et le stress

La notion de catastrophe

Il importe de redéfinir ce terme catastrophe et de le ramener à la dimension d'accident de la nature ou technologique. Un tremblement de terre, une inondation, un ouragan dévastateur, une éruption volcanique, etc., sont des catastrophes naturelles. Il existe une médecine qui prévoit les réponses adaptées à ces catastrophes et qui agit en conséquence. Mais un attentat, une guerre, ne sont pas des catastrophes. Le « Malaise » d'un groupe, d'une société, n'augmente pas la fréquence des inondations mais il peut laisser place à la possibilité de la multiplication de la violence – sur un mode individuel, groupal ou politique. Le militaire, lui, y est particulièrement exposé.

« Catastrophe » fait l'objet d'une récupération par un glissement sémantique du mot. Désigner un attentat, une guerre, comme étant une catastrophe déplace la responsabilité et particulièrement celle des dirigeants. « Catastrophe » surgit à l'insu de tous et induit l'idée d'une action extérieure.

Ce qui s'impose c'est l'idée que, d'une manière sous-jacente, il y aurait quelque part un

12. *Idem*, p. 44-45.

13. LEVINAS E., *Totalité et infini*, *Op. cit.*, p. 216.

14. *Ibid.*, p. 217.

15. BRIOLE G., « L'autre en moi ; une insistance du réel », *Identité et trauma* – Journée du Département de psychanalyse, Paris 8, le 9 janvier 2017. À paraître dans *Ornicar ?*, n° 53, 2019.

16. FREUD S., *Malaise dans la civilisation*. Paris, PUF, 1971, 107 p.

organisateur de tout ça et qu'il faudrait réparer. Tous – dirigeants et victimes – ont apparemment un intérêt commun, celui de ne pas laisser se développer une interrogation sur les causes et les effets sur le groupe. La réponse consiste à boucher la béance ouverte. Cette réponse s'appellerait l'État ! À cet égard, remarquons qu'en France, les victimes civiles d'attentats ont des droits analogues aux militaires, aux anciens combattants et victimes de guerre pensionnés.

Le stress : un détournement du traumatisme

La psychiatrie moderne, internationale, ajoute à la confusion entre le trauma et le stress au prix d'un détournement des enjeux : résorber une question du sujet – le trauma – dans une entité clinique – le *Posttraumatic stress disorder*. Alors, c'est le PTSD qui définit et ordonne le traumatisme. C'est une des raisons pour laquelle il est tant fait référence au traumatisme en ce moment et que rien ne s'oppose plus à ce qu'il soit de plus en plus au premier plan de la scène clinique. Les effets de la modernité et l'exacerbation de la violence dans le monde, trouvent à se ranger dans une catégorie clinique !

Le sujet se voit mis en position d'attendre passivement une réponse médicale à l'expérience singulière qu'il vient de traverser. Il lui reste alors, quand il y consent, à occuper la place qui lui est désignée, celle de la victime. Une victime, ça se soigne, se dédommage, se décore, se regroupe en associations pour lesquelles on organise des cérémonies face à des monuments que la Nation reconnaissante a érigés pour eux. Une victime, ça ne parle pas, au sens où cela pourrait déranger la conscience collective. Le sujet traumatisé n'a rien à attendre des autres pour combler, en lui, la faille ouverte par le traumatisme. C'est, qu'il le veuille ou non, la part qui lui revient sous la forme d'une question : « Qu'est-ce qui s'est passé pour moi ? »

Le mirage des real-life events

Il importe de ne pas tout mettre sur le même plan : tout ce qui est de l'ordre d'une rencontre entre deux personnes n'est pas à postuler dans un registre d'équivalence.

Par exemple, la volonté de destruction affichée de l'un par rapport à l'autre au nom de la race n'est pas, même subjectivement, de même nature que la grossièreté érigée au rang d'insulte blessante.

Au fast-food du traumatisme

À vouloir parler de la violence et de ses effets en y incluant toutes les formes des avatars de la relation aux autres et aux éléments de l'environnement, on en vient à établir un plan unique du discours où tout s'équivaldrait. C'est cette banalisation de la violence qui, à l'encontre des progrès de la civilisation, fait l'homme encore plus vulnérable aux assauts répétés de la violence quotidienne.

Ainsi, et par appauvrissement de la clinique de la pathologie traumatique, le concept de traumatisme se trouve lui aussi banalisé. Aujourd'hui, au *fast-food* du traumatisme on trouve tout, accommodé au goût de chacun : américain, européen, comportementaliste, psychanalyste, biologiste, humaniste, etc. Pourquoi n'y venez-vous pas ? Puisque on vous dit qu'il y en a pour tous ? Même avec votre objet *a*, celui que vous dites avec Lacan coexistant à l'angoisse, on vous prend à la table universelle du traumatisme. Eh bien non ! Nous ne trouverons pas un accord universel qui ne serait qu'exclusion du sujet dans sa singularité. Il faut s'y résoudre, il existe bel et bien *des* cliniques, *des* approches thérapeutiques, pour tout dire l'accord n'existe pas sur l'éthique d'une pratique.

La réalité et le trauma

Qu'est-ce que la réalité d'un traumatisme ? Elle n'est rien d'autre que l'interprétation que l'on peut faire de cette réalité.

La représentation du traumatisme – telle que chacun peut se l’imaginer, voire tenter de la quantifier scientifiquement – de la rencontre avec un bourreau, avec des hommes incontrôlés, avec les éléments d’une nature déchaînée, ne peut rendre compte de l’horreur subie par celui qui en a été l’objet.

S’identifier à eux n’en permet pas une meilleure approche, même si elle provoque cette empathie qui vient à la place de la bonne conscience, celle d’avoir fait quelque chose, donc d’être quittes et par là même non coupable. On peut même, cette culpabilité, en venir à la faire porter par le sujet traumatisé : il serait coupable d’avoir survécu. « Nul n’est mort à ma place » dit Primo Levi¹⁷.

Honte et culpabilité

La honte d’exister – celle de se trouver, quand on a traversé ce monde de l’horreur, exclu parmi les siens – est à distinguer de la « culpabilité du survivant », terminologie d’origine américaine apparue après la guerre, en 1945. Elle a été adoptée d’emblée pour décrire ce que devraient ressentir les survivants¹⁸. Nous refusons cette position qui relève d’un cynisme par assimilation d’une causalité accolée à l’évènement, indépendante du sujet qui lui se voit, quand il y consent, rejeté du côté des victimes. Alors le hasard devient la cause elle-même. C’est nier toute causalité ontologique du sujet. En fait, une rencontre de hasard est, même d’être de pur hasard, une rencontre avec le réel, avec un réel qui est la cause même du sujet. Ce réel en cause, c’est ce qui gît au cœur du sujet et que voile l’écran du fantasme.

Évènement traumatique et accident

Relativement au traumatisme nous différencierons, dans les effets de la rencontre traumatique, la déstabilisation du fantasme et la « traversée sauvage du fantasme » que réalise l’effraction traumatique¹⁹.

C’est ainsi que la rencontre traumatique avec la narration, par le « capitaine cruel », du supplice par les rats, ne provoque pas une effraction, mais une mobilisation du fantasme comme des identifications et déclenche la grande crise obsessionnelle de l’homme aux rats. Dans cette rencontre se révèle aussi à lui « l’horreur d’une jouissance par lui-même ignorée²⁰ ».

C’est à différencier des effets de la rencontre avec le réel qui entraîne l’effraction que les mots ne peuvent traduire. Dans les deux cas le sujet est impliqué par la rencontre traumatique.

Évènement, fait et surprise

L’évènement

Un évènement est ce qui advient à une date et en un lieu déterminé. Il ne présente pas un caractère neutre et il se distingue du cours uniforme des phénomènes de même nature. Qu’il se produise toujours quelque chose relève de la répétition et non de l’évènementiel. L’évènement est inattendu, il est effet de surprise. Il ressortit à une rupture, à une discontinuité temporelle dans une chaîne. Il est datable, mémorisable.

17. LEVI P., *À une heure incertaine*, Paris, Gallimard, NRF, col. « Arcades », 1997, p. 88.

18. BRIOLE G., « Sur la honte »,

Ornicar ?, Paris, Agalma-Le Seuil, 1998, n° 49, p. 168.

19. BRIOLE G., Lebigot F. et *ali.*, *Le traumatisme psychique : rencontre et devenir*. Paris, Masson, 1994, p. 160.

20. FREUD S., « L’homme aux rats », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 207.

Par son caractère exceptionnel, il revêt une importance déterminante pour l'individu ou la collectivité.

Pris dans son sens absolu, il se définit des situations significatives qui arrivent pour un homme. En effet, il est, dans ce sens, référé à l'homme et, « il n'existe pas d'évènement sans individu concerné »²¹. C'est une notion « anthropocentrique » et non une donnée objective²².

Le fait

L'évènement se distingue du fait qui, lui, est ce qui existe réellement. Le fait est tenu pour être une donnée du réel et non de l'expérience.

Il s'inscrit dans une durée dont peut rendre compte la science, par exemple par le fait historique, le fait sociologique. L'élaboration scientifique du fait tente de résorber la dimension d'unique, de singulier de l'évènement pour en faire « l'expression régulière des régularités »²³.

Surprise et science des événements

Si l'évènement est bien ce qui produit un effet de surprise, c'est aussi ce qui peut menacer un équilibre individuel ou social. Aussi l'homme essaye-t-il de ne pas se laisser surprendre et pour cela il invente une science : celle des événements. Mais, que l'évènement puisse trouver à se référer à une science historique ou prospective, ou tout aussi bien à la mythologie, à Dieu, ne relève que d'une reconstruction secondaire à sa survenue.

L'accident

Ce qui va faire d'un évènement un évènement traumatique, ne se comprend pas dans sa dimension calculable mais dans la singularité qu'il a pour un sujet, à un moment donné de son histoire.

C'est l'*accident* qui, dans l'évènement, est traumatique. L'accident est ici à entendre dans le sens qui a prévalu depuis Aristote jusqu'à la fin du XII^e siècle, celui de « hasard malheureux ». C'est la mauvaise rencontre, la *tuchè*.²⁴

L'accident, tout comme l'évènement, c'est ce qui arrive, mais de manière contingente : il aurait pu aussi bien ne pas se produire. La contingence s'oppose à la nécessité qui fait que l'accident est avant tout *coïncidence*, et ne répond ni à des lois générales, ni à des facteurs de constance.

L'accident est unique. Cela ne veut pas dire qu'il ne se produit qu'une fois. Il est unique en ce sens qu'il est Un pour un sujet : un évènement et pas un autre. Il *est* pour un sujet et non pour tous, parmi tous ceux qui traversent la même expérience. Il prend alors pour celui qui s'en trouve traumatisé, une dimension d'ineffable, d'incommensurable, d'irréductible.

Un évènement, un évènement humain, c'est ce qui se passera, ou non, demain. Cela relève de la contingence, d'un futur qui peut advenir. Que l'on puisse poser qu'il y ait une part prévisible dans le contingent peut surprendre. Pourtant les événements humains sont d'autant plus prévisibles qu'ils relèvent de la répétition. C'est un phénomène de structure dit Lacan.²⁵

Cependant, pour une autre part le contingent, c'est l'incalculable : c'est ce qui fait rencontre. Ainsi, la *tuchè* comme rencontre avec le réel, est du côté où l'on doit maintenir le contingent comme l'incalculable dans les effets que produit l'accident sur un sujet.

21. GUYOTAT J., « À propos de la notion d'évènement », *Annales Médico-Psychologiques*, 1984, 142, (2), 219-222.

22. BASTIDE R., « Sociologie de la connaissance de l'évènement »,

in Balandier et al., éditeurs, *Perspectives de la sociologie contemporaine*, Paris, Flammarion, 1968.

23. *Idem*.

24. LACAN J., *Le séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux*

de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973, p. 54.

25. LACAN J., *Le séminaire*, livre XXI, *Les non-dupes errent*, Leçon du 13 novembre 1973, (inédite).

Un évènement traumatique concerne toujours un sujet. Il comporte à la fois *une part de réel qui relève de l'accident*, l'indicible de la rencontre, et une *part de subjectivité* dans laquelle le sujet est engagé.

Si l'évènement traumatique est nécessaire à produire ses effets pour quelqu'un, il n'est pas suffisant. Ce n'est pas la massivité de l'évènement, dans la référence à une quantification, qui le fait traumatique. C'est bien plus la spécificité qu'il prend pour celui qu'il concerne.

On retrouve le concept même de trauma tel que Freud l'a conçu comme marque singulière à chacun ; la *prägung*, la marque, la frappe singulière au sujet. Le trauma est constitutif du sujet et, en ce sens, il est toujours structuré sur le mode de l'après-coup. Le trauma est sexuel, laissant au cœur du sujet un réel inassimilable – le refoulement originaire que recouvre le fantasme que Freud décrit comme le pare-excitations²⁶.

Clinique de l'évènement traumatique

Toute rencontre traumatique est *surinvestie* au point, parfois, d'occulter complètement toute implication subjective. C'est, dans ce cas, un lien de causalité directe qui est avancé. Alors, le sujet devient une victime, touchée par un accident²⁷.

L'invocation du hasard, dans sa face objective, renforce le sentiment d'arbitraire. C'est là que la clinique doit s'attacher à dégager la position du sujet par rapport à ce qui se présente à lui dans le hasard. Notamment, il importe de prendre en compte l'ensemble des éléments qui ont précédé la survenue de l'accident : comment et pourquoi la personne se trouvait-elle en ce lieu, à ce moment-là ? Quels sont les déterminants qui auraient pu faire qu'aussi bien, elle aurait pu ne pas y être ? Quelle part de son passé récent ou lointain a concouru aux coordonnées de la rencontre ? Ou, plus banalement, quelles étaient ses pensées au moment où tout a basculé ?

Le sujet est concerné

L'évènement traumatique peut toucher un sujet directement ou indirectement. Dans les deux cas c'est, qu'il le sache ou non, un évènement qui le concerne.

Directement, lorsqu'il a *vu sa vie menacée* et qu'il n'a pas pu répondre d'une manière adéquate à la situation. L'effet de surprise l'a précipité dans l'effroi auquel il aura réagi soit passivement, dans un vécu d'impuissance, soit par des conduites inadaptées. Les attitudes ont pu avoir des effets aggravants pour lui ou pour les autres. Il faut ajouter des situations où le risque et la peur sont durables comme ce peut être le cas pour des prisonniers, des déportés, des otages²⁸ ou des personnes soumises à des tortures.

Indirectement, quand c'est un autre, ami ou ennemi, qui a été *tué sous ses yeux*. S'agissant d'un proche, il n'est pas indifférent de connaître les sentiments (amour, haine, jalousie, admiration...) qu'il éprouvait à son égard et qui peuvent éclairer la nature de leur lien. Parfois, c'est *un trait de la victime* qui aura pu évoquer pour un sujet une personne de son entourage. S'agissant d'un ennemi, en temps de guerre, le traumatisme peut aussi agir lorsque c'est *le sujet lui-même qui a tué*. À cet égard, il faut souligner la plus grande fréquence de l'impact traumatique dans les situations « hors la loi de la guerre ». La confrontation au cadavre de l'autre ou des autres, les cris des blessés, les appels désespérés ou, plus tard, la douleur des familles des victimes, sont autant d'éléments qui ravivent encore la *culpabilité du survivant*²⁹.

26. FREUD S. « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1984, p. 69.

27. BRIOLE G., « L'évènement traumatique », in *Lieux d'interface psychiatrie-psychanalyse, Mental*, n° 1, juin 1995, p. 107.

28. BRIOLE G., « Rentrer captif », *Ornicar ?*, n° 48, 1989, p. 134-137.

29. EISSLER KR. *Freud sur le front des névroses de guerre*. Paris, PUF, 1992.

La rencontre traumatique peut avoir lieu à l'insu du sujet. Ainsi, l'évènement traumatique actuel, qu'il soit en apparence bénin ou qu'il semble déterminant, n'est pas obligatoirement le trauma initial. Il peut être le révélateur d'un premier traumatisme qui était passé inaperçu. Et si, dans une situation donnée, ce qui fait traumatisme pour les uns ne le fait pas obligatoirement pour tous, de même, « le non-évènement pour les autres peut être un évènement traumatique pour un sujet.³⁰ »

Des situations, en apparence très diverses, sont à reprendre ici.

Retenons : – l'effet d'écran protecteur qu'a pu constituer dans l'immédiateté d'une menace vitale, la présence soudaine d'une pensée, d'une prière, d'un souvenir ; – le début d'une pathologie post-traumatique par l'effet même de la narration ou de la vue d'images (photos, télévision, film) pour quelqu'un qui n'était pas sur le lieu de l'évènement ; – au contraire, ce début peut avoir lieu alors qu'il n'y avait pas d'évènement repérable pour un sujet, bien qu'il se soit trouvé dans des situations à risque. Ceci a pu correspondre à un moment particulier du sujet pour lequel un trait associatif a rappelé une situation oubliée ; – indiquons enfin l'effet possible de l'apparition d'une maladie somatique qui rappelle une situation vitale ou l'organe a été impliqué. C'est ce qui arrive à un patient qui voit, trente-cinq ans plus tard, au décours d'un accident cardiaque, resurgir la scène où il avait été visé au cœur lors d'un simulacre d'exécution.

La blessure physique

La blessure physique ne protège pas de l'accident psychique. La clinique ne vérifie pas la notion selon laquelle l'existence d'une lésion ou d'une blessure corporelle protégerait de l'apparition de troubles psychiques. Ceci est d'autant plus vrai s'agissant des troubles différés. La blessure physique n'est pas un critère déterminant d'exclusion et même, au contraire, elle peut parfois être un facteur aggravant : par exemple dans les viols, les sévices corporels, les tortures. C'est aussi le cas où, dans des accidents, le sujet a pu voir le réel de ses organes derrière la barrière corporelle un instant entrouverte. Ce réel peut venir ensuite se mêler aux rêves traumatiques, voire y être prévalent.

Clinique du syndrome de répétition traumatique [SRT]

Les expressions cliniques consécutives à une rencontre traumatique sont diverses, allant d'états aigus polymorphes – en apparence réactionnels – à l'apparition d'emblée du syndrome de répétition traumatique spécifique de ces états³¹.

Quatre éléments principaux le constituent : – le rêve ou cauchemar traumatique, – la répétition à l'état de veille, – la réaction de sursaut, – l'inhibition.

1. *Le rêve ou cauchemar traumatique* est la manifestation cardinale du SRT. Sa seule présence signifie l'effraction traumatique. Dans la forme typique, ce rêve reproduit à l'identique l'évènement traumatique avec l'intensité du moment où il s'est produit. Les lieux, les personnes, les circonstances se retrouvent comme dans le scénario initial³². Parfois, il est présent toutes les nuits. Parfois, il disparaît – quelques jours, quelques mois, quelques années – puis revient sans que le sujet n'en saisisse la logique. C'est pourquoi il est encore plus désemparé face à cette survenue toujours possible, inopinée, de l'horreur qui dans le rêve le prend au dépourvu, comme au moment du traumatisme. Le réveil se fait dans un nouveau contexte d'angoisse mêlé à des sentiments de rage impuissante. Les sueurs, les tremblements, les palpitations, les cris, l'agitation désordonnée sont des manifestations qui marquent fréquemment la brutalité de ces réveils.

30. BRIOLE G., « L'évènement traumatique », *Op. cit.*, p. 108.

31. *Ibid.*, p. 114-116.

32. BRIOLE G., « Rêve et névrose traumatique de guerre », *Ornicar ?*, n° 48, hiver 87-88, p. 38-44.

Les perturbations du sommeil, en anticipation ou en écho du cauchemar traumatique, sont constantes. L'insomnie fait suite au réveil, le sujet se trouvant saisi par la crainte, s'il se rendormait, d'être à nouveau plongé dans les affres du rêve traumatique.

2. *La répétition à l'état de veille.* La journée du patient peut être entièrement organisée autour de la hantise que s'imposent à lui les conditions traumatiques et qu'il ne sache, encore cette fois, y parer. La rumination mentale occupe parfois en totalité l'activité mentale de ces patients. Parfois se perpétue l'attrait pour les occupations morbides (lectures, spectacles, cérémonies...) qui témoigne de l'incapacité à se détacher du trauma.

3. *La réaction de sursaut.* Elle survient dans un contexte d'état d'alerte permanent, comme si la situation du traumatisme pouvait resurgir à tout moment.

4. *L'inhibition.* Les attitudes de repli résultent de tentatives répétées du patient pour se protéger, en isolant ce qui lui semble menaçant. Il apparaît comme désintéressé par le monde extérieur.

Une clinique chronologique du SRT

Ce syndrome de répétition traumatique est parfois évident et rapporté par le sujet, mais ce n'est pas toujours le cas. Le patient peut taire ses symptômes ou ne pas les individualiser assez nettement pour qu'on puisse les repérer. Bien souvent il en éprouve une telle honte qu'il continue à se taire, comme il le fait depuis si longtemps.

Quand survient ce SRT ?

Parfois, dans les suites d'un traumatisme, aucune manifestation immédiate ne se produit – comme si la rencontre traumatique avait été surmontée. Ici une discrète euphorie peut traduire le soulagement d'en avoir réchappé. Ailleurs, la marque traumatique s'est faite à l'insu du sujet. Ces deux situations relèvent d'un recouvrement immédiat, conscient ou inconscient, de l'effraction traumatique par la constitution de suppléances efficaces.

Phase de latence

Alors se manifeste la classique phase de latence³³ qui se présente comme un intervalle libre de symptômes et dont la durée peut varier de quelques jours à plusieurs années. En fait, la phase de latence n'est jamais réellement asymptomatique et, dans les imperfections et les failles des suppléances se déploient une diversité de symptômes et de conduites non spécifiques : états dépressifs, conduites d'échecs, désocialisation, repli, hostilité, plaintes somatiques, alcoolisations, abus de psychotropes.

La réactualisation du traumatisme. Elle se fait à l'occasion d'une situation qui rappelle, par quelque analogie, la rencontre traumatique. Ce peut être un deuil (d'un proche, d'une personne qui était sur les lieux du traumatisme...) ou ce qui le remet en mémoire (offices religieux du souvenir, commémorations...). Ce sont aussi les séparations affectives ou professionnelles, vécues comme des pertes insurmontables, surtout quand il s'agit de quitter le milieu où, à la fois s'est produit l'accident et où a été trouvée une forme de protection (l'armée par exemple).

D'autres situations peuvent être déterminantes, parmi lesquelles les expertises, les jugements, les emprisonnements, mais aussi les promotions, les remises de décorations et tout autre évènement apparemment heureux.

La survenue d'un nouveau traumatisme peut rendre inopérant ce qui avait permis de parer à la rencontre initiale. Les situations de guerre, les prises d'otages, les tortures, avec leur potentialité de traumatismes en série ou en cascade, recèlent ces conditions déclenchantes.

33. *Ibid.*, p. 111.

Néanmoins, cela ne relève pas de la « sommation des traumatismes », mais de la marque singulière de la – ou des – rencontres.

La chute des idéaux est un autre point à considérer. Celle d'un idéal collectif, quand le sujet n'y adhère plus, ou quand le groupe subit des revers ou n'est plus sous une menace vitale immédiate ; quand il se défait au-delà de ce qui le constituait solidairement. Au niveau individuel, la mort d'un chef, la disgrâce d'un leader, la disqualification d'une cause, sont des circonstances à relever.

Le soutien ou le rejet d'une nation à l'égard de ses soldats est un facteur déterminant.

Trauma et questions à la psychanalyse

La question centrale pour le sujet traumatisé est de savoir où il peut inscrire cette mauvaise rencontre qui a modifié radicalement le cours de sa vie. Qui veut l'entendre ? De multiples voies s'ouvrent à lui et toutes ne relèvent pas de la même éthique :

Parfois, le sujet recouvre la faille ouverte en lui par un idéal politique.

Pour d'autres, les idéaux seront plus adéquats à la conscience collective et ils resteront dociles aux commémorations.

Enfin, pour quelques-uns, la voie personnelle éthique les amènera à reprendre cet événement de vie dans une analyse. Ce que l'on peut attendre d'un analyste, c'est qu'il ne se pense pas comme un spécialiste du traumatisme mais qu'il soit à la bonne place : celle d'un analyste.

Ces points de vue théoriques divergents impliquent forcément des pratiques distinctes. Alors que la psychiatrie considère qu'il faut faire parler afin d'abrégier le traumatisme, ce que j'appelle « faire taire le sujet en l'invitant à parler », la psychanalyse met l'accent sur l'« éthique du bien dire » et vise, au travers du travail du transfert, à ce que les questions soulevées par l'évènement deviennent des questions posées par le sujet.

Le traumatisme, au un par un

Le manque de mots pour décrire le vécu et la présence de manifestations d'un réel qui affleure peuvent amener à des erreurs d'interprétations en imposant pour une psychose sans que les éléments cliniques ne soient concluants.

L'écoute doit pouvoir s'orienter d'une clinique précise, et c'est l'occasion d'établir un contact de qualité avec quelqu'un qui aura plutôt tendance à se méfier et à penser que, encore une fois, on ne l'écouterait pas au prétexte que « tout cela est du passé ». Le ton est donné !

Les circonstances de la rencontre avec ces sujets en crise, et/ou en proie avec les effets du réel traumatique ne sont pas toujours, loin s'en faut, à leur initiative. Ils ont souvent derrière eux une trajectoire médicale, ou médico-administrative³⁴. Les griefs et les incompréhensions se sont accumulés. Parfois cela les pousse à se demander ce que cela peut bien signifier que d'être vivant quand on a survécu à ces événements. De toutes façons, pensent-ils, personne ne les comprend. Nous ne nous situerons pas du côté de celui qui pourrait les comprendre un peu plus...

Au sujet traumatisé, les mots manquent pour dire l'insupportable de ce qu'il ressent, d'autant plus que ne cesse de se dérober un lieu où l'adresser.

À qui et comment dire cette solitude ? Le sujet proteste de ne pas être écouté, les autres de l'avoir si souvent entendu. Mais, qui veut savoir ?

Cela ne rend pas facile la mise en place d'une relation où un minimum de confiance serait nécessaire au transfert. Car les sujets traumatisés ont en commun – comme je l'ai déjà souligné – ce sentiment de ne pas être entendus, de se sentir incompris des médecins ou de quiconque

34. *Ibid.*, p. 117.

d'ailleurs. Qu'on les interroge un peu plus précisément et cela est parfois vécu comme une remise en question personnelle insupportable, vite transformée en preuve de l'incommunicabilité de leur vécu ou en un sentiment vaguement persécutif.

Pour le sujet traumatisé, le souvenir traumatique insiste à se répéter et rien ne lui permet d'en border l'émergence. La rencontre avec la mort a laissé son empreinte et elle peut renforcer le sentiment « d'éphémère destinée ».

La mort ne s'approche pas, elle nous traverse dans un instant, celui du passage. Mais alors, pour celui qui aura fait cette rencontre avec le réel, avec la mort, pour celui qui l'aura vue de si près – la sienne, celle des autres –, il peut l'espérer, il peut en venir à la précipiter pour qu'enfin tout cela cesse. Sortir de la scène de la vie pour échapper à la répétition de la présentification de la mort – sous la forme du traumatisme – tel est le paradoxe du sujet traumatisé.

Devant l'ambiguïté de cette demande, il est nécessaire d'être attentif, de faire preuve de fermeté et de patience. Il s'agit de rendre possible que se poursuive avec le patient une élaboration dans des entretiens qui prendront en compte sa souffrance, feront préciser les conditions exactes de l'évènement, dirigeront le patient sur le trajet qu'il doit faire dans son histoire personnelle et l'aideront à replacer le traumatisme dans le cours de sa vie où il peut trouver à le lier. Faire de l'arbitraire d'un évènement, une question qui, resituée dans son *hystoire*, fasse que le travail dans le transfert lui permette d'aborder la question du réel sous un angle éthique.

Étique du bien dire

La distinction entre le trauma et l'évènement reste essentielle à maintenir ; ainsi la causalité n'est-elle pas réduite au seul évènement et la question éthique de la responsabilité du sujet reste vivace.

Le traumatisme pose donc la question d'une éthique du bien dire. Comment trouver les mots pour parler du traumatisme, là où, justement, il n'en est aucun que le sujet pense adéquat à dire ce qu'il a traversé et qui a marqué pour toujours sa vie. L'irruption du réel est là en même temps que l'absence de mots. Alors il est tentant de se saisir de ce qui se trouve au premier plan : l'évidence de la cause qui aveugle, sature l'image comme la pensée. Ça laisse muet, d'autant plus que tous parlent à la place de celui qui ne trouve rien d'autre à dire que sa souffrance intolérable, arrimée au trou béant ouvert par la mauvaise rencontre.

Le contexte d'aujourd'hui est à la désensibilisation comportementale, à l'EMDR (*Eye Movement Desensitization Retraining*), au cortisol, à l'abréaction, etc. Le traumatisé doit se faire docile à ce qui a été prévu pour lui. Le voilà, s'il y consent, victime et, à ce titre, soigné, encadré, indemnisé, décoré. Aussi, nous l'avons souligné, le voilà bâillonné car, le paradoxe, c'est qu'on le force à parler pour qu'il se taise!³⁵

La psychanalyse se démarque radicalement de ces pratiques en soutenant que si l'évènement est pour tous, le traumatisme est propre à chacun.

Amener ces sujets à pouvoir se dégager du discours pour tous qu'on leur a appliqué et à se soutenir de leur dire sera déterminant. Déconstruire cette identité forcée, imposée et souvent consentie par le sujet dans l'urgence où il se trouve qu'existe une identité qui, même d'emprunt, donne un sens à ce qui n'en a plus.

C'est une des clés de l'éthique qui peut orienter les pratiques – pas seulement celle des psychanalystes – autour du traumatisme : pas d'obligation à parler mais un nouage subtil dans le transfert qui permet le passage de la fixation à l'évènement vers une question singulière à chaque sujet ; ouvrant alors véritablement à la possibilité d'une *hystorisation*.

35. BRIOLE G., « L'autre en moi ; une insistance du réel », *Op. cit.*

C'est, pour celui qui s'y engage, un travail analytique sur des années. Du côté de l'analyste, on peut éviter le forçage à parler le traumatisme, ne pas « croire » aux vertus de l'abréaction et, au mieux, permettre au sujet traumatisé d'entrevoir en quoi ce traumatisme, d'être marqué de la contingence, lui est aussi bien singulier.

Éthique de la vie

Je terminerai mon intervention en évoquant quelques enseignements extraits du livre exceptionnel de Marceline Loridan-Ivens, *Et tu n'es pas revenu*³⁶. Après être rentrée de Birkenau, ce que Marceline trouvait le plus violent, c'était « que les gens voulaient que tout ressemble à un début, ils voulaient m'arracher à mes souvenirs, ils se croyaient logiques, en phase avec le temps qui passe, la roue qui tourne [...]. La guerre terminée nous rongait tous de l'intérieur.³⁷ » « S'ils savaient, tous autant qu'ils sont, la permanence du camp en nous. Nous l'avons tous dans la tête et ce jusqu'à la mort.³⁸ » Le traumatisme laisse sa marque, ineffaçable. Elle a continué à vivre, en prenant les jours les uns après les autres « en se tenant à distance de la compassion ravageuse des autres ». La position éthique consiste à ne surtout pas rejoindre, à ne pas accepter le prêt-à-porter de *l'identité pour tous*. Marceline nous a quittés en septembre, elle avait 90 ans et était, jusqu'à son dernier souffle, pleine de vie.

36. BRIOLE Marceline, *Et tu n'es pas revenu*. Paris, Grasset, 2015, 107 p.

37. *Idem*, p. 72.

38. *Idem*, p. 103.

En-deçà du traumatisme

Dans son article « Au-delà du principe de plaisir » (1920), Freud relève une question par rapport à la fonction du rêve dans le syndrome de répétition traumatique. Car si le rôle premier du rêve est d'exprimer des désirs inconscients qui permettent au dormeur de continuer à dormir, le rêve de répétition traumatique semble y faire objection : « Peut-on admettre comme allant de soi que le rêve pendant la nuit replace les malades dans des situations pathogènes ? C'est méconnaître la valeur du rêve : il nous reste peut-être la ressource de dire que dans cette affection la fonction du rêve est ébranlée, détournée de ses fins. À moins d'évoquer les énigmatiques tendances masochistes du moi ». Dans ce même article il poursuit : « Je ne crois pas que l'angoisse puisse engendrer une névrose traumatique, l'angoisse comporte quelque chose qui protège contre l'effroi ».

La distinction faite par Freud entre angoisse et (*Angst*) et effroi (*Schreck*), à savoir que l'angoisse est une « préparation au danger », alors que la frayeur est provoquée par « un danger actuel auquel on n'était pas préparé » se caractérisant par la dimension de la surprise, conduit Lacan à qualifier l'angoisse comme « un signe du réel » dans le *Séminaire X*.

François Ansermet insiste sur cette distinction (*Angst/Schreck*)¹ et sur la lecture énergétique freudienne de ce qui fait « effraction des pare-excitations ». Ces deux aspects, « les énigmatiques tendances masochistes du moi » entraînant l'échec du principe de plaisir, et l'effroi comme effraction première pour laquelle l'angoisse devient le signal, prennent tout leur poids dans la relecture, disons « linguistique » de Freud par Lacan.

Éric Laurent dégage la problématique ainsi : « [...] si l'Inconscient est structuré comme un langage, comment penser l'énergie qui peut faire effraction dans le langage ? Comment cette perspective même est-elle pensable ? »² C'est six ans après « Au-delà du principe de plaisir », dans la réponse de Freud à la théorie du traumatisme de la naissance avancée par Otto Rank, nous dit Laurent, que Freud déclare considérer « que le véritable traumatisme n'est pas de considération énergétique. C'est le moment de l'inscription de la perte de la mère, la perte de l'objet primordial³ », passant d'une perspective énergétique – le pare-excitation –, à la rupture et la séparation. C'est à partir de là que Freud élabore le traumatisme.

Dans le même article, Éric Laurent assimile la fameuse phrase de Lacan « le joint le plus intime du rapport à la vie » à une coïncidence subjective précise : l'échec du principe de plaisir *et* les tendances masochistes du moi. J'entends cette coïncidence comme un effet de l'accident – la contingence – dont nous a parlé Guy Briole ici même. Grâce à Lacan, nous lisons dans les « énigmatiques tendances masochistes du moi » ce point d'extimité de l'objet *a*, point d'étrangeté inassimilable au plus intime de chacun(e).

Du point de vue du réel, la perte de l'objet primordial est un forçage accompli. C'est le prix d'une toute première rencontre manquée avec le réel. La vie organique en dépend. Du point de vue symbolique, pour le névrosé, cette coupure qui se traduit en castration à partir de l'inscription de la perte de la mère, a déjà eu lieu. C'est pourquoi Freud dit que l'objet trouvé est une retrouvaille, car toujours déjà perdu. Comme souligne Gil Caroz, dans *Ironik* : « [...] le noyau traumatique de la répétition n'est pas un accident qui pourrait être évité. C'est bien plutôt le signe d'une lésion inévitable chez le parlêtre, qu'avec Lacan nous attribuons à la frappe du signifiant sur l'organisme installant un réel inassimilable au cœur de son existence. »⁴

1. ANSERMET François, « La sortie du traumatisme », Conférence ACF-RA, 16 juin 2009, *Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes*, septembre 2010, n° 28.

2. LAURENT Éric, « Après le trauma », Conférence ACF-RA, 16 juin 2009, *Bulletin de l'Association de la Cause freudienne Rhône-Alpes*, septembre 2010, n° 28.

3. *Ibid.*

4. CAROZ Gil, « Moments traumatiques », Introduction au Colloque UFORCA 2018, disponible en ligne : <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2018/04/Ironik30-Argument-Uforca-2018-Gil-Caroz.pdf>

C'est dans la contingence de l'accident que se produit la *tuchè*, la mauvaise rencontre, occurrence unique pour le sujet que cette coïncidence – l'échec du principe de plaisir et « les tendances masochistes du moi » – à lire ici comme lésion inévitable et frappe du signifiant sur l'organisme. Le traumatisme en est l'après-coup.

Si je dis « peut se produire » et non pas « se produit », c'est en raison de la question du statut du traumatisme dans les psychoses et de ce que Lacan nous amène dans sa lecture du cas Dick⁵ de Mélanie Klein dans le *Séminaire 1*.

Dans *Les écrits techniques de Freud*, contemporains du « schéma optique », Lacan fait la relecture d'un certain nombre de cas publiés par des collègues d'autres écoles, et rapportés par des collègues de son Séminaire, dont le cas Dick de Mélanie Klein, rapporté par M^{lle}. Gélénier. Il parle avec respect de Mélanie Klein, notant sa grande expérience et honnêteté clinique qui donnent matière au compte rendu du cas présenté. Cependant il remarque que Klein avance sans « théorie de l'imaginaire, ni théorie de l'ego. » ce qui laisse la clinicienne sur « un plan d'égale réalité » sans pouvoir distinguer le plan de projection qui est de l'ordre du registre duel et de l'ego, alors que l'introjection est introjection symbolique de la parole de l'autre – en lien avec la fonction du surmoi. Les commentaires de Lacan se font à partir des catégories de l'imaginaire, du symbolique et du réel, avec référence au schéma optique.

Sans reprendre les commentaires dans leur ensemble, je voudrais centrer mon propos sur un seul aspect du cas : le statut du traumatisme.

Suivant Lacan, Dick a environs quatre ans, avec un développement général de quinze à dix-huit mois. Son vocabulaire est très limité et incorrect, alors que Klein remarque qu'il connaît le sens des mots. Bref, « cet enfant n'a pas le désir de se faire comprendre, il ne cherche pas à communiquer ». ⁶ Il se contente de bruits et sons sans signification, alors qu' « il dispose de certains éléments de l'appareil symbolique, il ne marque aucune anxiété apparente ou voilée : ni explosion, ni retrait, ni raideur, ni timidité. Lacan commente : « Il regarde Mélanie Klein comme il regarderait un meuble », mettant « en relief de la réalité pour lui. Tout lui est également réel, également indifférent. Il y a ébauche d'imaginification, dit Lacan. Avec la notion de contenant et contenu, dedans et dehors. De quelques personnes, avec entification minimale dans certains objets comme Dick lui-même dans le petit train (jouet) et papa dans le grand train. Lacan résume disant que le point significatif dans cette description est que l'enfant n'adresse aucun appel. Si Dick est dans le langage, il est hors discours et plus précisément, « Dick, c'est d'une façon proprement négativiste qu'il se sert du langage. » ⁷ « Le langage ne s'est pas accolé à son système imaginaire, dont le registre est excessivement court. » Pour lui, commente Lacan, « le réel et l'imaginaire, c'est équivalent. » ⁸ Donc Klein ne peut interpréter l'enfant et y va d'elle-même, proposant à l'enfant : *Dick petit train, grand train papa-train*. Dick continue son jeu et dit *station* (gare). Moment crucial où, dit Lacan, « s'ébauche l'accolement du langage à l'imaginaire du sujet » ⁹. Et Mélanie Klein intervient dans le jeu disant – *La gare, c'est maman. Dick entrer dans maman*. « À partir de là, tout se déclenche. Elle ne lui en fera que des comme ça, et pas d'autres. Et l'enfant progresse. C'est un fait. » Lacan avance la preuve de sa progression à partir de l'appel que l'enfant adresse à sa nurse. « un appel verbalisé, qui dès lors comporte réponse. » « C'est, commente Lacan, une première communication au sens propre, technique, du terme », citant sa propre formule « l'inconscient est le discours de l'autre ». Contrairement à Klein, Lacan n'attribue pas pour autant d'inconscient à Dick. Il parle du discours de Mélanie Klein qui

5. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre I, Paris, Seuil, 1975, p. 95 sq.

6. *Ibid.*, p. 95.

8. *Op. cit.*, p. 99.

7. *Op. cit.*, p. 98.

9. *Op. cit.*, p. 100.

« greffe brutalement sur l'inertie moïque initiale de l'enfant les premières symbolisations de la situation œdipienne. »

Cette greffe, dans sa brutalité, ne serait-ce pas un traumatisme, disons, « à l'envers » ou « à retardement » ? Il y a ici quelque chose de l'ordre de la *tuchè* au sens de l'accident selon la définition que nous en a donné Guy Briole : « L'accident, tout comme l'évènement, c'est ce qui arrive, mais de manière contingente : il aurait pu aussi bien ne pas se produire. La contingence s'oppose à la nécessité qui fait que l'accident est avant tout coïncidence, et ne répond ni à des lois générales, ni à des facteurs de constance.¹⁰ » En boutade, ne pourrait-on pas dire que Dick a eu un accident de train grâce à la parole de Mélanie Klein ? En tout cas, cela a pour effet de sortir un appel adressé à l'autre de l'usage négativiste du langage qui était celui de Dick jusqu'alors.

Pour soutenir cette hypothèse, je m'appuie sur les considérations du dernier enseignement de Lacan développées dans le Cours de Jacques-Alain Miller, dont parle Éric Laurent. Si, pour le névrosé, nous parlons de la « traversée sauvage du fantasme », du « troumatisme » que réalise l'effraction traumatique en raison de la structure symbolique déjà en place, dans la psychose, dans le cas de Dick précisément, ne pourrions-nous pas entendre le traumatisme à l'envers dont parle Éric Laurent dans « Le trauma à l'envers »¹¹ posant que « [...] le traumatisme du réel peut se comprendre en un autre "sens", celui que développe J.-A. Miller dans son commentaire du dernier enseignement de Lacan. Les rapports de l'Autre et du sujet peuvent être aussi pris à l'envers. Il y a du symbolique dans le réel, c'est la structure du langage, l'existence du langage dans lequel est pris l'enfant, le bain de langage dans lequel il tombe. En ce sens, c'est le langage qui est réel ou du moins le langage comme parasite hors sens du vivant. »

En effet, lors de son dix-huitième Séminaire, Lacan dit ceci : « La langue, quelle qu'elle soit, est une obscénité, ce que Freud désigne – pardonnez-moi aussi l'équivoque – de l'obscène, de l'autre que le langage occupe de sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté.¹² » L'être parlant subit *lalangue*. C'est aussi un forçage. Vu à l'envers, dit Laurent, le traitement du traumatisme serait celui de « [...] "causer" un sujet pour qu'il retrouve des règles de vie avec un Autre qui a été perdu.¹³ »

Dans le cas Dick, Mélanie Klein – c'est ici ma question – n'opère t-elle pas une sorte de traumatisme à l'envers en introduisant dans le réel de *lalangue* de l'enfant un trou symbolique rudimentaire qui l'engage dans « l'obscène », « la structure élémentaire de la parenté », ouvrant sur des possibilités d'invention qu'en effet, il développe par la suite ? À suivre Jacques-Alain Miller dans son article « L'invention psychotique »¹⁴ : « c'est précisément le traumatisme du signifiant, du signifiant énigme, du signifiant jouissance, qui oblige à une invention subjective. C'est une invention du sens, qui est toujours plus ou moins délire. Il y a les délires du discours établis, et puis il y a les délires vraiment inventés. » N'est-ce pas dans la greffe brutale de Mélanie Klein que perce un signifiant jouissance, qui délimite cette fois-ci une jouissance auparavant « lamellaire » qui englobait l'enfant à un point tel qu'il ne pouvait pas se permettre de se sentir concerné par le langage ?

10. BRIOLE Guy « Quelques idées sur le trauma », *Actes du PPA* 2018-2019.

11. LAURENT Éric, *Le trauma à l'envers*, consultable sur <http://wapol.org/ornicar/articles/204lau.htm>

12. LACAN Jacques, « Vers un signifiant nouveau », leçon du 19 avril 1977 du Séminaire, Texte établi par Jacques-Alain Miller, *Ornicar* ?, n° 17-18, p.12.

13. LAURENT Éric, *Op. cit.*

14. MILLER Jacques-Alain, « L'invention psychotique », *Quarto*, janvier 2004, n° 80/81, p. 10-11.

Y a t-il un traumatisé dans l'institution ?

« Il est constant que la psychanalyse ait des effets sur toute pratique du sujet qui s'y engage. Quand cette pratique procède, si peu que ce soit, d'effets psychanalytiques, il se trouve les engendrer au lieu où il a à les reconnaître. »¹ L'analyse a des effets sur la pratique de l'analysant, qui ont à se traiter dans l'analyse elle-même.

Jouant de l'équivoque, mon titre, *Y a t-il un traumatisé dans l'institution ?* interroge l'articulation trauma/symptôme dans la psychose. Lacan situe le trauma comme la marque indélébile de l'effet produit par la langue sur la chair qui devient corps et qui fait le style singulier de chaque sujet. Quand l'institution accueille des enfants psychotiques, qu'en est-il du trauma ?

Le traumatisme est un signifiant qui circule dans l'institution, articulé à celui de l'identification à la victime, autre nom du Surmoi contemporain : les éducateurs se disent traumatisés par la violence des enfants. Des psychologues disent les enfants traumatisés par la toxicité de leurs parents défaillants. Ce qui n'empêche pas l'institution de vouloir s'appuyer sur les « compétences des familles ».

Je souhaite partager avec vous mon élaboration de ce que veut dire que d'être orientée par la psychanalyse lacanienne en tant que psychologue dans une institution. L'institution en question est un ITEP (Institut thérapeutique, éducatif et pédagogique), qui accueille des enfants et adolescents dont les souffrances psychiques se manifestent par des « troubles du comportement et de la communication », selon les signifiants de l'Agence Régionale de Santé.

Freud nous a permis de nous arracher à l'idée que le trauma est un accident fâcheux qu'on devrait pouvoir éviter. Comme nous l'avons étudié l'année dernière, Lacan définit le traumatisme comme une mauvaise rencontre, une rencontre manquée dont il fait le cœur de la répétition. Des rencontres, des bonnes et des mauvaises, il s'en produit de nombreuses depuis notre arrivée au monde. Par contre, lorsque ces rencontres avec la matière signifiante, ou la matière imaginaire c'est à dire avec le corps de l'Autre, ne peuvent s'inscrire dans l'Autre, cela est traumatique : lorsque la rencontre est désarrimée de l'Autre, la jouissance fait effraction de n'être pas amoindrie par le signifiant. Je vous présenterai une vignette clinique qui illustre ceci.

Avant l'invention de la psychanalyse par Freud, quelques rares institutions s'occupaient d'enfants présentant des troubles mentaux, ils étaient dits débiles plus ou moins sévères. Envisager la psychose comme structure, et non comme déficit ou comme drame, est un positionnement éthique que permet la psychanalyse, et qui change l'orientation de la prise en charge.

Dans l'« Acte de fondation » Lacan définit la psychanalyse appliquée comme la « mise à l'épreuve des indications de la psychanalyse », [Miller la distingue de la psychanalyse pure par leur visée : le symptôme pour la première, le fantasme pour la seconde.] Seule une pratique éclairée et orientée par la psychanalyse lacanienne permet de faire une place au hors sens, et de se défaire de la signification de l'interprétation pour aller du côté de la jouissance, aller du côté du « à quoi ça sert ? ». Pour chaque enfant, le trauma est l'impasse à situer, le symptôme est la solution à constituer, à créer.

Les réunions cliniques sont occasion à favoriser une opération de déplacement du comportement qui ne va pas, celui qu'il faudrait rééduquer, en expression symptomatiques, qui a sa part de souffrance mais aussi sa part d'invention, de solution subjective, à lire à travers ce qui se répète, en prêtant une attention toute particulière aux divins détails qui permettent de lire la logique du symptôme et la singularité du cas. L'enjeu est de savoir comment diriger le traitement, de trouver une direction à donner à l'accompagnement de l'enfant en fonction de ce que cet enfant-là pose comme énigme. Soutenir l'expérience de la parole, quel que soit

1. LACAN J., « Acte de fondation », *Autres Écrits*, p. 235.

le lieu et le lien institutionnel, est un enjeu éthique et politique qui vient résister aux demandes d'évaluation des comportements.

Fréquents en ITEP, les passages à l'acte violents sont un échec de la formation de symptôme, ils échappent à la logique interprétative. La violence, qui n'est pas un dire, est pulsion de mort sans médiation par le signifiant. Alors, comment rallonger le circuit pulsionnel quand on a affaire à la part inconnue du corps, qui se manifeste par de la violence physique ou verbale, sans que du sens ne vienne border la pulsion à l'œuvre ? Quand la haine de l'autre vient voiler la haine première de soi, c'est en ayant le souci du détail des modalités de déclenchement de cette violence, que cette part d'énigme du plus intime du sujet a chance d'être reconnue comme un réel qui résiste à l'éducation. Lieu d'accueil de l'impensable, l'institution est une scène où se déploie une clinique de la jouissance, une clinique des ratages et des ravages du lien social.

« En fin de compte il n'y a que ça le lien social, [...] le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant. »² Lacan situe le lien social non du côté de ce qui lie les hommes entre eux, mais du côté de l'impact du langage qui vectorise toute relation car il introduit la non existence du rapport sexuel.

L'institution qui se laisse diviser par sa clinique peut s'orienter de l'éthique analytique, se laisser enseigner par la singularité de chaque enfant et lâcher les préjugés.

Un garçon passionné par les animaux

Avant que je rencontre Mowgly, le discours le présentant désigne d'emblée ce qui est sa particularité : c'est un garçon de 9 ans, plutôt sympathique, qui est passionné par les animaux. Il est le dernier d'une fratrie de trois enfants, le père est agent d'entretien dans un cinéma, la mère ne travaille pas.

Dès notre première rencontre, le ratage de son inscription dans le champ de l'Autre se fait entendre ; le défaut du Nom du Père apparaît lorsque à ma question de savoir comment il s'appelle et comment cela s'écrit il me dit : « Je ne connais pas mon nom. Je ne l'écris pas. Je ne sais pas. » Il sait par contre écrire son prénom.

Il me parle des membres de sa famille, en série, le père, le grand père, le frère et la sœur, et une chienne morte en 2015-2016 me dit-il, puis la mère. Le chien fait littéralement partie de la famille. Il m'apprendra que sa passion pour les animaux remonte au moment où cette chienne, qui lui faisait peur, l'a léché à la joue. Non seulement elle ne l'a pas dévoré, mais elle a laissé une trace de jouissance sur le corps marqué dès lors par le signifiant animal sous lequel il est pétrifié.

Pourquoi vient-il au SESSAD ? Il ne sait pas. Il pourra dire que ce qui est difficile c'est de lire et d'écrire. Effectivement Mowgli est arrivé en classe de CM2, sans savoir lire, il a un niveau CP en matière d'apprentissages scolaires. Il peut lire quelques phrases simples, si elles parlent d'animaux. Il a besoin du support de l'image pour déchiffrer les mots.

Les problèmes rencontrés à l'école qui ont motivé l'orientation en SESSAD sont de l'agitation, de l'hyperactivité. La mère décrit un enfant agité, qui bougeait tout le temps : « il se faisait tomber de la table ».

Lors de notre première rencontre, il entre volontiers dans mon bureau. Il sent, touche les matières, renifle la pâte à modeler, s'enveloppe d'un rideau. Son mode d'appréhension

2. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1976, p. 32.

de ce qui l'entoure est très pulsionnel. Son image corporelle et sa façon de renifler les matières fait penser à Mowgly, l'enfant sauvage élevé par les loups. Il fait le tour d'un objet puis passe à un autre par le contact physique, par un effet corporel.

Il vient en séance me parler de son monde, habité par ces petits autres sans paroles que sont les animaux. En pâte à modeler, il fait des animaux. Il me raconte quel animal il a vu le matin, quel animal il aimerait voir par ma fenêtre. Il me parle des films qu'il regarde: tous avec des animaux. Mowgly est très savant, il vient m'enseigner des tas de choses sur les animaux: c'est en regardant des documentaires qu'il apprend tout cela. Sinon, il joue aux jeux vidéos: «celui où tu es un cochon et tu dois tuer un loup.»

«À part les animaux, qu'est ce qui t'intéresse?» demande l'éducateur qui s'agace de l'intérêt limité et exclusif de Mowgly pour les animaux. Sa jolie réponse me ravit: «les dinosaures.» Il fait une différence entre les animaux et les dinosaures; le dinosaure pour lui, n'est pas un élément de l'ensemble. Je ne sais pas ce qui les distingue, même s'il m'indique un jour que sa «famille préférée», c'est les reptiles, les dinos, les tortues, les serpents. Quelle bonne rencontre avec son éducateur référent qui porte un nom de serpent! Mowgly est donc en terrain familier avec lui, ce qui se lira d'autant mieux lorsqu'il fait de son nom reptilien, un prénom par lequel il l'appelle. Avec lui, il va dans des parcs où il y a des animaux, il en revient avec des plumes de canard qui dépassent de sa poche de chemise, il se pare des plumes qui lui font un corps.

Quand le dedans et le dehors du corps ne sont pas différenciés, la confusion s'incarne dans le Langage: il a vu un gecko à l'ITEP. Il me dit que chez lui il y en a aussi. Lorsque je demande si c'est dedans ou dehors que les geckos se trouvent, il est confus. Alors qu'un petit morceau de pâte à modeler reste sur son doigt, il me dit: «ça m'envahit, ça m'envahit». L'angoisse s'apaise quand je lui donne un mouchoir en papier pour l'enlever.

La découpe des signifiants qu'il opère indique le dénouage entre le symbolique et l'imaginaire. «C'est ma noie préférée» me dit-il à propos de l'oie de Guinée.

Le transfert ne se noue pas par l'installation d'un sujet supposé savoir. Le savoir est de son côté à lui, et je me laisse enseigner par lui. Cependant, il viendra m'adresser des questions qu'il se pose: Est-ce que ça te dégoûte les limaces? Est-ce que ça te dégoûte les bébés cochons? Est-ce que ça te fait peur les sauterelles?

L'opération consiste à répondre mais surtout à favoriser l'insertion de signifiants pour allonger le circuit pulsionnel. Et toi est-ce que ça te dégoûte? Pourquoi ça dégoûte certaines personnes?

Un jour, alors que je m'intéresse à ses cheveux coupés, il me dit: «On était à la rivière, il m'a coupé les cheveux.» J'interroge qui est ce «Il»? «Mon gendre». «C'est qui ton gendre?» «C'est l'amoureux de ma sœur.» Le symbolique ne vient pas mettre de l'ordre dans le réel des générations, des sexes, et civiliser les pulsions, c'est le désordre et l'agitation qui se voit.

Mowgly parle, mais il n'a pas le secours d'un discours établi, il est dé-connecté, dés-arrimé de l'Autre du langage. (Cf. coupure dans les mots. Refus de la lecture et de l'écriture).

Nos rencontres hebdomadaires lui permettent de venir me poser certaines questions, comme celle du dégoût et de son objet. Lorsque l'éducateur va au domicile, c'est le dégoût qui surgit. L'état de saleté et de décrépitude du logement est exceptionnel. Objet déchet, objet de dégoût issu de parents psychotiques qui vivent dans une tanière exceptionnellement sale et insalubre, tellement déconnectés de l'Autre social qu'ils ne font aucune démarche pour obtenir des aides sociales.

Le trauma pas sans le fantasme, une écriture logique

Ce qui a fait traumatisme, c'est la rencontre manquée face au réel de la sexualité, tout aussi fondamentale et traumatique est la rencontre avec la mort », nous indique Anita en le démontrant avec ce cas clinique très enseignant. La clinique nous enseigne et Freud a montré cet aller-retour entre la clinique et la théorie. Serge Cottet donnait ce conseil : « Donc, oubliez la théorie pour le cas, jusqu'à une certaine limite, mais on ne peut pas oublier le paradigme auquel le cas fait penser avant de l'en distinguer. »¹ Anita Gueydan évoque le cas de « L'Homme au Loups » déplié par Freud, nous y reviendrons sur deux points. La théorie éclaire la clinique qui elle, l'inspire. Je propose de reprendre donc ce point abordé par Anita Gueydan : « À suivre Freud, il y a un noyau primitif, originel du trauma, qui constitue les conditions du refoulement [...]. Le traumatisme a ainsi fini par prendre un sens étiologique comme cause de la névrose ». Puis nous poursuivrons comme le propose Anita avec cette nouvelle donne « Mais c'est le signifiant qui émerge dans l'après-coup d'un évènement qui va constituer le trauma. » Nous verrons que ce passage théorique du trauma comme noyau primitif au signifiant constituant le trauma s'appuie aussi sur la question de la réalité avec l'émergence du concept de réalité psychique et se mêle au concept du fantasme. Pour finir, j'aborderai ce tandem uni par une liaison conditionnelle : le trauma pas sans le fantasme.

Le noyau traumatique chez Freud : l'enjeu de la réalité

La neurotica, théorie du traumatisme sexuel dans la réalité

Freud élabore une théorie du traumatisme, nommé théorie de la séduction ou « neurotica ». Formulée dans les *Études sur l'hystérie* en avril 1895, elle concerne les hystéries traumatiques qui ont subi dans leur enfance une séduction par un adulte. « Le traumatisme psychique, et par suite, son souvenir agissent à la manière d'un corps étranger actif. »² Et ainsi : « C'est de réminiscences surtout que souffre l'hystérique. »³ L'excitation sexuelle émanant d'une séduction précoce peut marquer le sujet car il n'a pas les moyens de symboliser cette rencontre.

La réalité psychique en jeu dans le traumatisme

Deux ans plus tard, Freud dans sa Lettre à Fliess du 21 septembre 1897 (numérotée 69) déclare : « je ne crois plus à ma neurotica. »⁴ Il argumente à partir de plusieurs points : l'accusation de perversion à l'endroit du père, l'inexistence dans l'inconscient d'indice de la réalité, la non distinction entre la vérité et la fiction investie d'affect. Freud substitue la réalité du trauma par la fiction du fantasme. Puis en 1914, il confirme cette hypothèse : « S'il est vrai que les hystériques ramènent leurs symptômes à des traumatismes fictifs, le fait nouveau est bien qu'ils fantasment de telles scènes ; il est donc nécessaire de tenir compte, à côté de la réalité pratique, d'une réalité psychique. »⁵ C'est justement à cette même période que Freud rédige la conclusion du traitement de « L'Homme aux loups », publiée à la fin de la guerre en 1918. « Dans le monde des névroses, c'est la réalité psychique qui joue un rôle déterminant »⁶ Ainsi l'origine du trauma est un fantasme infantile.

1. COTTET Serge, « Élever le cas à la dignité du paradigme », <https://www.lacan-universite.fr/elever-le-cas-a-la-dignite-du-paradigme/>

2. FREUD Sigmund et BREUER Joseph, (1895) *Études sur l'Hystérie*, éd. PUF, Paris, 1956, p. 4.

3. *Ibid.*, p. 5.

4. FREUD Sigmund, *La naissance de la psychanalyse*, éd. PUF, 1991, p. 190.

5. FREUD Sigmund, (1914) « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique »,

in Cinq Leçons sur la psychanalyse, Paris, Payot, p. 83-84.

6. FREUD Sigmund, (1915-1917), « Les voies de la formation du symptôme » *in Leçon d'introduction à la psychanalyse*, PUF, Paris, 2010, p. 382.

Le trauma voilé, une lecture de «L'Homme aux loups».

Dans le cas de «L'Homme aux loups», Freud va démontrer cliniquement sa théorie tout autant que ce matériel clinique lui permet de construire sa théorie: «il ne pouvait s'agir que de fantasmes que le rêveur s'est créé dans un temps ultérieur – sans doute à l'époque de la puberté – relativement à son enfance, fantasmes qui resurgissaient maintenant sous une forme si méconnaissables.»⁷ Mais il maintient sa première thèse de la séduction et met en lumière une scène traumatique que le patient, retrouve au cours de l'analyse. Alors qu'il est encore un petit enfant (d'environ 3 ans), sa sœur aînée (deux ans plus âgée) décrite comme malicieuse le séduit en l'initiant à des pratiques sexuelles. Freud nous explique à propos de ces scènes: «Voilà qui fournissait l'explication des fantasmes»⁸. Ces fantasmes servent à camoufler la scène traumatique car nous dit-il clairement: «La séduction par sa sœur n'était certes pas un fantasme.»⁹ Le fantasme semble venir là en second temps, après le temps du trauma.

Le signifiant traumatique, le poids du réel

Le signifiant traumatique

Finale­ment, Freud, dans la conclusion de cette longue et minutieuse analyse, se questionne sur le statut de cette observation du coït: «elle aurait été un fantasme des années ultérieures»¹⁰ pour écrire plus loin: «J'aimerais certes moi-même savoir si la scène primitive, dans le cas de mon patient, était un fantasme ou un événement réel, mais eu égard à d'autres cas semblables, il faut convenir qu'il n'est au fond pas très important que cette question soit tranchée.»¹¹ Déplaçant la question de la réalité, Lacan va attraper, dès le début de son enseignement, la question épineuse du trauma avec la dimension du langage et notamment du signifiant. Dans son *séminaire III*, lors de la leçon du 14 mars 1956, intitulée «La question hystérique» Lacan démontre à partir du cas d'une hystérie traumatique¹² que c'est un signifiant, recouvert par le fantasme, qui est à l'origine de l'hystérie traumatique. Ainsi «Nous n'avons pas accès au trauma du réel [...] ce que désigne le trauma est déjà infiltré par le fantasme»¹³.

Le traumatisme de la langue, le troumatisme

Pour Freud, le trauma est dû à un événement qui, dans l'après-coup, laisse une trace. Cette trace pourra resurgir, se répéter car la jouissance a envahit le sujet, le symbolique n'a pu résorber ce moment traumatique. Il y a eu une cassure dans la chaîne signifiante. Lacan démontre que le traumatisme: «c'est l'incidence de *lalangue* sur le corps. Lacan écrit *lalangue* en un seul mot et transforme traumatisme en *troumatisme* pour rappeler le fait que cette *lalangue* fait trou, sur le corps et dans le sens.»¹⁴ Un signifiant, non articulé à d'autre, un signifiant tout seul, vient impacter le sujet, c'est un signifiant qui donc se rapproche de la matière, de la sonorité, du réel, constitué d'une *matérialité*. C'est ce signifiant qui provoque le *troumatisme*. Dans son séminaire XXI, Lacan explique: «Mais nous savons tous parce que tous, nous inventons un truc pour

7. FREUD Sigmund, (1918), «Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups)» in *Cinq psychanalyses*, éd. PUF, Paris, 1984, p. 334.

8. *Ibid.*, p. 335.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.* p. 398.

11. *Ibid.*, p. 399.

12. LACAN Jacques, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, éd. Seuil, Paris, 1981, p. 192.

13. LA SAGNA Philippe, «Les malentendus du trauma» in revue *La Cause Du Désir*, n° 86, 2014, p. 40. [https://www.cairn.info/revue-la-](https://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2014-1.htm-page-40.htm)

[cause-du-desir-2014-1.htm-page-40.htm](https://www.cairn.info/revue-la-cause-du-desir-2014-1.htm-page-40.htm), *Op.cit.*

14. LACADÉE LABRO Danièle, «Du symptôme au sinthome», https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2016/01/2_-LACADEE.pdf.

combler le trou dans le Réel. Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme*. On invente!»¹⁵

Jacques-Alain Miller nous indique que le *troumatisme*, signifie l'absence de savoir sur la jouissance sexuelle. «Le trauma est un trou à l'intérieur du symbolique.»¹⁶ Comme le résume Philippe La Sagna: «Si, pour Freud, c'est le réel sexuel qui est le plus traumatique, pour Lacan, le «il n'y a pas de rapport sexuel» tient au fait qu'au niveau du langage, il n'y a pas de rapport entre le signifiant et le signifié, ni entre les mots eux-mêmes et, au-delà, entre les mots et le monde. Ce discord est le véritable trauma lacanien.»¹⁷ Le sujet est traumatisé par ce trou car cela lui revient dans la scène traumatique et ainsi: «Dans le trauma, l'espace d'un instant, le trou dans l'Autre est exhibé».¹⁸

Comment parer au traumatisme structurel ?

Dans le traumatisme, le sujet est confronté au réel, chacun y donne une réponse qui dépend aussi de sa structure psychique. Comme le précise Bénédicte Julien: «Fantasme, symptôme, phénomène psychosomatique, délire, passage à l'acte sont autant de réponse à cette *tuché*.»¹⁹

Dès 1897, Freud pose le fantasme comme un rempart. Il écrit à Fliess: «Je me rends maintenant compte du fait que les trois névroses, l'hystérie, la névrose obsessionnelle et la paranoïa, comportent les mêmes éléments [...] et des fabulations protectrices.»²⁰ En 1915, Freud dans son étude de l'homme aux loups use à plusieurs reprises du signifiant «voile» que son patient a formulé et s'interroge sur son sens dans le rapport avec le trauma et le fantasme. Il parle de «voile qui le cache au monde», de «la déchirure du voile est analogue à l'ouverture des yeux, à celle de la fenêtre»²¹.

Le rêve de «l'arbre des loups» ouvre sur le trauma du réel de la scène primitive et de la castration. Il s'agira de refermer cette fenêtre ou d'obturer la vue comme Lacan le dépliera dès 1962 dans son séminaire *L'angoisse*. Il explique sa métaphore: placer dans l'encadrement de la fenêtre un tableau. «Technique absurde sans doute s'il s'agit de mieux voir ce qui est sur le tableau, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Quelque soit le charme de ce qui est peint sur la toile, il s'agit de ne pas voir ce qui se voit par la fenêtre.»²² Le fantasme est un écran au réel du trauma, écran dans son double sens: celui qui cache et fait écran et celui qui montre, écran sur lequel on projette l'image. Le fantasme voile le défaut de structure qu'est le trauma de la langue, le *troumatisme*. C'est une solution pour parer au traumatisme structurel, le réel traumatique de l'horreur du savoir.

Trauma et fantasme: une écriture logique du réel

«Pas ...sans», une condition logique

Trauma et fantasme semblent s'opposer, le premier évoquant la rencontre, le second la fixité²³. Le trauma pas sans le fantasme annonce un nouage serré, serré par une condition énoncée, avec cette formule «pas ...sans». C'est un nouage donc, mieux une liaison conditionnelle.

15. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XXI, *Les non-dupes errent*, leçon du 19 février 1974, inédit.

16. LAURENT Éric, «Le trauma à l'envers» in revue *Ornicar*, <http://wapol.org/ornicar/articles/204lau.htm>

17. LA SAGNA Philippe, *Op. cit.*

18. ALBERTI Christiane, «L'avenir du transfert» in revue *La cause du désir*, 2015, n° 92, p. 6.

19. JULIEN Bénédicte, «Deux notes sur le traumatisme» <https://www.causefreudienne.net/deux-notes-sur-le-traumatisme>, Lettre 61, p. 173-174.

20. FREUD S., *Op. cit.* Cinq.

21. FREUD S., *Op. cit.* *Cinq psychanalyses*, p. 403.

22. LACAN Jacques, *Op. cit.*, *Le Séminaire, L'angoisse*, p. 89.

23. HELLEBOIS Philippe, «éditorial» in *Quarto*, 1997, n° 63.

L'utilisation particulière de la négation « pas ... sans » porte le nom de « prédicabilité *salva veritate* », issue de la philosophie de la logique notamment celle de Leibniz. C'est une opération qui consiste à convertir deux propositions, l'une se substitue à l'une sans changer la valeur de vérité de la proposition générale qui les contient. À plusieurs reprises, et dès 1963, dans son séminaire *L'angoisse*, Lacan se réfère cette prédicabilité *salva veritate*. Lors de la leçon du 9 janvier 1963, établit par Jacques-Alain Miller sous le titre « Il n'est pas sans l'avoir »²⁴, Lacan prend soin d'écrire au tableau, à propos de l'angoisse « elle n'est pas sans objet »²⁵ et insiste sur cette liaison conditionnelle « pas sans ». Cette nouvelle négation, Lacan la produit pour faire entendre et situer la formule de Freud : « l'inconscient ne connaît pas la contradiction ». Il y fera référence aussi dans son séminaire *La logique du fantasme* lors de la leçon du 15 février 1967.

Le fantasme, une nécessité face à l'impossible du trauma

Au début de son séminaire « Logique du trauma », Lacan dira que « peut-être le traumatisme n'est que fantasme »²⁶. Le trauma est du réel, on peut même préciser qu'il se range du côté de l'impossible « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » tel que Lacan en donne une définition dans *Encore*. L'impossible étant aussi le rapport sexuel, le rapport sexuel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire²⁷. Si comme nous l'avons vu, le traumatisme de structure est ce que Lacan nomme aussi *troumatisme* et qui dans la logique du savoir renvoie au rapport sexuel alors le trauma ne cesse pas de ne pas s'écrire. Lacan a proposé une logique du fantasme qui est une tentative d'écriture, un mathème $S \diamond a$.

Dans cette écriture, on reconnaît le sujet barré, le poinçon et l'objet *a*. Lacan explique à la fin de son séminaire : « Le fantasme, c'est, d'une façon bien plus étroite encore que-tout le reste de l'inconscient, structuré comme un langage ; puisqu'en fin de compte, le fantasme c'est une phrase avec une structure grammaticale. »²⁸ Le fantasme devient alors nécessaire c'est à dire ce qui ne cesse pas de tenter de s'écrire. Le fantasme serait-il alors l'écriture logique du trauma ? Comme le déplie savamment Philippe de George « Le langage est une étoffe déchirée, trouée par le réel du sexe et de la mort. Il s'agit donc, pour chacun de nous, de se défendre du réel impossible à dire et à supporter comme tel. La médiation c'est ce voile, ce voile et ce que l'on écrit dessus. Le fantasme est un nom de cette médiation. »²⁹

Le fantasme, un nouveau rapport face au traumatisme, au non rapport sexuel

Si le fantasme est une écriture nécessaire c'est aussi l'invention d'un rapport comme Philippe Hellebois nous en donne une piste : « Le fantasme avec son mathème – là il y a un rapport que l'on ose écrire –, le fantasme comme rapport, ce n'est pas un rapport sexuel, puisque ce n'est pas un rapport avec l'Autre sexe en tant que tel. »³⁰ C'est un rapport entre le sujet divisé par le signifiant et l'objet qui comblerait sa faille, l'objet *a*. Lacan l'avait énoncé précisément : « Le fantasme n'est qu'un arrangement signifiant, dont j'ai donné la formule, il y a longtemps, en y couplant le petit *a*, à l'*S* barré. Ce qui veut dire qu'il a deux caractéristiques ; la présence d'un objet petit *a* et, d'autre part, rien d'autre que ce qui engendre le sujet comme *S barré* à savoir : une phrase.³¹ ».

24. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, éd. Seuil, Paris, 2004, p.101

25. *Op. cit.*, p.105

26. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre XIV, *La logique du fantasme*, leçon du 7 décembre 1966, inédit.

27. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, éd. Seuil, Paris, 1975, p. 87.

28. LACAN Jacques, *Op. cit.* leçon du 14 juin 1967, inédit.

29. DE GEORGE Philippe, *Op. cit.*

30. HELLEBOIS Philippe, *Op. cit.*

31. LACAN Jacques, *Op. cit.* leçon 22 juin 1967, inédit.

L'objet a : absence dans le trauma, présence dans le fantasme, une hypothèse

La présence de ce petit *a* dans le fantasme viendrait répondre exactement là où dans le trauma, l'objet a fait défaut, telle est notre hypothèse. En effet, dans le trauma, la jouissance envahit le sujet. Le sujet n'a pu se préparer à cet afflux de jouissance car le trauma ne survient que par le biais de la surprise. La préparation n'est possible que grâce à l'angoisse qui signale le danger, la présence du réel comme nous l'enseigne Lacan. Et l'on sait que l'angoisse n'est pas sans objet. Faute d'angoisse, l'objet manque dans le trauma. Donc le sujet est en proie à l'effroi, le trauma l'envahit, l'objet *a* manquant ne peut condenser la jouissance. C'est avec le fantasme, qui remet en circuit l'objet *a* que le sujet pourra trouver à régler son désir et sa jouissance.

Conclusion :

Le trauma expose le sujet à la rencontre avec le réel, le laissant au prise avec la jouissance, le fantasme est une possible réponse qui tente de symboliser ce réel et de réinjecter du désir. « La psychanalyse s'offre à déchiffrer ce savoir inconscient, en isolant les objets *a* produits dans le manque de l'Autre, permettant ainsi à la cure d'« opérer sur le fantasme ». Comme déjà le fait entendre la proposition « pas ... sans » « passant », on pourrait alors formuler que « le trauma passe en fantasme ». Jacques-Alain Miller indique dans *L'os de la cure* qu'il s'agit de pratiquer une opération de réduction de la répétition pour capter la constance³². Ce qui se répète est l'envers de l'impossible, il s'agit donc d'une réduction à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, soit le réel en jeu dans le trauma. Puis viendra le temps de « la réduction du fantasme conçue comme traversée »³³ car « le fantasme [...] serait l'os d'une cure, la pierre sur le chemin analytique de la parole »³⁴. Mais il utilise là le conditionnel et introduit dans son cours sur le fantasme³⁵ – contemporain de ces conférences données en 1998 – le symptôme. Il nous indique que « l'os d'une cure c'est le symptôme », une autre façon de répondre au trauma.

32. MILLER Jacques-Alain, *L'os de la cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 29.

33. *Ibid.* p. 51.

34. *Ibid.* p. 56.

35. MILLER Jacques-Alain, *L'orientation lacanienne*, « du symptôme au fantasme et retour » cours prononcé dans le cadre du Département de Psychanalyse de Paris VIII, 1982-1983, inédit.

Le frère mort

La parole ne peut pas tout dire. Il y a un trou dans le réel que rien ne peut combler. Cela fait « traumatisme¹ » dit Lacan. C'est le trou dans le langage qui fonde le trauma. L'être humain, du fait même d'être un être de parole, porte en lui le trauma, celui de la langue.

À suivre Freud, un noyau primitif, originel du trauma, constitue les conditions du refoulement. Tout événement douloureux n'est pas traumatique au sens strict nous dit Serge Cottet². Le traumatisme a ainsi fini par prendre un sens étiologique comme cause de la névrose. Mais c'est le signifiant qui émerge dans l'après-coup d'un événement qui va constituer le trauma. L'exemple majeur d'un trauma trouvé dans les récits de cas de Freud, est celui de « l'homme aux loups ». Ce fut la vue d'une copulation *a tergo* entre ses parents qui constitua le trauma. Il est important de souligner que cette scène primitive n'a jamais pu être directement évoquée par le sujet. Elle a été reconstruite par Freud, grâce au fameux cauchemar de « l'arbre aux loups » vu par la fenêtre. Il y a là une effraction imaginaire non intégrée, nous dit Lacan, et le trauma n'intervient qu'après coup, parce qu'il n'y avait pas de mots, pas de symbolique pour le dire. D'où la détresse du sujet.

Ce qui a fait traumatisme, c'est la rencontre manquée face au réel de la sexualité. Tout aussi fondamentale et traumatique est la rencontre avec la mort. Ce que le cas clinique que je vais évoquer nous démontre (en évitant les détails liés au vécu du sujet).

Le frère mort

« J'avais deux, trois ans, ma mère et moi, nous étions corps à corps, j'étais l'objet de tous ses soins jusque là, je comptais beaucoup pour elle. Mon père travaillait la nuit, il était policier et ne rentrait qu'à 5 h du matin, je devais être dans le lit avec ma mère. [...] j'étais tout pour elle (il consentait à être l'objet de jouissance de la mère) et puis... brusquement plus rien, je n'existais plus. » Cet enfant-phallus va brutalement déchoir de sa place de « tout amour ». Il fut chassé du paradis de l'enfance dans lequel il consentait à être cet objet de jouissance maternel. Un profond sentiment d'abandon s'ensuivit, avec une atteinte narcissique profonde.

C'est un « laisser tomber » dont il ne se console pas.

Elle avait reçu un télégramme « *Viens vite, ton frère a eu un grave accident* ». Il a fallu alors traverser tout le pays pour rejoindre la famille maternelle, changer cinq fois de train sans savoir exactement ce qui s'était produit. Le voyage a duré une éternité dira-t-il, durant laquelle cette femme, en proie au plus grand désarroi, traînait son enfant sans rien pouvoir lui dire. *Ce silence autour de l'évènement* sera, dans l'après coup, tout autant traumatique.

Que s'était-il passé ?

Le frère du père était parti à la chasse avec le jeune frère de la mère. Sans prendre de précaution, il tend le fusil à ce jeune homme alors âgé de 17 ans, « *le coup est parti* », tuant le jeune frère de la mère. Il dira : « *Cette mort a été un coup de tonnerre dans sa vie dont elle ne s'est jamais remise.* »

Cet événement a dévasté les deux familles, et bien que ce soit un accident, la famille maternelle a gardé en elle cette rancœur accusant le père du patient d'être en partie responsable (le fusil lui appartenait et il était le frère aîné).

Les grands parents maternels, qui avaient élevé la mère du patient et ce jeune frère, sont morts tout les deux de chagrin quelques mois après l'accident.

1. LACAN Jacques, *le Séminaire*, livre XIII, *La logique du fantasme* (inédit).

2. *La cause du désir*, Revue de l'École de la Cause freudienne, n° 86, p. 28.

Il demande : « *Est-ce que ça joue un rôle dans cette terreur qui m'habite que quelque-chose d'irréparable va se produire ?* »

Au commencement de la vie il y a l'Amour de la mère (ou son tenant lieu), puis le manque, l'enfant réalise qu'elle désire ailleurs et son insatisfaction (cf. le *fort-da*). En étant un enfant mort on était regretté et aimé, pensait-il. L'investissement maternel s'est avéré traumatique du fait de son insuffisance en raison du deuil qui l'a frappée. Le déficit de ce lien n'a pas permis à ce sujet de métaboliser, de parler de l'évènement. Il a été tenu à l'écart par les adultes « pour le protéger » ! dira-t-on, ce qui a eu pour conséquence une blessure narcissique profonde : « *Je n'existais plus.* » Une phobie des trains se développe alors chez cet enfant qui pensait qu'il allait se faire écraser. Cette phobie s'est apaisée aujourd'hui mais il avoue avoir toujours comme une appréhension de cet irréparable qui pourrait se produire. Cette phobie peut-elle être une réponse de l'inconscient à ce traumatisme ? Par ailleurs, un ensemble de mode de jouir pouvait se rapporter à ce « *je n'existais plus pour elle* ». Comme pour combler la brèche de cette blessure narcissique, adulte, il va développer une excitation sexuelle intense présente dans ses rêves fortement érotiques et même pornographiques.

Qu'en est-il aujourd'hui quelques dizaines d'années après cet accident ?

Il y a comme une cassure inassimilable et une impossibilité à subjectiver l'évènement ; avant c'était le paradis, après, la mort et la désolation : « *Je n'existais plus pour elle, c'est comme un vase brisé en mille morceaux et toute ma vie j'ai tenté de recoller les morceaux en faisant comme si rien ne s'était passé.* »

Tous les évènements de sa vie ne viennent prendre sens que rapportés à cette mort, et toute sa vie, il tente de récupérer une place dont il ne sait pas pourquoi il l'a perdue. L'évènement imprévu est un des noms du réel (Guy Briole). Il fait du sujet un « dépourvu », il le met « à nu » (dira Éric Laurent). C'est un sujet « désaffecté » avec des troubles du lien à l'autre. C'est ce qui se répète dans sa vie. Il a des difficultés à être reconnu et fait en sorte de ne pas avoir de place. Il considère qu'il est incapable de soutenir sa fonction d'enseignant et se plaint de son manque de culture, il ne fait pas face à sa fonction de père pas plus qu'à celle de mari.

Cependant, on aurait pu penser qu'il allait développer une position fantasmatique fondamentale du type : « Un homme console une femme », se faisant le chevalier servant d'un partenaire symptôme qu'il aurait choisi comme « une femme qui a vocation au malheur, une femme qui pleure ». Et bien pas du tout !!! C'est une position phobique qu'il a développé en réponse à l'évènement traumatique de la mort du frère avec cette peur de se faire écraser, cette peur des femmes, de sa fille, de ses élèves, la peur de n'avoir de place nulle part, peur de la vie tout court. Et c'est d'ailleurs les mots qu'il va dire lors de notre première rencontre : « *Je suis venu chez vous avec une grande peur, comme si je n'avais pas ma place, nulle part* ».

Il espérait de l'analyse qu'elle allait lui rendre cette place qu'il avait auprès de sa mère, celle de l'enfant aimé pris comme objet cause du désir maternel, qui pourrait la combler et le faire redevenir cet objet réel condensateur de jouissance. Cette place, il pense qu'elle la lui a reprise à cause de cet évènement traumatique. J.-A. Miller précise cette position du sujet : « Ce point où il est réduit au silence, c'est le point où il est comme gommé où il ne peut rien dire de lui-même, où il est réduit au silence !³ » En fait, c'est « le frère mort » qui a pris cette place dans le fantasme maternel. Toute sa réalité est tournée vers ce point fixe – la rencontre traumatique impossible à résorber par l'opération du sens, qui inlassablement se répète et qui vient d'une part, produire du sens et d'autre part, alimenter la jouissance qui y est corrélée.

3. MILLER Jacques-Alain,
La cause du désir,
Op. cit., p. 66.

Cependant, si la parole ouvre les mots à de multiples significations, elle ouvre aussi au réel de la jouissance et c'est ce qui va permettre de limiter cette jouissance, en tentant d'articuler une limite.

Le symptôme qui va l'amener à refaire une demande (après trois autres tranches d'analyse), ce symptôme, ce sont des bruits dans la tête, des acouphènes qui l'empêchent de dormir et qui l'isolent de la réalité. Quel rôle jouent ces bruits ? Il dira qu'ils l'enferment sans cesse sur lui-même, et que plus rien d'autre que lui-même ne l'intéresse. Les bruits sont-ils une défense contre le silence autour de l'évènement ? Les idées qui tournent dans sa tête ont toutes en commun cette place qu'il a perdue et l'incapacité tout simplement à vivre. Cet évènement de corps est à corréler à l'évènement traumatique dans l'après coup, qui fait en lui une marque qui ne cessera plus de s'écrire. Pourtant, L'évènement traumatique qui a « chamboulé » sa vie est circonscrit, bien repéré, il l'a longuement raconté et, malgré cela, l'apaisement n'advient pas, quelque chose résiste au-delà du trauma. Plutôt que l'évènement lui-même, l'analyse a déplacé l'angle de vue et mis en évidence ce que le sujet en a fait ; ce « laisser en plan », ce rejet de l'autre s'est mis en scène et en mots.

Son long parcours d'analyse a permis une pacification et aujourd'hui il se reconnaît comme « un homme qui aime une femme, et qui est aimé d'elle ».

Marceline Loridan-Ivens ou la puissance de la pulsion de vie

*Elle nous a quittés à l'âge de 90 ans
et était, jusqu'à son dernier souffle, pleine de vie**

« Pensaistu qu'en devenant châtelains, nous n'étions plus juifs
à leurs yeux ? »¹

À Épinal, le 19 mars 1928, naît Marceline, seconde fille et troisième enfant de Schloïme et Frimet Rosenberg, émigrés de Pologne pour fuir les pogroms en 1919 (fin de la Grande guerre). Michel, son frère cadet, naîtra 11 ans plus tard (1939).

1940 – la menace allemande pousse le père à fuir Épinal, bientôt envahie, sa synagogue détruite et ses habitants juifs exterminés.

Puis la famille s'installera à Bollène où Schloïme Rosenberg va créer une petite usine de lainages et acheter le château Gourdon (au nom de son fils Henri, naturalisé français à sa majorité), tandis que sa femme ouvrira une boutique de vêtements. Henri s'est engagé dans l'armée. La soeur aînée, Henriette, résistante, est répudiée par ses parents pour avoir épousé un *goy* en cachette. Marceline, comme l'ensemble de sa famille est gaulliste. En 1941, le chef de famille se soumet au recensement exigé par Vichy. On écoute attentivement la BBC. On est avertis lorsque s'annonce une rafle à Bollène et l'on prévient la communauté juive de fuir.

Pourquoi la décision fût-elle prise de rester une nuit de plus au château en ce 28 avril 1944 ? La nuit de trop dans ce château trop voyant – où la Gestapo a tambouriné à la porte en crachant ses ordres. La mère a pu s'enfuir avec sa fille aînée, emportant l'enfant de 4 ans. Marceline et son père s'attardent encore quelques instants (« Marceline, dépêche-toi ! »), puis s'échappent par une porte dérobée. Bientôt Schloïme s'effondre, frappé à la nuque. Ils retournent sous bonne escorte au château, le temps de faire une valise avant de monter dans le bus qui les mène à la prison S^{te}-Anne d'Avignon (« J'ai gravé alors au mur de ma cellule : C'est presque un bonheur de savoir à quel point on peut être malheureux [...] Le bonheur que j'évoquais, c'était celui d'être avec toi. »)² Ils sont déplacés aux Baumettes à Marseille, puis au camp de Drancy, qu'ils quitteront ensemble le 13 avril 1944 par le convoi 71 à destination d'Auschwitz (pour lui) et de Birkenau (pour elle).

De l'époque de Gourdon, trois événements prédictifs sont restés inscrits pour Marceline. Tout d'abord, la première visite que son père lui a fait faire « dans une voiture à cheval » en lui répétant : « Qu'est-ce que tu désires le plus au monde Marceline ? » Elle écrira : « Je n'ai jamais rien compris à ce château. » Ensuite, dès l'emménagement à Bollène, elle a déniché les portraits des maréchaux Foch, Joffre et Hoche, qu'elle a accrochés dans sa chambre dont elle a couvert les murs de croix de Lorraine et de V de la victoire. Lorsque son père s'en aperçoit, il s'écrie : « Mais tu es dingue ! Tu vas tous nous faire arrêter ! » et fait disparaître les « décorations ». Enfin, jeune lycéenne, elle tenait un journal intime, où elle livrait ses convictions gaullistes mais aussi ses modestes frasques de toute jeune fille avec un camarade de classe qui lui faisait ses devoirs de math. Journal qui fut découvert et confisqué par le lycée ; son père fut alors discrètement averti qu'il valait mieux la retirer du lycée avant que ces faits ne soient dénoncés. Là, il n'a plus parlé à Marceline pendant deux mois.

« Toi, tu reviendras parce que tu es jeune. Moi, je ne reviendrai pas. » C'est au camp de Drancy que le père de Marceline lui a lancé cette prophétie ambiguë – qui ne l'a pas quittée tout au long de sa détention. « (Elle) s'est inscrite en moi aussi violemment et aussi définitivement que le matricule 78750 sur mon avant-bras gauche quelques semaines plus tard. Elle devint

* BRIOLE Guy, « Quelques idées sur le trauma », séance d'inauguration de la session 2018-2019 du Programme psychanalytique d'Avignon, novembre 2018.

1. LORIDAN-IVENS Marceline, *Et tu n'es pas revenu*, suivi d'un dossier inédit d'Annette Wiewiorka, *Une adolescente dans la tragédie de l'histoire. Retour sur la destruction des juifs en Europe*, Paris, Grasset,

Le livre de poche, 2018. Les citations qui suivent proviennent de cet ouvrage.

2. *Id.*, *L'amour après*, Paris, Grasset, 2018.

malgré moi une redoutable compagne. Je m'y accrochais parfois, j'aimais les premiers mots quand, une par une, disparaissaient mes amies, et celles qui ne l'étaient pas. Puis je la repoussais, je détestais ce "moi je ne reviendrai pas" qui te condamnait, nous séparait, semblait offrir ta vie en échange de la mienne.»

À trois reprises, Marceline va retrouver son père à Auschwitz-Birkenau. La première, au retour du travail, leurs deux commandos vont se croiser. Elle a quitté le rang et d'un seul élan est allée se jeter dans ses bras. Le SS est immédiatement intervenu, la traitant de putain tandis que son père hurlait «C'est ma fille!» Les coups se sont mis à pleuvoir tandis qu'elle s'accrochait à lui et lui murmurait : «Je suis au 27B». Puis elle s'est évanouie. Au réveil, elle tenait dans la main un oignon et une tomate que Schloïme lui avait glissés. «Ces deux légumes rétablissaient tout, j'étais de nouveau l'enfant et toi le père, le nourricier.» Quelques temps plus tard, ils se croisent de nouveau mais cette fois, seulement du regard. «Tu étais là [...] maigre et flottant dans un costume rayé, mais encore magicien, homme à me faire écarquiller les yeux.» La troisième fois, un électricien lui remet en douce un rectangle de papier où son père lui écrivait : «Ma chère petite fille [...]» et signait, «Schloïme». Entre les deux, le texte est passé à l'oubli et la feuille s'est perdue. «Ton mot, c'était trop de chaleur tout d'un coup, trop d'amour [...] Je l'ai effacé [...] Y penser trop c'était laisser venir le manque, il rend vulnérable [...] il affaiblit et il tue.»³ Longtemps elle cherchera à se rappeler : «Je cherche mais c'est comme un trou et je ne veux pas tomber.»

«Je n'aime pas mon corps»

Ce qui a fait d'emblée effraction pour la jeune fille et qui jamais ne cessera, c'est le viol de son intimité jetée en pâture au regard mauvais. «Se déshabiller, pour moi, a longtemps été associé à la mort, à la haine, au regard glacé de Mengele, ce démon du camp chargé de la sélection, qui [...] décidait qui vivrait ou pas [...] ses yeux qui vous transperçaient puis vous envoyaient à droite ou à gauche, sans que l'on sache laquelle des deux files s'en irait vers la mort.» Ce regard qui faisait de vous un *Stück*, une *Figurin*. Pas de miroirs à Birkenau – «nous étions le miroir les unes des autres». Le corps parlait de lui-même – «les cycles de la vie s'étaient interrompus». Marceline cessera de grandir. Elle restera petite et sèche : «Faut que je reste mince et svelte pour pas passer au gaz la prochaine fois.»

La stratégie – la seule possible – est dès lors de se distinguer de celles qui se laissent lentement aller à la mort. De tenir. De résister. De se glacer de l'intérieur. De fermer la porte aux souvenirs, aux sentiments, aux sensations. De ne vivre qu'au jour le jour. De ne plus écouter son corps douloureux. De continuer. En s'appuyant sur quelques unes des déportées françaises qui partagent son quotidien (Simone Veil, Anne-lise Stern...) et ont tenu jusqu'à la libération. Et sur la parole de son père.

Faire du cinéma

Au retour, c'est d'abord le Lutetia, la foule des déportés errants et des familles qui cherchent leurs parents. Elle se jette sur la nourriture. Incapable de dormir dans un lit, elle couche à terre, comme dans la *coya*. Cauchemars. Trop de lumière. Quand ses cheveux auront repoussé, elle devra rentrer à Bollène et affronter sa famille. Sa mère, «comme tous les Français et pas seulement les Juifs», impatiente de faire table rase du passé, toute à la «reconstruction», veut la marier au plus vite : «Est-ce qu'ils t'ont violée?» Sur le conseil de son oncle à la gare de Bollène : «Ne dis rien, ils ne comprennent pas», elle va se taire. Une amie d'«avant», Ida, venant lui rendre visite

3. LORIDAN-IVENS Marceline,
Et tu n'est revenu, Op. cit., page 16.

et la trouvant couchée à terre dans sa chambre, s'assoit auprès d'elle en silence. Et elle va lui raconter (*debriefing*) – mais aussitôt oublier (C'est cette même amie qui le lui rappellera des dizaines d'années plus tard). Sa mère se remarie en cachette et la famille va s'installer à Paris.

Après deux tentatives de suicide et une tuberculose, elle n'a plus qu'une idée en tête : vivre. Elle n'est pas « normale », ne le sera jamais, chacun est « singulier » : « Plus aucun homme ne me commandera », se jure-t-elle. La rebelle va monter sur la scène de la vie. Elle veut « changer le monde ». Pour faire taire les exigences de sa mère, elle se marie, à 24 ans, avec Francis Loridan – « C'est un nom plus facile à porter que Rosenberg ». Elle va apprendre la sténodactylo, hanter les nuits de S^t-Germain des prés, s'imposer avec aplomb à la faune littéraire et artistique, faisant de multiples rencontres (Roland Barthes, Georges Perec, Edgar Morin...) Ce qu'elle veut, c'est « savoir ». Elle demande des conseils de lecture à tous ceux qu'elle rencontre et remplit des carnets de listes de livres. Et elle « drague » – bien que son corps demeure sec et sans émoi : « S'offrir, c'est désobéir. » Elle n'a, dit-elle, aucun fantasme, se « spécialise » dans la rupture (elle le dit en riant). « Mon plaisir, à défaut d'être charnel, c'était de mentir à ma mère. » C'est la « vie *balagan* (qu'elle traduit par « bordel »). Son mariage ? Quelques mois de vie commune sur cinq années de mensonges délibérés. Elle est « dédoublée » – image d'une jeune fille libérée, insolente, et à l'intérieur, la « loque ». Ce n'est qu'en rompant son mariage qu'elle pourra écrire : « J'exhume enfin ma guerre. Je suis sur le point de rassembler la jeune fille et la survivante. De devenir une femme. » Elle a 29 ans.

Edgar Morin et Jean Rouche la sollicitent pour participer à leur film-réalité, *Chronique d'un été*, (1961) où elle joue son propre rôle. Elle se voue alors aux idéaux de son temps. Se joint au réseau Jeanson (où Laurence Bataille, Judith Bataille et Simone Veil sont actives), au risque de l'emprisonnement. *Algérie année zéro*, qu'elle réalise en 1962 avec Jean-Pierre Sergent, sera censuré. Plus tard, elle prendra part au mouvement pro-palestinien – jusqu'à ce que résonne le mot d'ordre du Hama : « Détruire Israël ».

L'amour après

« Tout a commencé par écrans interposés. » Elle avait vu son film, *Terre d'Espagne* (1937) à la cinémathèque et avait retenu son nom, Joris Ivens. Lorsque deux ans plus tôt, lui-même avait visionné *Chronique d'un été*, il avait confié à Jean Rouche : « Si je la rencontrais, je pourrais tomber amoureux d'elle. » Elle l'avait abordé lors de la projection de son film *À Valparaiso* (1962) pour lui parler de son propre film sur l'Algérie. Sans suite. Puis le hasard les a fait se retrouver lors d'une exposition sur Cuba – et ils ne se sont plus quittés. « À travers lui, tu recherches notre père jamais revenu d'Auschwitz », lui dira son frère. Elle ne nie pas. Joris a 30 ans de plus qu'elle (65 ans) et n'a cessé de parcourir le monde avec sa caméra. « L'engagement renforçait l'amour », écrira-t-elle. Ils vont collaborer sans relâche – au Vietnam en pleine guerre, en Chine, etc. Ils font chambre à part : « Quel plaisir de ne pas dormir dans le même lit chaque soir, de l'entendre monter vers le mien, ou de descendre vers le sien, puis de se coller l'un à l'autre, mon petit corps sec et hanté contre le sien nouveau comme un vieil arbre. » Elle est enfin devenue une femme « libre ».

J'ai perdu la vue à Jérusalem

Lorsque Joris meurt à l'âge de 90 ans, ils viennent de terminer leur film, *Le vent*. « On a terminé *Le vent* ensemble, lui dit-il, tu feras *Le feu* toute seule. » Désespérée par le déclin de son « grand amour », elle prend rendez-vous avec un analyste. Elle pleure beaucoup et ne dit rien – repart immédiatement pour la Chine avec Ivens. Lorsqu'il disparaît, elle s'adresse à Laurence Bataille :

– Est-ce que j'ai besoin d'une thérapie ?

– Non, fais des films, ne t'occupe pas du reste, ta force créatrice te suffit.

Appelée en Pologne pour parler du *Vent*, elle accepte, à la condition expresse de pouvoir aller à Auchswitz-Birkenau. Elle a en tête depuis plusieurs années de faire un film sur ce qui lui est arrivé. Sa première tentative avait avorté à cause de l'accident mortel de l'acteur qu'elle avait pressenti. Cette fois-ci, elle demande à se promener seule dans les camps et reconstitue patiemment les emplacements, les crématoires détruits, son baraquement, le Canada, le Mexique, elle se couche à nouveau dans sa *coya*. Réprimandée par un gardien, elle répond : « Je suis chez moi, je fais ce que je veux. » Elle se refuse à consulter les archives. Malgré la réprobation d'Agnès Varda et de Marguerite Duras (« On ne fait pas de fiction avec ça ! »), elle le fera – avec Anouk Aimée dans son rôle, hurlant : « Je suis vivante ! » Ce sera *La petite prairie aux bouleaux* – traduction littérale de *Birkenau*. Nous sommes en 2002. Choquée par l'attentat des *Twins Towers*, confrontée au retour de l'antisémitisme, elle se fait faire des bijoux avec l'étoile juive. En 2016 paraît son livre, *Tu n'es pas revenu*, une lettre de 100 pages qu'elle adresse à son père. Son activisme a repris – mais cette fois-ci, contre le retour massif de l'antisémitisme et autres révisionnismes. « Je suis juive et je les emmerde ! »

Alors qu'elle est à Jérusalem pour une séance de signature de son livre, elle perd soudain la vue. « Ça n'a rien à voir avec Dieu, je n'y crois pas. Mais ça n'est pas arrivé n'importe où, pas dans n'importe quel décor, c'est arrivé [...] d'un coup. Et je n'ai pu m'empêcher d'y chercher un sens, un signe. Je cherche encore. »⁴ Rentrée à l'hôtel, elle s'enferme dans sa chambre avec une amie et se met à fumer des joints. Et soudain, panique dans l'hôtel, toutes les lumières s'éteignent : « C'était moi la coupable : en fumant j'avais déclenché l'alarme [...] Je bafouillais quelques excuses en rigolant, en jubilant aussi, l'hôtel s'était mis à mon diapason, j'y avais imposé un rigoureux *shabbat* que je ne pratique pas. » Le lendemain, après une visite peu rassurante à l'hôpital, elle décide d'aller manger des petits calamars frits avec ses amis au Bergounia. Elle boit du vin blanc et, légèrement ivre, passe dans la salle de danse, fume du hash, invite un jeune homme à danser le tango, lui propose de lui léguer son numéro de déportée. Elle pense au suicide mais réagit rapidement : « Je suis une fille de Birkenau et vous ne m'aurez pas ! »

De retour à Paris, elle récupère un peu la vue mais des passants, elle ne voit que les corps, pas les visages⁵. Elle se souviendra de sa « valise d'amour », où elle a entassé cinquante années de correspondance amoureuse oubliée sous une commode. Et va se faire construire toute une machinerie de miroirs pour les lire et écrire *L'amour après*.

Il faut l'entendre répondre aux interviews, vieille dame auréolée de ses bijoux *Balagan*, hilare, canaille, provocatrice : Elle prononce le nom de son père avec un accent de titi parisien : Rosambère. « J'ai écrit un livre sur comment vivre à deux sans se faire chier. À vivre à deux, on peut créer un véritable pacte de fidélité. Et à trois, pareil ! Pourquoi pas ? [...] C'est un livre culotté, avec beaucoup de toupet – il faut casser les idées reçues ! Faut arrêter de vivre sur les schémas des autres, être libre, faut jamais se préoccuper du qu'en dira-t-on. Ce que les autres pensent, on s'en fout ! » Les enfants ? – « Qu'est-ce que je suis contente de ne pas en avoir ! » (rire)

« Tous les hommes que j'ai rencontrés, je les ai aimés, même ceux que j'ai oubliés et y en a pas mal ! J'suis une salope quand même ! »

Et aussi : « Ce qui m'emmerde, c'est d'aller dans un trou mais vaut mieux ça que de se faire grill... brûler. Mais tant qu'on peut, il faut, il faut vraiment tenir. »

« Il n'y a pas d'autre solution que la force de vie qu'on a en nous. »⁶

4. LORIDAN-IVENS Marceline, *Et tu n'es pas revenu*, *Op. cit.*, p. 9, *sq.*

5. Cf. BRIOLE Guy, « Les événements ont-ils un visage ? », *La cause du désir*, Revue de psychanalyse de l'École de la Cause freudienne, n° 100, 2018, p. 139 *sq.*

6. Les interviews de Marceline Loridan-Ivens se trouvent aisément sous ce titre sur Internet.

Comme la-langue texturée...

« Le sujet est là, dans cette chose obscure qu'on appelle tantôt trauma, tantôt plaisir exquis. »
Jacques Lacan, « *Conférence à Baltimore* » (1966)

« Le traumatisme est le mode normal de l'intrusion de la jouissance chez l'être humain. »
Jacques-Alain Miller « *L'os d'une cure* » (2018)

Qu'est-ce qui pousse un sujet à rencontrer un psychanalyste, si ce n'est un événement qui fait effraction : une rencontre du réel ? Rencontre qui revêt à l'occasion une forme traumatique, Lacan parle de « *réel traumatique* ». Le réel est toujours traumatique, c'est un trou dans le discours. Lacan construit un néologisme à partir de l'équivalence entre trauma et trou : le « *traumatisme* ». ¹ Le réel traumatique dépend de la logique du discours. Ce dernier délimite, cerne, le réel avec toutes ses impasses. Ce qui fait traumatisme, c'est « *la fonction... du réel comme rencontre... en tant qu'essentiellement elle est rencontre manquée* ». ² « *Le regard y est central : quelque chose de cette rencontre malheureuse avec le réel regarde le sujet en face.* » ³ précise Guy Briole.

Le sujet découvre que ce qui le fait souffrir lui procure aussi une certaine jouissance. Grâce au fantasme, le sujet est assuré d'une signification qui tient à distance le réel et fait barrage à l'angoisse. Lorsque cette construction imaginaire s'effondre, le sujet est tout à coup confronté à quelque chose, qui jusque-là se rangeait sous la bannière d'une signification, qui ne vaut plus comme signification. C'est alors la rencontre avec le réel. Les effets cliniques, qui caractérisent l'entrée en analyse, sur lesquels se guide l'analyste, concernent non le fantasme, mais ce qui fait symptôme pour le sujet.

L'événement traumatique se répète, sous diverses expressions, dans la vie du sujet.

1. Répétition, itération

« *La répétition... n'arrive qu'une seule fois, ce qui signifie qu'elle est double, sans ça il n'y aurait pas de répétition. Ce qui d'emblée... instaure dans son fondement le plus radical, la division du sujet.* » ⁴ précise Lacan. Nous avons à interroger la répétition dans son rapport au symbolique, mais aussi la répétition dans son rapport au réel, donc tout autant du côté du nécessaire : ce qui ne cesse pas de s'écrire – ce qui ne cède pas – que du côté de l'impossible, c'est-à-dire du côté du : ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Ce *nécessaire* n'est pas à considérer au seul plan de l'assonance qu'il indique, dans la langue française, avec ce qui ne cesse pas, le destin nécessaire. Elle va donner à Lacan l'occasion de donner un autre accent à la répétition : « *La répétition est unique à être nécessaire* » ⁵ pour la construire comme concept fondamental de la psychanalyse. On croit que la répétition c'est le retour du même, et du passé. La répétition n'est pas un retour, ce n'est pas du passé, c'est du neuf, la seule chose qui ne vieillisse pas ; ça n'est pas du même, mais du différent, ça n'est pas du destin, mais une figure du hasard. La répétition, c'est du multiple, du plusieurs fois et là on ne peut pas échapper aux pressions de la langue, or dans cette phrase Lacan nous dit : une seule fois. Pour ébranler encore un peu plus les évidences, il avance également que « *La répétition ne fonde aucun tous, ni n'identifie rien, parce que tautologiquement il ne peut pas y en avoir de première* ». ⁶

1. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXI, « Les non-dupes errent » (inédit), leçon du 19 février 1974.

2. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 55.

3. BRIOLE Guy, « *Quelques idées sur le trauma* » Conférence prononcée au PPA le 10 novembre 2018.

4. LACAN J., « *La logique du fantasme* » Leçon du 10 mai 1967 (inédit).

5. LACAN J., « *D'un dessein* », *Écrits*, Op. cit., p. 367.

6. LACAN J., *Séminaire XIX* « *Ou pire* » (inédit), leçon du 10 mai 1972.

Certes il n'y a de répétition que pour l'être parlant, elle est une conséquence du langage. En 1964 dans le séminaire « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* », Lacan dira que la répétition n'est pas le retour des signes, ni la reproduction. « *Le réel est cela qui gît toujours derrière l'automaton* »⁷ et précise-t-il, c'est là le souci de Freud. « *N'est-il pas remarquable que, à l'origine de l'expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu'il y a en lui d'inassimilable – sous la forme du trauma... (en) lui imposant une origine en apparence accidentelle?* » Nous comprenons mieux le caractère radical de la notion conflictuelle entre principe de plaisir et principe de réalité. Le trauma est tamponné par « *l'homéostasie subjectivante qui oriente tout le fonctionnement défini par le principe du plaisir* ». ⁸ Ce qui se répète est toujours quelque chose qui se produit *comme au hasard*.

2. L'Un de la répétition

Le trait unaire n'est pas un signifiant. Il en a la structure différentielle, il comporte même la seule *mêmeté* concevable, qui est, expression de Lacan, « *la mêmeté de la différence... rien d'autre dans leur propriété n'est que d'être différence* »⁹, c'est un chiffrage : le chiffre de la différence. Mais il s'en distingue par deux aspects : il n'a pas de sens et ne représente rien. Il ignore la nature des choses, disait Lacan dans le séminaire « *La logique du fantasme* ». Et plus explicitement dans ...le Séminaire « *Ou pire* » : « *Le trait unaire n'a rien à faire avec Y a d'Un. Le trait unaire est ce dont se marque la répétition comme telle. [...] N'importe quoi peut servir à écrire l'Un de la répétition. Ce n'est pas qu'il soit rien, c'est qu'il s'écrit avec n'importe quoi.* »¹⁰

« *L'Un dont il s'agit – celui que produit le sujet, disons « point idéal » dans l'analyse – c'est très précisément, au contraire de ce dont il s'agit dans la répétition, l'Un comme un seul, l'Un en tant que quelle que soit quelque différence qui existe, toutes les différences se valent : il n'y en a qu'une, c'est la différence.* »¹¹

« *L'identité n'est pas dans les choses mais dans la marque qui rend possible d'additionner ces choses sans considération de leurs différences. La marque a l'effet d'effacer la différence et c'est ce qui nous donne la clef de ce qui se passe pour le sujet, le sujet de l'inconscient, dans la répétition. Car vous savez que ce sujet répète quelque chose de particulièrement signifiant. Le sujet est là, par exemple, dans cette chose obscure que nous appelons parfois le trauma ou la jouissance exquise... Pourquoi cette insistance sur la répétition ? Eh bien, parce que par essence, cette répétition en tant que répétition de l'identité symbolique est impossible.* »¹²

2. Traumatisée de la vie

Claire s'adresse à l'analyste dans un moment d'urgence subjective, elle a des crises d'angoisse, c'est une traumatisée de la vie. Deux souvenirs traumatiques lui reviennent. À deux ans une intervention chirurgicale, puis un séjour dans un préventorium, premier événement traumatique dont elle n'a aucun souvenir, si ce n'est le récit qu'on lui en a fait. Le jour anniversaire de ses neuf ans, la maison d'en face est soufflée par une explosion, qui fait trois morts. Ses grands parents maternels auraient pu être tués ou blessés par l'effondrement de la maison s'ils n'avaient été auprès d'elle. Sa grand-mère l'appelle : « *Descends, regarde* » L'objet regard est convoqué, elle évoque le trou, la fumée noire, laissé par l'explosion. « *Tout a commencé là...* », elle parle d'une enfance « *sous inquisition... il fallait toujours tout dire, tout savoir* » sous le regard d'un grand Autre

7. LACAN J., Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* », Paris, Seuil, 1964, p. 54.

8. *Ibid.*, p. 55.

9. LACAN J., Séminaire XIX « *Ou pire* », *Op. cit.*, Leçon du 10 mai 1972.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. LACAN J., « *De la structure en tant qu'immixtion d'un Autre préalable à tout sujet possible* », Baltimore, USA, 1966.

interdicteur et ravageur, qu'il soit maternel ou paternel. Elle se fait l'objet soumis au caprice de l'Autre. Elle trouve refuge dans les études et dans le dessin. Devant l'intérêt qu'elle porte au graphisme et à la peinture, je lui propose de reprendre le dessin, ce qui a un effet rapide, très pacifiant quant à l'angoisse. Elle dessine tout le temps, se dit envahi par son désir de dessiner. Claire dessinait avant l'événement traumatique, dessins qu'elle exposait dans la boutique de sa grand-mère maternelle située dans la maison qui s'est effondrée. Le grand-père maternel, très cultivé, s'intéressait à ses bulletins scolaires. Il dessinait aussi.

Elle trouve dans le dessin, comme dans les études – notamment à travers sa passion pour les récits mythologiques – face au vide laissé par l'absence du père, des éléments de réponse, qui pacifient l'angoisse. Du côté parental, la mère est dans le ravage, les beaux-pères – style *bobo* – « ramènent Dieu à la maison sur le mode du copinage ». Claire dit du dessin qu'il est « comme la-langue texturée », texture qui donne corps, qui décerne le corps et lui donne consistance.

Lors d'un vernissage, elle rencontre un ami de la famille, lui montre ses toiles, il lui propose de participer à une exposition. Très motivée par ce projet, elle veut faire un dessin plus important que les précédents et se met au travail. Le dessin terminé, elle se rend compte qu'elle l'a réalisé sur une toile où il y avait déjà un dessin *au verso* ! Très surprise pas sa méprise, elle décide donc de refaire le dessin sur une nouvelle toile, le reproduire, mais il n'est pas le même.

En séance, elle interprète cette séquence, pointe la différence entre le dessin D1 et le dessin D2. Il y faut l'acte manqué et ce *ratage*, qui fait coupure et donc interprétation, pour que Claire y repère un surgissement – qu'il y a du sujet divisé par le langage, mais aussi par la jouissance – et un franchissement. « *Maintenant, ce n'est plus comme avant...* » Désormais elle ne se sent plus sous le regard inquisiteur d'un grand Autre non barré et dit pouvoir dessiner selon son désir. D'ailleurs d'autres *ratages* surviendront, notamment le *franchissement du cadre*, ce qui n'est pas sans évoquer le cadre du fantasme.

Suivons l'élaboration de Lacan, on peut dégager les trois temps de la structure de la répétition :

– le temps de la rencontre, rencontre avec le réel (temps 1) ; c'est l'événement traumatique, *l'explosion à 9 ans de la maison d'en face*, la rencontre avec le réel, que l'on peut nommer également l'expérience de jouissance – *trauma* ou *plaisir exquis* – qui est différent de la rencontre avec l'Autre du signifiant,

– le temps de l'immixtion de la différence (temps 2), soit de la perte ; c'est la différence radicale entre les deux dessins D1 et D2.

– et enfin le temps de la répétition de la perte (temps 3) et de la jouissance en tant que perdue.

Lorsque Lacan, à propos de la répétition, parle d'*immixtion de la différence*, il différencie ce qu'il en est de l'inconscient intemporel – omnitemporel – de la répétition et du transfert. Le transfert traduit l'immixtion du temps dans le savoir et « *le temps logique de la cure, qui est le temps d'une démonstration du réel... impossible qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* ». ¹³

Il y a donc une marque, l'index de cette perte et la perte assurée. L'essence du signifiant étant la différence, le premier signifiant est inaugural de la jouissance qu'une rencontre a inscrite, mais il ne pourra être repéré que dans l'après coup ; c'est un temps logique qui inscrit le trait unaire comme mémorial de jouissance.

Le deuxième temps vise la retrouvaille, nécessairement perdue, puisque le même, d'être répété, est radicalement différent. La deuxième fois fonde la première comme perdue. Ce deuxième temps inscrit la perte, le *ratage*, qui au troisième temps se répétant inscrit l'écart entre le premier et le deuxième.

Dans son cours du 6 avril 2011, J.-A. Miller propose le terme d'itération et rappelle que Lacan, dans un vocabulaire différent, dans divers cadres conceptuels, a toujours visé le même : le point *exquis* de la psychanalyse.

13. MILLER J.-A., « *Les us du laps* », Cours n° 5 du 15 décembre 1999 (inédit).

3. L'itération

Une *itération*, c'est une action qui répète un processus et lorsque les mirages s'évanouissent dans le désêtre, il reste, au-delà du désêtre, l'itération, la répétition du même, de la *mêmeté de la différence*. « L'itération du symptôme implique – au moins est référable à – un *semel factif* – *semel* veut dire en latin : une fois – un *semel factif*, un événement singulier, unique qui a valeur de traumatisme... le dernier enseignement de Lacan nous incite précisément à cerner au-delà du fantasme ce *semel factif* qui est appelé en clinique le traumatisme, la rencontre avec la jouissance. »¹⁴ Ce qui fait la différence entre la jouissance au sens de Lacan et la libido freudienne, c'est que la jouissance est à rapporter dans tous les cas à une rencontre, à un *semel factif*. Ce *semel factif* de la jouissance se maintient intouché comme en arrière de toute dialectique.

Définir le savoir comme la seule itération de S1, d'une identité de soi à soi qui se maintient et qui constitue le fondement même de l'existence, Lacan nous invite alors à penser l'inconscient non pas à partir de ce qui donne sens, non pas à partir de la vérité, « *mais comme ce qui consiste en un signifiant qui peut s'inscrire d'une lettre* ». ¹⁵ J.-A. Miller note que Lacan a passé des années avant de choisir, contre ce qui était son enseignement le plus reconnu, que l'inconscient était à penser à partir de l'itération brute et non pas à partir de la donation de sens. S'il a pu dire dans son dernier écrit des « Autres écrits » que « *l'inconscient est réel, c'est parce qu'il a choisi de placer l'inconscient au niveau du symptôme, du symptôme qui reste après interprétation, du symptôme qui reste après vérité.* »¹⁶

Le symptôme, ce *semel factif* de la jouissance qui reste après interprétation – le *sinthome* – ne dialectise pas, il répercute le *une seule fois*. Et lorsqu'il est cerné, « *lorsque dans l'expérience, et dans la parole bien entendu, il est saisi dans sa forme la plus pure, alors il apparaît qu'il est, comme on dit en mathématique, autosimilaire. Il est autosimilaire, cela veut dire que la totalité est semblable à l'une des parties; c'est en quoi il est fractal.* »¹⁷ Au-delà de la passe, quand on s'occupe de ce qui reste, c'est ce que l'on rencontre : le symptôme comme autosimilaire, qui permet d'apercevoir en quoi tout ce qu'on a parcouru répercutait cette *même* structure.

Dans son dernier enseignement, Lacan précise d'autres points de structure sur le trauma. La question est alors traduite en terme de savoir. Pour Hegel, le *Selbstbewusstsein*, se dit « *Je sais que je pense* » tandis que le trauma freudien, c'est un « *Je ne sais pas* » lui-même impensable puisqu'il suppose un « *Je pense* » démantelé de toute pensée. Le point-origine, à entendre, non pas génétiquement mais structurellement... est le point nodal d'un savoir défaillant ». ¹⁸ C'est de ce point nodal que naît le désir, sous la forme de ce qui peut s'appeler « *désir de savoir* » à la condition de mettre *de savoir* entre parenthèses puisqu'il s'agit du discours inconscient. Le pas que franchit Freud concerne la fonction de la pensée par rapport au *Je sais que je pense* hégélien. Il montre que l'essence du *Je sais que je pense* n'est rien d'autre que le trop d'accent mis sur le *Je sais* pour oublier le *Je ne sais pas* qui est sa réelle origine. L'énoncé du *Je ne sais pas* est mis en suspens (tombe sous la barre) par la division qu'il implique du seul fait de la négation. « *Le « Je sais que je pense » est fait pour l'écranter d'une façon définitive.* »¹⁹

Lacan met l'inconscient au niveau du symptôme, donc fait passer l'inconscient de l'être au réel, jusqu'à dire : « *l'inconscient est réel, comme il ajoute : à m'en croire – à considérer que le symptôme fait ex-sistence de l'inconscient* ». ²⁰

14. MILLER J.-A., Orientation lacanienne III, 13, Cours du mercredi 4 mai 2011 (inédit).

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*

18. LACAN J., *Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 273-274.

19. *Ibid.*, p. 274.

20. LACAN J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », Paris, Seuil, 2001, p. 571.

L'être humain, du fait même d'être un être de parole, porte le trauma en lui-même, c'est le trauma de la langue. La parole, en effet, ne peut pas tout dire. Il y a un trou dans le réel, que rien ne peut combler. C'est ce que Lacan a fini par noter sous la forme de «*Il n'y pas de rapport sexuel*». Cela fait un *troumatisme*, néologisme qui a l'avantage de faire sens. C'est le trou dans la langue qui fonde le trauma. Il en résulte la souffrance subjective dont le sujet se plaint. Lacan suit la voie de Freud, et fait du langage le parasite traumatique de l'Homme, le renommant *parlêtre*. Un être qui parle, mais qui se retrouve traumatisé par cette parole.

Approcher le « traumatisme »

Vous aurez reconnu la trouvaille, maintenant bien connue, de Jacques Lacan qui transforme le terme « traumatisme » en « troumatisme ». Soulignons que la notion d'un trou, d'un trou premier, est présente très tôt chez Freud en rapport avec la question du traumatisme. En 1896, dans un manuscrit à l'adresse de Wilhelm Fliess, Freud définit le trauma comme « une manifestation d'effroi lors d'une *lacune* psychique ». En langue de Freud, le terme traduit par « lacune » est *Lücke* qui peut aussi être traduit par « manque », ou encore par « vide » ou « trou ».

Cette notion d'un lieu psychique, non seulement d'indicible et d'inarticulable, mais d'un lieu inarticulé, vide, n'est pas fréquente dans le texte freudien. Puisque l'invention de Freud, la nouveauté de la psychanalyse, a consisté, au contraire, à découvrir et mettre en place les règles d'accès à ce qui est articulable, et articulé au plus loin. C'est Lacan qui va mettre en valeur ces happax freudiens que sont l'ombilic du rêve, la Chose (*das Ding*), ou encore l'objet perdu qui devient l'objet petit *a*, etc.

Bien sûr, la lacune ne peut exister et fonctionner comme telle que d'être bordée. C'est ce que précise Freud : « une *représentation-frontière* (*Grenzvorstellung*) » va, dès lors, faire fonction de souvenir refoulé. On pense, dans le registre lacanien, aux signifiants premiers – les S1 –, ou à la « Lettre », à ce qui fait littoral, ce qui vient border cette « lacune dans le psychisme ».

Bien plus, cette représentation-frontière peut-elle n'être, elle-même, qu'une trace, une frappe sur le corps. Freud l'écrit ainsi : « là où l'événement traumatique a trouvé son issue dans une manifestation motrice, c'est celle-ci justement qui devient la représentation-frontière ».

Pour souligner à quel point l'intuition de Freud vise juste, un an après les *Études sur l'hystérie*, reprenons les quelques extraits déjà cités dans une forme plus complète : « dans le vécu primaire de déplaisir [...] le moi ne résiste pas et il ne se forme aucun symptôme psychique. On peut nommer ce premier stade de l'hystérie *hystérie d'effroi* [...] manifestation d'effroi lors d'une *lacune psychique*. [...] Une *représentation-frontière* remplace dès lors le souvenir refoulé. (les italiques sont dans le texte) ».

Est mentionné dans la même *Lettre à Fliess* ce qui sera connu comme un classique du trauma freudien, que « le refoulement et la formation de symptômes de défense se produisent... en relation avec le souvenir ». ¹ Nous le savons, Freud ne maintiendra pas exactement à l'identique ce qu'il a élaboré dans sa première approche sur l'étiologie des névroses, à l'origine desquelles il place un traumatisme structurel.

Mais restera posé qu'au sein même de la structure, il y a un lieu de l'inarticulé qui n'est pas sans effet sur le sujet. Il y a de la *Spaltung* pour laquelle à la fin de son parcours Freud désigne la castration. Déjà, en 1913, à propos de la *Névrose infantile* du patient dit « Homme aux loups », le trauma de la scène primitive est essentiellement corrélé à la castration ; puis à propos des névroses dites « de guerre » auxquelles la psychiatrie s'intéresse après la grande guerre, Freud en réfère aussi les effets traumatiques à la castration.

Au vu du cadre posé par Freud dans ces quelques lignes adressées à Fliess, interrogeons-nous sur l'abord clinique de ce qu'on appelle communément « traumatisme » dans le champ psy. actuel. Comment relier le traumatisme, événement vécu accidentel à cette « lacune ? Si l'on admet l'hypothèse qu'un traumatisme, une mauvaise rencontre qui fait effraction sur le sujet est la réactivation d'un troumatisme fondamental et structurel, comment passer du traumatisme au réel du troumatisme, comment approcher une trace primaire, une représentation-frontière, S1 inscrit sur le corps, marque ultime derrière laquelle il n'y a rien d'autre que trou ?

La réponse, qui n'a rien d'une facilité, est la mise en œuvre du dire analysant. Freud compare la complexité de la remontée des liens associatifs à « des ensembles qui se ramifient à la manière des arbres généalogiques » où chacun a deux parents, qui ont eux-mêmes deux parents, et ainsi

1. FREUD S., *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, Fischer Verlag, 1962, pages 156-7. Cf. *Lettres à Wilhelm*

Fliess, PUF 2006 (version intégrale), « manuscrit K », 1-1-1896, p. 218-219.

jusqu'au point où plus rien ne peut se dire ? Il ne s'agit pas de suivre des associations une par une, comme dans un « collier de perles ». À chaque nouvel élément qui se présente, il y a toujours surdétermination, au moins deux liens à suivre, voire plus. »². Déplier l'histoire subjective « dans son intégralité », comme Freud conclue ce passage, présente un risque, celui de tomber dans une inflation du sens, une amplification signifiante qui masque tout réel.

Avec Lacan, le but du parcours se précise. Jacques-Alain Miller le dit ainsi pour « ce que Lacan baptisera *traumatisme*. Il s'agit de faire venir le discours à ce qui n'a pas pu y prendre rang, de dire ce qu'on n'a pas pu dire », de dire – et là Miller fabrique un néologisme par traits d'union « ce-qui-ne-peut-se-dire »³.

En clinique

Pour tenter cette approche, évoquons deux vignettes assez paradigmatiques d'une clinique du traumatisme.

Il s'agit de deux personnes, une femme et un homme, reçues à des époques différentes, qui présentent ce qui est désigné habituellement comme un épisode post-traumatique avec ses caractéristiques connues. Chacun, environ la quarantaine, est marié, a des enfants jeunes, et est installé dans une vie active sans difficultés majeures, du moins en apparence.

Pour l'une comme pour l'autre, repérons les constantes qui relèvent de la structure à partir de la singularité du discours tenu.

D'abord la femme qui est déjà au travail depuis environ deux ans. Elle ouvre une séance avec une plainte qui tranche avec son style habituel. Elle se décrit dans un état particulier qu'elle comprend comme effet d'un incident survenu au cours d'une fête, lors du week-end : dans une foule, elle reçoit sur le front le résultat d'un « jet de bouteille », dont seule trace visible reste un simple sparadrap. Depuis trois, quatre jours, elle se retrouve dans une sorte de « brouillard », comme dans du « coton ».

L'homme vient après un rendez-vous pris par sa femme qui l'accompagne la première fois. Je le reçois seul. Depuis quelques mois, suite à un accident de voiture lors d'un trajet en famille – il conduisait –, il se dit « ralenti » – c'est son terme. Il n'est plus le même, ralenti pour penser, ralenti pour faire, etc. Il en souffre, en particulier dans son activité professionnelle, comme dirigeant d'une petite entreprise. L'accident n'est pas présenté avec un caractère de gravité, d'autant que cet homme pratique des rallyes, et ne se dit pas impressionné par ce qui s'est passé.

Une perplexité

Que cela soit pour la femme ou pour l'homme, au-delà de l'instant de surprise, chacun s'étonne du rapport entre ce qui leur paraît être l'événement déclencheur et la conséquence disproportionnée qui suit. Serge Cottet insiste sur le fait de ne pas confondre le trauma au sens strict avec tout événement douloureux, d'autant qu'un fait banal peut faire trauma sous condition d'une « rencontre inopinée avec un réel »⁴.

L'état dans lequel cette femme et cet homme se retrouvent démunis présente un caractère d'étrangeté pour le sujet qui se sent autre. Selon le modèle des temps logiques de Lacan, on peut dire qu'il y a eu l'instant de la frappe, de l'effraction, hors sens. Cet instant du regard ne peut être repris dans un temps pour comprendre, à l'intérieur duquel quelque chose s'est figé, sans que le sujet en saisisse aucune raison⁵.

Ce symptôme, au sens médical du terme, ne fait pas vraiment énigme et reste en dehors

2. Cf. FREUD S., « Sur l'étiologie de l'hystérie » (1896), dans *Névroses, psychoses et perversion*, PUF 1973, p. 88 à 91.

3. MILLER J.-A., *Cours de l'orientation lacanienne*, « Les divins détails », 18 mars 2009.

4. Cf. COTTET S., « Freud et l'actualité du trauma », dans *La cause du désir, Les traumatismes dans la cure*

analytique, n° 86, mars 2014, p. 28-29.

5. Cf. REZKI C., « La perplexité vous laisse perplexe », dans UFORCA numérique, Section clinique, 5-9-18.

de toute compréhension. Le lieu, le point subjectif de l'effraction, de l'effroi dirait Freud, est hors de portée. En 1920, dans l'« *Au-delà du principe de plaisir* », il rapproche l'effraction du trauma de l'effraction provoquée par la douleur qui ont toutes deux pour conséquence selon son modèle énergétique « d'entraîner une paralysie ou une diminution étendue du reste de l'activité psychique... un appauvrissement de tous les autres systèmes »⁶. Le contre-investissement qui lutte contre le point d'effraction épuise le sujet. Les mêmes conséquences se rencontrent souvent lors de maladies chroniques graves, en particulier dans le grand âge.

Avec Lacan, nous disons qu'il y a un effet de gélification de la chaîne signifiante, gélification relative, qui ne fait plus suffisamment cadre au réel. On n'est pas face à de la prostration, ni de la sidération, mais à ce qui ressemble fort à de la perplexité: le rapport à soi-même et au monde se trouve transformé par ce brouillard ou cette lenteur. Une part du sujet se trouve plongé dans une expérience énigmatique. Ce qui fait sens, voire signe, d'une façon habituelle et familière ne fonctionne plus à l'identique.

Repérer cette perplexité – il ne s'agit pas d'angoisse – amène à poser la question d'un diagnostic différentiel de structure, puisque le terme même, perplexité, est hérité de la clinique psychiatrique allemande en rapport avec la psychose. Ainsi était désignée la période qui précède la production d'un délire, avant le temps de la certitude: une sorte de période d'incubation où le signifiant ne limite plus l'opacité d'une jouissance intrusive. Freud, lui, compare les manifestations l'état traumatique avec celles de la mélancolie ou l'hypocondrie.⁷

Lacan a repris le terme pour la psychose. Mais du point de vue structurel, un point de perplexité peut aussi être repéré dans la névrose comme effet du trauma⁸. Cela amène à poser la question – et nous le voyons avec le cas présenté par Michel Galtier – du statut du trauma selon la structure. Appelle-t-on aussi trauma l'événement déclencheur d'un délire, par exemple quand « devenir père » est le révélateur d'une structure psychotique ?

La singularité de chacun

Revenons aux deux situations cliniques. Pour la femme comme pour l'homme, selon les principes rappelés par Guy Briole, du temps est consacré à décrire en détail l'événement dans sa temporalité et dans l'espace, puis les liens associatifs en rapport avec l'histoire subjective de chacun.

Enseignés par Freud puis Lacan, nous savons qu'il ne s'agit pas de se contenter du discours courant, de faire raconter un incident ou un accident comme à un assureur ou à un proche. Pour cerner la zone névralgique, intime de l'effraction, il s'agit d'en arriver à faire porter le détail sur les entours subjectifs de l'instant. Restaurer le temps pour comprendre pour approcher de l'instant du regard au joint le plus intime.

Serait-ce selon la méthode indiquée par Freud pour laquelle il utilise la métaphore de l'arbre généalogique ? Peut-on, plus rapidement puisqu'il y a un caractère d'urgence, réaliser une manœuvre pour, comme le dit J.-A. Miller, « faire venir le discours à ce qui n'a pas pu y prendre rang, dire ce qu'on n'a pas pu dire ». Nous savons par les Analystes de l'École qu'il y faut de longues années. Mais la séquence, ici par nécessité, relève plutôt d'une thérapie brève.

Pour la femme., le moment de conclure pour cet épisode a été facilité par une mise au travail déjà largement entamée avec un apport de contenus intimes. Comme ce n'est pas à l'analyste de viser en direct le point névralgique, mais à la patiente d'y arriver, la démarche a commencé à la freudienne pour réaliser une approche progressive. Donc, reprise dans le détail des circonstances de la blessure par un jet de bouteille lors de la participation à une fête.

6. FREUD S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 72-73.

7. FREUD S., *Ibidem*, p. 49.

8. Cf. DUPONT L., « La perplexité vous laisse perplexe », UFORCA, Section clinique, 5-9-1918.

Des liaisons associatives qui se sont produites, une était plus sensible : la tête. Déjà blessée à la tête, enfant et adulte, elle a toujours eu très peur ; sa tête ayant sur le reste du corps une valeur particulière car lieu de la pensée, des sentiments, [...] lieu d'une identification à soi-même.

Mais l'analyste a déjà une hypothèse sur le point intime percuté par la bouteille. En effet, la fête en question est concernée par les activités d'un homme avec lequel une liaison amoureuse est advenue depuis le début de sa cure. Cette femme est très éprise dans une relation qui ressemble fort à un amour impossible avec le développement de jouissance qui accompagne souvent. Donc, le questionnement l'amène à décrire plus précisément ce qui l'amenait à cet endroit, à ce moment, [...] Elle venait de retrouver cet homme, rare rencontre, elle marchait à ses côtés dans la foule, ils marchaient de concert assez rapidement. Ce sont à peu près ses termes. À la question de savoir si elle se souvenait de ses pensées à ce moment-là, elle répond : « à rien, j'étais sur un petit nuage, comme si je volais, j'étais là avec lui, et rien d'autre ».

Nous voyons qu'il n'y a pas de dire au sens où il y aurait eu de la pensée. Elle était dans un être-là (*Dasein*) du corps, corps léger, corps consentant au milieu d'un foule, sans défense, sans le pare-excitation, dirait Freud, sans la protection qui vient préserver l'intime, toute à l'instant d'un « jouis ».

Sans avoir à signifier plus sur un mode interprétatif, le simple rappel de ce « petit nuage » a levé suffisamment le voile pour que disparaisse le brouillard. Approcher le cœur de l'instant d'effraction, instant de voir hors sens, a pu restaurer un temps pour comprendre. Non pas intellectuellement mais structurellement, d'où découle en conclusion – moment de conclure – la sortie du brouillard, à l'instar des trois prisonniers de Lacan.⁹

Soulignons que l'effraction qui est venu casser son petit nuage l'a confrontée au « pas de rapport sexuel » en un instant où elle s'incluait dans le rapport. Ainsi le dit Lacan en 74 : « Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait *troumatisme* »¹⁰.

Ces derniers mots qui peuvent paraître comme une conclusion vont introduire la situation de l'homme. En effet, si le singulier de son histoire diffère, du point de vue de la structure, le parcours est proche.

Est différent en particulier son rapport à la parole et donc au mode du dire en séance. C'est plutôt un homme d'action, action réfléchie, dans sa profession, dans sa vie, et il n'entre pas dans le processus comme quelqu'un qui aime parler et qui serait convaincu des effets de sa parole. La mise au travail est plus lente, un style un peu conversationnel s'impose pour lui faire déplier son histoire. Il est appliqué plus qu'impliqué. Mais sans doute y-a-t-il à tenir compte, là, de la lenteur dont il se plaint. Ce n'est qu'après un parcours de quelques mois qu'apparaîtra ce qui le décide à poursuivre les séances.

Donc le travail se poursuit, comme je le dis, à la freudienne, sans qu'il soit possible de forcer l'implication subjective. L'accident de voiture est décrit banalement : en trajet avec sa femme et ses deux enfants, la voiture glisse sur une flaque grasse et heurte un arbre. Son épouse s'en sort avec des fractures aux jambes, une hospitalisation, puis un séjour en rééducation, mais cela ne paraît pas avoir fortement atteint cet homme. D'autres détails factuels donnés sur les circonstances ne mènent pas loin. Les énoncés se réitèrent – réitération – dans un temps pour comprendre qui garde sa fixité.

Des liens seront dépliés en partie, sur l'invitation à associer et à remonter dans son histoire. Il s'implique plus quand il s'agit de parler de voiture, des rallyes qu'ils font, sa femme et lui, avec des amis. Il associe sur des souvenirs d'enfance puisque cet intérêt s'est inscrit précocement. Certes, l'accident l'a touché sur le versant narcissique : comment, homme expérimenté aux terrains accidentés, a-t-il pu « se faire avoir ainsi » ! Et surtout comment ce qui arrive par

9. Cf. LACAN J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945), dans *Écrits*, 1966, Seuil, p. 197.

10. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXI, *Les non-dupes errent* (inédit), séance du 19-2-1974.

la voiture peut-il avoir sur lui un effet aussi nocif? Cela dure deux, trois mois sans changement notable sur sa lenteur, bien qu'il soit moins pris par l'étrangeté de cet état.

Puis, après un nouveau rappel insistant en fin d'une séance – dire le plus spontanément ce qui lui vient, même si cela n'a aucun rapport avec ce qu'il cherche, il introduit la séance suivante en livrant ce qui fait le cœur de ses pensées. Il a fallu ce temps, de mise en confiance aussi, pour que son dire puisse porter sur son amour pour une femme. Amour réciproque car il envisage de vivre avec elle avec les conséquences familiales qui en découlent.

Et dans les énoncés en rapport, se glisse une petite phrase: « D'ailleurs, c'était déjà notre intention avant l'accident ». Cet homme pense « nous » par inclusion d'une femme, un « nous » qui a été empêché par son état de lenteur et la difficulté où ça le mettait pour aborder les changements à réaliser.

L'analyste entend que le « nous » que cet homme vient de lâcher, de céder, était là dans l'évitement depuis le début, asséchant les autres propos. Que le cœur, l'os dont il se soutenait est en ce point de jouissance, donc aussi lors de déplacements en famille. Proposition lui est faite à la séance suivante de reprendre le récit de l'accident pour retrouver ce que pouvaient être ses pensées aux environs de l'instant du choc. Pas de souvenir, pas de paroles échangées avec la famille, mais il complète le récit initial de la façon suivante.

« Après le choc, j'ai craint l'explosion, j'ai vite sorti mes enfants, les ai pris sous le bras, j'ai couru pour m'éloigner. Et quand je me suis arrêté, j'ai vu que ma femme était bloquée dans la voiture. On a attendu en regardant la voiture. [...] Et ça n'a pas explosé ».

La séance est arrêtée là sans autre commentaire qu'une ponctuation sur l'importance de son dire. Le temps pour comprendre perd de sa fixité. Un « nous » qui dévoile le gîte de sa jouissance a été livré, et livrée aussi la culpabilité qui accompagne la jouissance, toujours transgressive, dit Lacan. À la séance suivante, cet homme est heureux d'annoncer que sa lenteur a complètement cédé. Il souhaite cesser les rendez-vous; une autre séance lui est conseillée au cours de laquelle il témoigne de sa hâte à s'installer avec sa dame de cœur.

Ce n'est qu'après ce moment de conclure, soit la sortie de la lenteur – et de sa famille, qu'il a été possible de constater qu'il a approché au plus près, selon l'expression de Miller, « ce-qui-ne-peut-se-dire ». Approcher seulement, cerner car – Miller encore – « on ne peut dire vrai sur la jouissance » en tant que la « jouissance est ce qui satisfait un corps ». ¹¹ On ne peut dire vrai non plus sur le non rapport sexuel, là où Lacan loge le traumatisme, sur la frappe qui vient percuter cet homme en un point où il se vit en terme de « nous ».

Pour conclure

La cure vise à approcher le point subjectif de l'effraction, débusquer la marque où la jouissance du sujet s'est logée, marque que Freud nomme « représentation-frontière ». Afin que s'opèrent une séparation, un décollement, une cession de jouissance.

Reprenons en termes de temps logiques ce que Freud énonce: le souvenir est traumatique, non pas l'événement lui-même. L'instant de la frappe, l'instant du regard, n'est que lettre, S1 hors sens. Rien ne peut en être saisi sauf à être élaboré par la chaîne signifiante, par le temps pour comprendre: le souvenir. Qui, s'il recèle et voile l'effroi de l'instant, peut rester figé, temps pour comprendre rendu inopérant. La remobilisation du signifiant permet la sortie de cette sorte de prison qu'est l'état dit post-traumatique.

Il reste à réélaborer cette séquence en vue d'un remaniement subjectif du symptôme, au sens du nouage. Contrairement au choix de l'homme – sortir de la cure après la levée de sa lenteur, le travail serait à poursuivre. Du fait de sa rencontre, non pas avec un arbre mais avec un réel, il ne pourra pas être après ce qu'il était avant.

11. MILLER J.-A., « Les divins détails », *Cours de l'orientation lacanienne*, 18 mars 2009.

Traumatisme et dévoilement de la structure psychotique

J'ai reçu Robert pendant 5 ans à sa demande, qu'il a formulée explicitement auprès de la psychiatre qui le suivait pour une psychose maniaco-dépressive. Elle me l'a adressé sans grande conviction, lui disant qu'après tout, s'il y tenait, une psychanalyse pourrait peut-être l'aider.

Le symptôme dont il se plaint alors associe des phobies d'impulsion et une hypersexualité – c'est ainsi qu'il nomme les pratiques sexuelles sordides avec des prostituées et la fréquentation de lieux homosexuels qu'il qualifie lui-même de lieux de perte. Il est déprimé, dormant beaucoup en partie à cause des doses importantes de neuroleptiques qu'il prend.

Avec la femme dont il vient de se séparer, il a vécu pendant huit ans ; ils ont deux enfants. Il n'a pas pu résister à ses impulsions de tout dire et lui a révélé la plus grande partie de sa vie sexuelle désordonnée, elle s'est enfuie aussitôt. Tout cela a été précédé, trois ans auparavant, par un désintéret pour son travail, dans lequel il réussissait pourtant très bien. Il était alors ingénieur en informatique, programmeur dans une grande société. Prétextant qu'il était lassé par ce travail, il s'est d'abord intéressé à l'écologie puis peu à peu, il s'est complètement désinvesti et a démissionné. Il est venu s'établir dans un petit village où il a décidé de rénover de vieux immeubles en vue d'ouvrir des maisons d'hôtes. De cette perte de revenus, de la déchéance de son statut professionnel dont il était si fier, il en parle sans aucun affect.

Tout cela a été précédé par un événement essentiel. Cet événement s'est produit au cours d'une soirée passée avec sa mère. Ils avaient beaucoup bu, ils étaient ivres. Il ne sait pourquoi, il a interpellé sa mère, lui disant : « *Tu me dirais maintenant que mon père n'est pas mon père je n'en serais pas étonné.* » Elle a immédiatement affirmé que c'était le cas. Sachant sa mère très fabulatrice, en bon scientifique il a cherché une preuve. Il a pu rencontrer son géniteur qui a été d'accord pour faire des analyses génétiques ; elles ont confirmé le dire de la mère. Il n'a jamais fait de lien entre ces révélations et le début de ses difficultés mentales. Et même après plusieurs années de travail, quand je lui pose la question sur une relation possible entre cette révélation et sa maladie mentale, il me répond invariablement : « *Vous croyez ?* »

Son travail en analyse

Je l'ai reçu en face-à-face à raison d'une séance hebdomadaire, il n'a jamais manqué aucune séance. Sa mère est au cœur de ses préoccupations ; il retient le dit de sa grand-mère paternelle : « *C'est un cheval, elle est folle* » et l'analysant ajoute : « *Elle a des couilles, elle est financièrement présente mais elle est terriblement castratrice* » ; plusieurs anecdotes illustrent ces affirmations. Au moment de la puberté, elle jubilait en exhibant les poils pubiens de cet adolescent nu devant ses amies. L'accompagnant aux toilettes lors d'un voyage en train, elle remarqua que son pénis était « *monté sur ressort* ». Rentrant un jour à l'improviste chez lui, Robert a surpris sa mère dans une partie fine avec trois hommes.

Le pire s'est produit quelques mois après la révélation sur sa paternité. Cette femme est architecte et gagne bien sa vie, ce qui lui permet de soutenir Robert financièrement. Elle est atteinte d'une psychose maniaco-dépressive bien équilibrée avec les régulateurs de l'humeur. Lors d'une soirée passée ensemble, pris tous les deux de boisson, il ne sait pourquoi, une parole est sortie de lui de manière impulsive : « *Que veux-tu de moi, un inceste ?* » Il ajoute, lorsqu'il me rapporte tout cela : « *Cette parole est sortie de mon inconscient sans que j'aie jamais pu comprendre ce que j'avais voulu dire* ». La mère est alors sortie à la hâte, elle est revenue quelques instants plus tard armée d'un fusil dans lequel elle introduisait des cartouches et a commencé à le mettre en joue. Il s'est précipité et l'a désarmée ; il a jeté l'arme dans un torrent du voisinage. Le lendemain, il a dû aller la chercher au fond d'un gouffre, obéissant à l'exigence de sa mère qui n'acceptait pas de perdre le fusil légué par son propre père. Ce qu'il retient de cet événement ne porte pas sur la gêne éprouvée face à la violence ou à une situation incestueuse possible, mais bien sur le regard

que lui a jeté sa mère au moment où elle chargeait le fusil. Devant ce regard il s'est senti totalement démuné. Il est resté figé, sidéré par ce regard, il n'a jamais pu rien en dire. Ce temps de voir n'a jamais été suivi d'un temps pour comprendre mais seulement d'une perplexité sans fin, muette. Il a vu la mort sans pouvoir la symboliser. Il ne comprend pas pourquoi il est parfois pris d'une impulsion difficile à réfréner : il lui arrive de vouloir pousser sa mère dans les escaliers.

Il ne peut dire non à ses pratiques sexuelles tordues, la fréquentation des lieux de perdition s'impose à lui. Voici ce qu'il en dit : « *Il me manque une courroie* ». C'est ainsi qu'il qualifie ce qui cause son handicap (il est reconnu comme handicapé par les organismes sociaux et touche une petite indemnité). Je répons du tac au tac : « *Vous en trouverez une autre courroie* » il poursuit : « *En psychanalyse, cela porte un nom il me semble cette courroie* » – « *Oui, le nom du père.* » – Lui : « *Mais comment l'écrivez-vous ?* » – Moi : « *Comme vous voudrez.* » – Lui, satisfait : « *N.O.N. Ah ! ça me plaît, ça m'intéresse beaucoup, c'est ce qui m'a manqué car mon père légal n'a jamais su dire non, surtout à ma mère* ». (Je précise qu'il n'a jamais lu ni Lacan ni ceux qui l'ont commenté.)

Mais cette fameuse courroie, il connaît quelqu'un qui la détient, c'est son père biologique, avec lequel il entretient une relation suivie ; Il lui rend régulièrement visite à Paris et le reçoit chez lui.

Devant quitter la ville dans laquelle j'ai exercé depuis plusieurs décennies, je lui ai recommandé de prendre contact avec un collègue ; il a accepté. Car il le dit bien, sa psychanalyse n'est pas terminée et il lui faudra encore beaucoup de temps ; malgré les résolutions qu'il prend en séance, il retombe chaque fois dans les mêmes errements dont il sait les dangers. Il est fermement décidé à tout mettre en œuvre pour pouvoir mener à bien les deux projets qui lui tiennent à cœur : par-dessus tout réussir l'éducation de ses enfants et développer son activité professionnelle. « *C'est là que se situe mon désir* » dit-il. La preuve en est ce qu'il vient de vivre récemment : on a proposé à ses enfants un week-end au Futuroscope. Des amis de son ex-femme devaient les conduire avec leurs propres enfants. Mais le conducteur est un alcoolique chronique qui marche à la bière. Robert s'est opposé à ce voyage. Pour ne pas priver ses deux enfants du plaisir d'une sortie dont ils rêvaient, il a pris ses maigres économies et les a amenés en train un week-end au Futuroscope.

L'exposé de ce cas suscite quelques commentaires

Comme le dit Claire Poirot-Hubler, la question essentielle est celle du statut du traumatisme car du statut du traumatisme va résulter la façon dont sera dirigé le travail. Au début de son travail j'ai essayé de le confronter aux formations de l'inconscient, en particulier aux lapsus. Il considérait cela comme un petit jeu sans intérêt, indigne d'un travail sérieux. Après une ou deux tentatives, je me le suis tenu pour dit et je n'ai pas risqué une rupture du travail en insistant sur ce qu'on aurait pu prendre pour des formations de l'inconscient susceptibles de se prêter à interprétation.

Son symptôme d'hypersexualité est la répétition des scènes de sexualité explosive de sa mère ; dans l'après-coup ça l'angoisse, ça le dérange et met en danger sa profession et l'éducation de ses enfants ; le qu'en-dira-t-on fonctionne dans le village où il habite lorsque par hasard il rencontre un de ses partenaires des lieux de perdition.

Il n'a aucune conscience de cette répétition. Il n'a pas, comme Georges Bataille, trouvé son noyau de jouissance dans le spectacle que lui avait donné son père dément, éruptant des obscénités¹. Face au trou du regard qu'il a très bien vu chez sa mère, Robert n'a pas le talent

1. COTTET Serge, Journées de l'École de la Cause freudienne sur le traumatisme de 2013.

littéraire de Georges Bataille, aucune élaboration n'est possible, il reste un sujet mort, il ne peut se reconstituer comme sujet. Il a rencontré dans ce trou du regard l'Autre maternel mais pour lui, ça n'a pas fait énigme. Il n'a pas pu s'en défendre par une élaboration comme peut parfois le faire le névrosé. L'homme naît malentendu². Là, chez Robert, il s'agit d'un malentendu extrême et définitif, sans recours possible; il n'est pas au-delà du sens, point ultime de la cure chez le névrosé, mais il est d'emblée hors sens et sans espoir de retour.

Contrairement au névrosé, peu lui importe de comprendre; il veut observer; il est face à ce trou, ce volcan chaotique qu'il peut approcher dans le travail sans y disparaître; car il sait qu'il est protégé par le transfert. Il est en prise directe avec l'inconscient réel qui pose d'emblée la question du rapport du langage et de la jouissance. Il n'est pas équipé pour transformer, grâce au symbolique, l'horreur en jouissance du sens. Il ne s'embarrasse pas de l'inconscient transférentiel qui dans les cures de névrosé cherche sans relâche le sens; Cela peut aboutir, comme l'a montré Claire Poirot-Hubler, à l'émergence d'un sens qui découvre un lien, met fin à la cure et libère le sujet. Dans le cas présent, il s'agit de choisir dans son discours les suppléances qui peuvent le soutenir. Ces suppléances lui ont permis de vivre pas trop mal depuis trois ans. Il est très attaché à l'éducation de ses enfants, au bon fonctionnement de son métier d'artisan informaticien et aussi aux rencontres régulières organisées avec son père génétique. Il est prêt à s'adapter à ces conditions de vie mais pas sans l'appui de son travail psychanalytique.

2. LACAN Jacques, « De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : l'homme naît malentendu », *Ornicar ?*, 22, Revue du Champ Freudien, n° 22-23, p. 12.

De l'inconscient-savoir à l'inconscient réel

L'inconscient est le concept fondamental de la psychanalyse. Je tenterai d'en parcourir quelques points majeurs dans l'enseignement de Lacan, de son déchiffrement jusqu'au réel du trauma.

Pourquoi l'inconscient ? D'abord parce qu'il le concept fondamental de la théorie psychanalytique, son point d'impact puisqu'il est né avec Freud et réinventé par Lacan, réinventé au sens où il l'a mis au travail et en a déduit la logique, en a extrait les avancées sans pour autant reculer devant ses impasses. Je l'ai choisi parce que l'inconscient est un concept qui, aujourd'hui, est mis à mal par notre époque qui se veut pragmatique et scientiste et le délaisse comme s'il s'était usé au fil des ans et que les nouvelles thérapies lui avaient fait la peau. Sauf qu'il a la peau dure ! Et qu'il reste incontournable pour tous ceux qui aiment les mots, qui s'en servent, les interrogent et les font exister, tous ceux qui « délirent » et veulent en savoir quelque chose. L'inconscient freudien est convoqué dans cette perspective, – l'inconscient qui s'entend dans l'irruption d'un phénomène inattendu, confrontant le sujet à admettre qu'il est doté d'une force psychique qui se joue sur une « autre scène », comme l'appelait Freud, pleine de surprises plus ou moins agréables d'ailleurs, « Autre scène », à écrire avec un grand A, inconnue de lui et où se manifestent de drôles d'effets, bien malgré lui. Dans cette conception somme toute primaire de l'inconscient mais proche de Freud, il y a l'idée d'une *manifestation inattendue*, – le lapsus, l'acte manqué, le symptôme –, et d'une *force psychique* qu'on peut traduire par le désir, le *malgré lui* indiquant l'impact de la pulsion qui surgit de façon inopinée. Ces trois termes, symptôme, désir et pulsion, sont des concepts fondamentaux qui indiquent que l'inconscient procède d'un fonctionnement qui a des effets, des effets de sujet mais aussi des effets d'angoisse, des effets de réel.

L'inconscient drôle de mot

Je l'ai choisi aussi, ce concept d'inconscient, parce que Lacan a lui-même annoncé un changement dans sa conception de l'inconscient mais cela, avec une certaine réserve. Jacques-Alain Miller rend compte de ce moment où il l'interroge dans *Télévision* sur le concept d'inconscient en lui disant « L'inconscient, drôle de mot¹ ». Et ce questionnement de J.-A. Miller a cheminé chez Lacan et a servi de point de réflexion à ce qui deviendra le parlêtre. Cependant, Lacan n'a jamais remplacé le concept d'inconscient par celui de parlêtre de façon affirmée. Il s'est servi du concept de parlêtre et de corps parlant, délaissant l'inconscient, sans pour autant en faire la moindre critique. Il dit juste que « le parlêtre se substituera à l'inconscient ».

Pousse-toi de là que je m'y mette ! donc, et il définit l'inconscient comme « un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM ». Il ajoute que « la parole est le seul lieu où l'être a un sens.² » Cette phrase résume toute la portée de la psychanalyse. On pourrait dire que la psychanalyse est aussi le seul lieu où l'être a un sens. Mais dire « la parole est le seul lieu où l'être a un sens » donne le sentiment que l'inconscient est une machine à fabriquer du sens du fait de la parole qui est elle-même un appel au sens. L'inconscient comme la parole fait consister l'être du sujet, par le sens. Donc, l'inconscient est un concept mouvant, et non, comme on a tendance à le croire, quelque chose qui a la fixité de certaines définitions, comme si tout en avait déjà été dit et qu'on en avait fait le tour. L'inconscient n'est pas mort, en tous les cas, malgré toutes les critiques qu'il subit, les quolibets sur son archaïsme, il est bel et bien présent dans la littérature d'aujourd'hui, dans le cinéma, dans les interprétations données sur les problèmes de famille, sur les relations conjugales, etc. Et d'une certaine façon, c'est parce qu'il s'est inventé à partir de

1. LACAN J., « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 511.

2. LACAN J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565-566.

l'expérience humaine, qu'il reste une donnée essentielle de ce qu'est un être parlant, qu'on cherche ou pas à s'y intéresser. L'inconscient fonctionne malgré la déchirure qu'imposent les nouvelles tendances pro-comportementales, comme s'il était insubmersible, parce que le comportementalisme passe très loin de l'inconscient qui est ce par quoi la parole tient au sens.

Pour Lacan, radicalisant la thèse freudienne de *l'Unbewusst*, l'inconscient parle. Il est fait de mots, de signifiants plus précisément, qu'il qualifie de trésor, «le trésor des signifiants»³. Le langage est sa matière. La phrase princeps de Lacan est que «l'inconscient est structuré comme un langage»⁴, c'est-à-dire qu'il parle tout simplement, mais aussi qu'il se parle, se parle à lui-même. Et dans le dispositif de l'analyse, se parler à soi-même est parfois ressenti comme insupportable lorsque les pensées s'énoncent en analyse, et cela change tout. Dès que les pensées s'adressent à l'Autre, ce qui semblait clair devient opaque, perd son sens, indiquant par-là que le transfert change quelque chose dans le ça parle de nos pensées. L'analyste en l'occurrence est celui qui donnera, fera consister le dire de l'analysant, le rendra audible et lisible. Dans «La signification du phallus», Lacan en fait le principe de la condition humaine en tant que «ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme, ça parle»⁵. Cette expression, «ça parle», Lacan l'utilisera de nombreuses fois pour dire l'inconscient, mettant en valeur le ça freudien, la pulsion, au sens où elle agit sans le contrôle du moi, le ça parle renvoyant à ce qui s'écrit et qui échappe à la signification.

Lire le «ça parle»

La psychanalyse est la méthode qui permet l'accès à ce «ça parle» et plus encore, elle permet de le lire. C'est une lecture complexe, certes, car nous sommes des embrouillés de l'être, des embrouillés du vrai, au point que Lacan dit dans le séminaire *Le sinthome* que «le réel se trouve dans les embrouilles du vrai»⁶, indiquant que le vrai s'embrouille, ou du moins qu'on s'embrouille avec le vrai, ce que révèle notre façon de parler de manière symptomatique, notre «ça parle» propre à chacun, qui s'est inscrit à partir de *lalangue* que nous avons entendue dès notre naissance. Il s'agit de déchiffrer les phénomènes inconscients qui s'y sont écrits, à notre insu. Qu'il s'agisse de formes éphémères comme les lapsus ou les actes manqués, de souvenirs aussi bien que de rêves dont Freud a indiqué qu'ils étaient la voie royale vers sa lecture, le *ça parle* s'entend et se déchiffre. Freud a surtout découvert que le symptôme qui se caractérise par une certaine permanence, n'est pas le fruit du hasard, mais a un sens caché que l'analyse permet de retrouver. Le symptôme, en effet, lorsqu'il s'installe, est une manifestation de l'inconscient qui perdure, qui ne change pas. C'est ce caractère tenace du symptôme qui en fait une manifestation de l'inconscient particulière, incontournable, mais aussi perturbante pour le sujet qui le subit. Les comportementalistes se sont emparés du symptôme pour en faire un dysfonctionnement comportemental qui n'a pas de cause inconsciente. C'est une option qui permet en effet de mettre de côté le pourquoi du symptôme, et d'une certaine façon, passe à côté du sujet de l'inconscient.

Qu'est-ce que l'inconscient? Qu'est-ce que le sujet de l'inconscient? C'est un sujet de langage. C'est un sujet qui est occupé par un *ça parle* hautement singulier et cela met en marche, dans l'analyse, l'association libre que Lacan a structurée par un mathème très simple, S_1-S_2 , qui veut dire qu'il y a un premier signifiant qui s'embraye sur un second signifiant et qui va se constituer en savoir. L'analyse procède de cette façon. Cette thèse de l'inconscient structuré

3. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre V, Les formations de l'inconscient, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998.

4. LACAN J., *Je parle aux murs* (1971), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 18.

du phallus», *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 688.

5. LACAN J., «La signification

6. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 85.

comme un langage rectifie de façon définitive les dérives postfreudiennes concernant l'inconscient, trop souvent associé à une sorte de poche du passé, un monde clos ou une structure en forme de sac contenant l'inconscient lui-même. Non, dit Lacan, l'inconscient, c'est d'abord un discours, puis il démontrera que c'est un discours qui s'écrit et a les plus grandes affinités avec la langue. S'il s'écrit, alors on peut le lire. Il se présente comme une chaîne de signifiants dont il dira qu'ils s'articulent « en chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir ». ⁷ C'est une phrase que l'on trouve dans la *Proposition du 9 octobre 1967* et qui indique la façon dont Lacan, à ce moment-là, considère la fin de l'analyse. Le non-su, c'est-à-dire l'inconscient, grâce à ce travail d'écriture de la lettre, s'ordonne, comme le cadre du savoir. Le cadre du savoir est une référence au cadre du fantasme qui, à ce moment de son enseignement, éclaire la fin de l'analyse par la traversée du fantasme, quand le sujet se déprend de son fantasme et qu'alors chute le sujet supposé savoir. Il y a un reste à cette opération, qui est de déposition de savoir.

L'insu s'écrit comme dans un cadre, c'est-à-dire quelque chose de fermé qui se lit et constitue ce qui doit être recueilli dans l'examen qu'est la passe.

On ne peut avoir accès à l'inconscient qu'avec la parole qui est l'instrument maître de l'analyse, celui que Freud a mis au principe de sa découverte, « parlez, associez librement, c'est-à-dire, laissez les mots, les idées, les pensées se dire sans vous préoccuper du jugement moral, ni même du sens de ce que vous dites. » Cette consigne est toujours aussi essentielle. Ce qui remonte, comme on le dit vulgairement, n'est pas tant l'idée que ça vient de loin, que de ça vient là, maintenant, dans la séance, parce qu'être en analyse c'est vouloir déchiffrer son inconscient, en faire un événement de dire, prendre en considération son « ça parle ». Le temps propre de l'analyse, n'est pas le passé mais le présent et même l'avenir selon Lacan, car il y a une connexion entre le présent et le passé qui se répercute dans l'avenir. C'est ce qu'il a appelé l'anticipation.

L'inconscient comme du non-réalisé

De même, dans le *Séminaire XI*, en 1964, Lacan définit l'inconscient comme du non-réalisé. « L'inconscient nous montre la béance par où la névrose se raccorde au réel et Freud trouve dans le trou, dans la béance de la cause, quelque chose du non réalisé » ⁸, du non réalisé qui n'aspire qu'à l'être, réalisé. Cela montre que l'inconscient n'est pas déjà su. Il est toujours insu et c'est le travail de l'analyse qui va permettre de rendre cet insu, su. Certes, cela prend du temps. Il faut du temps parce qu'il y règne un grand désordre ou encore parce que la défense ferme l'accès aux manifestations de l'inconscient. Un patient qui fréquente occasionnellement le milieu analytique me faisait une réflexion à ce sujet. À un dîner, un couple faisait part de ses rêves, nombreux, et indiquait ainsi son désir de s'analyser. Lui, il ne rêve pas et tout à coup, cette absence de rêve l'interroge. Est-ce qu'il rate son analyse ? Est-ce qu'il n'a pas laissé son inconscient se dire ? Cette question lui ouvrait en effet une particularité de son travail. Du côté du rêve, rien ne se passe. Mais les lapsus, en revanche, sont assez nombreux, ouvrant alors à l'équivoque et lui permettant d'avoir une certaine lecture de son désir inconscient. En cela, son inconscient fonctionne par un trébuchement de la parole, et d'une certaine façon, on a là une bonne façon d'appréhender l'inconscient du côté de la surprise. On verra plus loin en quoi le lapsus est, d'une certaine façon, le trait que Lacan a choisi pour entrer dans la question du réel.

L'inconscient est donc plutôt du côté du non-réalisé que du déjà-réalisé, dit Lacan à cette

7. LACAN J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 249.

8. LACAN J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 25.

époque-là. L'inconscient n'est pas déjà là, il advient. Cette idée de non-réalisé semble être une prémisses à ce qu'il dira plus tard quand il définira l'inconscient réel, car ce qui est non-réalisé est sans doute plus proche du fait que l'inconscient n'est pas fermé mais qu'il est marqué par un trou, un blanc, trou qui définit le réel. Mais justement, ce n'est pas le même blanc dont Lacan parlait dans « Fonction et Champ de la parole et du langage », quand il indiquait que « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge. C'est le chapitre censuré. »⁹ Là, dans cette phrase célèbre, Lacan indique que l'inconscient se manifeste dans les trous de mémoire, dans le mensonge de l'histoire familiale, dans ses silences. D'une certaine façon, l'inconscient se révèle parce que quelque chose d'insupportable, qu'on ne veut pas dire, ne peut pas advenir. La vérité est parfois niée, refusée, oubliée, voilée, refoulée, mais aussi, dira-t-il plus tard, la vérité, on ne peut pas la dire toute. C'est là aussi une prémisses à l'inconscient réel, le simple fait qu'il y ait certes de la vérité qui se dise dans l'inconscient, mais qu'on ne puisse pas obtenir qu'elle se dise toute. Qu'il y ait fondamentalement un impossible à tout dire. C'est déjà dans ces formules que nous repérons l'amorce de ce que Lacan développera comme le réel comme impossible à dire. Lacan a tourné autour de cet inconscient-savoir mais en tenant compte du fait qu'il s'agit d'un inconscient troué, d'un inconscient où le savoir va finir par s'affronter à la répétition sans fin, et faire butée. La butée du savoir est déjà un nom de l'inconscient réel. C'est le nom de l'impossible. C'est le nom du fait que si le sens est infini, l'analyse permet cependant d'en faire le tour, plusieurs fois si nécessaire, jusqu'au point où il n'a plus de sens, où il se vide, se défait, pâlit.

Un savoir sans sujet

Lacan donne aussi une formule qui est du même registre dans son séminaire de « L'acte psychanalytique » : « Qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet.¹⁰ » Et en effet, nous pouvons considérer qu'il y a du savoir dans l'inconscient, indépendamment du sujet. C'est même quelque chose que l'on peut affirmer, par exemple en disant que dès sa naissance, l'enfant a un inconscient. C'est un inconscient sans sujet. Dans la préface qu'il a écrite de mon livre, *L'inconscient de l'enfant*¹¹, Jacques-Alain Miller fait l'éloge de ce titre, puis il l'interroge. Est-ce qu'il y a inconscient avant que n'advienne le refoulement ? Est-ce que l'inconscient n'est pas avant tout du refoulé ? Et donc, il faudrait que l'enfant ait accès au langage pour qu'on puisse parler d'inconscient.

Mais justement, dans la thèse lacanienne, l'enfant est déjà parlé. Il est pris dans le langage. Il vient au monde dans « ce hamac de langage » qui va constituer pour lui, les signifiants maîtres de son histoire.

J.-A. Miller dit même qu'il est enseveli, écrasé sous le signifiant qui l'accable. Donc, on peut dire que l'inconscient est du savoir sans sujet ou avant même que le sujet n'ait accès à la parole, le langage l'a déjà attrapé. Le langage précède la venue au monde du sujet : « l'homme qui naît à l'existence a d'abord affaire au langage ; c'est une donnée. Il y est même pris dès avant sa naissance, n'a-t-il pas un état civil ? Oui, l'enfant à naître est déjà, de bout en bout, cerné dans ce hamac de langage qui le reçoit et en même temps l'emprisonne. C'est de cet emprisonnement que, par la psychanalyse, il s'agit d'être délivré. »¹²

9. LACAN J. « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 259.

10. LACAN J., « L'acte psychanalytique », séminaire inédit, 1967-68.

11. MILLER J.-A., Préface à Hélène Bonnaud, *L'inconscient de l'enfant*,

Paris, Navarin-Le champ freudien, 2013, p. 9-12.

12. LACAN J., « Les clés de la psychanalyse », *La cause du désir*, n° 99, Paris, Navarin, 2018, p. 46-47.

Cette très belle phrase de Lacan donne en effet à la parole dès avant la naissance, l'importance propre à tout ce qui fera le poids des signifiants ou leur absence, qui condamne encore davantage ce que ce sujet pourra construire, inventer, créer à partir de ces premiers signifiants. Mais ce que J.-A. Miller dit de très important dans cette Préface, c'est qu'« il y a les formations de l'inconscient qui font sens, et puis il y a aussi ce qui fait trou, ce qui fait trop, ce qui fait tropmatisme ou traumatisme ». ¹³ Le réel est déjà là, dès le début et c'est là ce qui fait l'inconscient réel.

Cependant, dans la suite de cette phrase, « Qu'il y ait de l'inconscient sans sujet [...], Lacan parle de l'instinct qui écrase la découverte de l'inconscient mais dit-il, cette découverte survit de ce que ce savoir ne s'avère jamais que d'être lisible. Alors que l'instinct ne l'est pas, c'est juste un programme déterminé. Il indique quelques lignes plus loin que « l'inconscient suppose un Autre qui, lui, sait d'avant qu'on ne s'en soit aperçu. ». Il ne fait là qu'indiquer la nécessité du concept de l'Autre qui ferait consister un certain rapport au savoir. Et cet Autre qui sait avant soi, c'est certainement la place qu'occupent les parents pour chacun, car ils détiennent le savoir sur la naissance de l'enfant, sur sa venue au monde et sur l'histoire de sa famille. C'est le premier Autre auquel on a affaire en tant que sujet. L'analyste, par la suite, peut prendre cette fonction d'Autre qui sait, c'est une formation propre au transfert que Lacan a appelé le sujet-supposé-savoir. Lacan indique la nécessité d'un Autre pour que l'inconscient existe. Sans cet Autre, pas de possibilité de savoir, pas de sujet de l'inconscient. C'est dans sa célèbre formule « L'inconscient, c'est le discours de l'Autre » ¹⁴ qu'il l'énonce et d'une certaine façon, il n'en démordra pas jusqu'au moment où il met en question l'inconscient comme Autre du signifiant.

Dans le fond, ne peut-on déjà voir se profiler dans ce syntagme de « sans sujet » ce que Lacan va appeler le réel ? Ne peut-on dire que dans l'inconscient qui serait savoir sans sujet, il y a déjà l'idée que le réel est quelque chose qu'on ne peut pas savoir, qui est hors sens et donc rend caduque l'idée même du sujet ?

Peut-être est-ce forçage que de l'énoncer ainsi. Mais cela dit quand même que toujours, chez Lacan, il y a quelque chose de négatif qui se présente, quelque chose qui empêche, qui rompt, qui entrave et c'est cette négativité au cœur du sujet, – là, le sujet est carrément absent –, qui a ouvert cette perspective à ce que nous appelons la fin de son enseignement, où le concept de sujet disparaît pour celui de parlêtre.

Pour aborder le concept d'inconscient réel, je me référerai à la lecture de J.-A. Miller que l'on trouve dans son cours de 2006, « Le dernier Lacan », où il part de la lecture de la *Préface à l'édition anglaise du Séminaire sur Joyce*, qui est en fait la conclusion de son séminaire sur *Le sinthome*. La première phrase est cruciale : « Quand l'espace d'un laps, soit puisque je n'écris qu'en français : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi. » ¹⁵

Exclu du sens

Là, Lacan dit qu'on est dans l'inconscient quand on n'est plus du tout dans le sens.

C'est évidemment l'envers de la thèse freudienne qui a été de découvrir le sens caché du symptôme. Dans cette phrase, Lacan dit qu'on est dans l'inconscient quand l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens (ou d'interprétation). C'est dire que l'interprétation à ce moment-là, ne fonctionne plus, le sens ne la porte plus. J'en ai parlé moi-même dans ma passe, de ce moment où l'interprétation a provoqué la sortie de la cure plutôt que la

13. MILLER J.-A., Préface à Hélène Bonnaud, *L'inconscient de l'enfant*, *Op. cit.*, p. 9-13.

14. LACAN J., « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste » (1964), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 852.

15. LACAN J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

réouverture de l'inconscient transférentiel. Celui-ci était arrivé à sa fin logique. Il y a donc un moment dans la cure où l'inconscient se referme en tant qu'interprétation de sens. Et cela se produit quand il y a une déconnexion entre le transfert et l'inconscient. J.-A. Miller dit que « cette phrase attaque ce qui est pour nous le principe même de l'opération psychanalytique, pour autant que la psychanalyse a son départ dans l'établissement minimal, S_1-S_2 , dans la formation du transfert¹⁶ ». Et c'est même, dit-il, parce qu'on considère ce mathème S_1-S_2 comme ce qui embraye le sujet-supposé-savoir que nous parlons d'inconscient transférentiel.

Dans le fond, pas d'inconscient sans transfert. C'est la clé de l'hypothèse de l'inconscient.

Mais ce que Lacan ouvre à présent comme perspective, c'est l'inconscient après interprétation, c'est l'inconscient réel. Et sa petite phrase, « on le sait, soi », Miller l'interprète comme un savoir du soi tout seul. Il y a là l'idée que l'analyste qui occupe la fonction de sujet-supposé-savoir n'est plus opérante. Le sujet est tout seul à savoir ça, qu'il n'y a pas de sens, que tout ce qu'il a mis en forme dans son parcours n'est que mensonge, la vérité étant par définition ce qui varie, ce qui change, alors que le réel, lui, est marqué par son caractère invariable, parce que la jouissance, elle, ne ment pas. Elle ne ment pas parce qu'elle est opaque au sens et qu'elle s'appareille à la pulsion, la pulsion acéphale, dit Lacan. C'est ce qui rend réel le sinthome en tant qu'il dit la jouissance incluse dans le symptôme et qui ne change pas.

C'est à partir de cette phrase que Lacan va faire de *l'Un tout seul* le concept majeur de la fin de l'analyse – à partir de là que l'inconscient réel se dessine, et qu'on n'est plus dans l'inconscient transférentiel mais, en quelque sorte, avec un inconscient hors de l'inconscient transférentiel, un inconscient analogue au traumatisme. C'est vraiment là l'idée majeure de l'inconscient réel – un inconscient qui ne part pas à la recherche du sens, mais qui est, c'est ainsi que Lacan le qualifie, un traumatisme. Lacan prendra l'hallucination du doigt coupé de *l'Homme aux loups* comme l'indice même de ce que quelque chose n'a pas pu être symbolisé et reparait dans le réel. À partir de son texte « L'eps d'un laps », il ne considère plus la psychanalyse à partir de l'histoire, de l'hystérie en tant que le refoulé et le retour du refoulé sont une seule et même chose, mais à partir de la psychose, c'est-à-dire de la forclusion. On peut définir la forclusion comme une abolition du Symbolique, c'est-à-dire que le Symbolique qui constitue la réalité, l'existence, est aboli. Lacan dit dans le *Sinthome* « le réel est en suspens d'ex-sistence¹⁷ ». La symbolisation, c'est la condition pour qu'il y ait de l'existence, pour que quelque chose vienne à être pour le sujet. Et, nous indique J.-A. Miller, s'il n'y a pas retour du refoulé comme dans la névrose, il y a quand même un mouvement qui est le retour vers le réel comme domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation. C'est ce domaine, si je puis dire, qui subsiste hors de la symbolisation et qui n'est pas totalement inerte, qu'on appelle le réel en psychanalyse.

Considérer l'inconscient à partir de la forclusion, c'est prendre l'analyse par le bout du réel, par ce qui ne peut pas s'expliquer, par ce qui n'a pas de sens et, nous dit J.-A. Miller, ne relève pas d'une croyance. C'est ce point qui semble fondamental, et qui éloigne la psychanalyse de la religion qui elle, se fonde sur une croyance. Mais c'est aussi ne plus être aliéné à la recherche de la vérité, de la signification, et s'orienter à partir du symptôme comme jouissance. Là, peu importe le sens du symptôme, ce qui est important, c'est la jouissance qui y fait son trou. On voit alors se dessiner une clinique qui ne s'appuie pas sur la signification, la recherche du sens, mais prend en compte le réel qui est, selon Lacan, ce qui est exclu du sens. Lacan considère d'ailleurs l'invention du réel comme son symptôme à lui, Lacan. Il a inventé une écriture, l'écriture des nœuds, qui constitue le réel qui a valeur de traumatisme. « Lacan peut dire que le réel serait peut-être sa réponse aux réactions symptomatiques, sa réaction ou sa réponse symptomatique à la découverte de Freud. Ça vaut pour lui tout seul.¹⁸ » Si l'on

16. MILLER J.-A., – L'Orientation lacanienne III, 9 – « Le tout dernier Lacan », Cours du 15 novembre 2006.

17. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 134.

18. MILLER J.-A., L'Orientation lacanienne, « L'Être et l'Un », cours n° 6, inédit.

considère que l'invention du réel est sa réponse symptomatique à la découverte freudienne, il me semble important d'ajouter que c'est une réponse en termes de savoir, du registre de l'élaboration, du savoir en tant que tentative pour nommer le trauma qu'a été pour lui la rencontre avec la lecture de Freud. C'est ainsi que parler du réel dans la psychanalyse reste une façon de faire avec le réel, une façon de l'approcher et même, dans ce qu'en dit Lacan, un dire, un événement de dire, une invention singulière. C'est ce qu'il appelle *sinthome*, ce qui reste, qui est inéliminable du symptôme. Il ne s'agit pas de dire que le réel fait trou et voilà ! C'est la fin de l'analyse. Lorsque Lacan fait de son invention du réel *son* *sinthome*, il trace la voie de la réponse au trauma qu'a été pour lui la rencontre avec Freud. C'est sa façon, et sa façon à lui tout seul, d'avoir trouvé comment faire avec cette rencontre traumatique. Après avoir fait consister l'inconscient-savoir et l'existence de l'Autre de l'Autre pour constituer la psychanalyse comme expérience, la définition du réel comme ce qui est exclu du sens aurait pu alimenter toutes sortes de fantasmes sur la rencontre avec son propre réel et puis, ça se termine comme ça, on ne peut pas en faire un savoir, on rencontre une butée, un impossible et on vient témoigner de cet impossible à la passe.

Certains analystes l'ont d'ailleurs ressenti comme cela et ont refusé la fin de son enseignement. D'autres, au contraire, en ont fait une religion, au sens où la fonction des nœuds y occupe la place d'une croyance dans l'inconscient réel, croyance qui a privilégié le non-sens et l'a érigé comme paradigme de la fin de la cure.

En fait, Lacan ne fait pas de la butée du réel la fin de l'analyse. Il dit qu'il faut « savoir y faire », savoir y faire avec son *sinthome*. Il faut donc déjà l'extraire, puis le (s'en) débrouiller. C'est pourquoi dans la thèse « le réel se trouve dans les embrouilles du vrai », Il faut avoir approché, avoir nommé, avoir construit ce savoir sur la vérité de son symptôme. Il faut en avoir fait le tour pour se rendre compte qu'en effet, il n'est qu'embrouille. Le vrai nous embrouille là où le réel est fixe. « Ça fait dépendre, en effet, le réel dans l'analyse de ce qu'on ait fait effort pour dire le vrai, c'est-à-dire s'y embrouiller. Cette thèse, c'est la justification de l'analyse »¹⁹, dit Jacques-Alain Miller. Cela indique que l'inconscient transférentiel est nécessaire à pouvoir extraire des embrouilles du vrai, ce réel, le réel propre à la psychanalyse et qui a tout du trauma.

L'effraction

Dès lors, définir l'inconscient réel comme ce qui est du registre du traumatique appelle l'idée d'un mode particulier de rencontre, celui de l'effraction. L'effraction, c'est la façon dont le réel surgit, sorte de court-circuit dans le symbolique produisant ce phénomène que Freud a appelé traumatisme, terme venant du grec qui signifie action de blesser. Il s'agit d'un court-circuit du symbolique puisqu'en général, on ne peut pas en parler, on ne peut rien en dire et de ce fait, l'imaginaire est lui aussi attaqué par le trauma. Il est pour ainsi dire arrêté, stoppé. Tout le sens s'y perd. Il y a un trou à la place du sens. Le réel est en effet ce qui ne peut pas s'imaginer. C'est aussi ce qui n'est pas adéquat avec le symbolique. On en a des exemples au quotidien. Toutes les catastrophes produisent cet effet de sidération propre à l'événement traumatique. Mais en ce qui concerne la psychanalyse, le traumatique n'est pas une catastrophe réelle, mais une catastrophe subjective qui a rompu la chaîne signifiante et s'est fixé comme un S_1 tout seul. C'est un trou. Ce trou, c'est le choc traumatique produit par un mot, une phrase, un signe peut-être, et qui s'est percuté dans le corps. C'est pourquoi Lacan parle d'une

19. MILLER J.-A., « L'Être et l'Un »
cours n° 7 du 17 janvier 2017
(inédit).

inadéquation entre le symbolique et le réel. Sa phrase exacte est la suivante: «L'adéquation du symbolique au réel ne fait les choses que fantasmatiquement»²⁰, c'est-à-dire que croire qu'il y a adéquation entre le symbolique et le réel est du registre du fantasme. C'est pourquoi Lacan dit que le savoir n'est que fantasme et qu'ainsi, le savoir subit, à la fin de son enseignement, un certain ravalement. Le réel est inadéquat au symbolique. Il est justement ce avec quoi il ne pourra jamais se raccorder. C'est pourquoi la question reste de savoir comment on s'en approche dans une analyse, comment on tourne autour, comment on arrive à dire quelque chose qui écrit cette inadéquation, en quoi «l'inconscient n'est pas seulement articulé comme un arc réflexe, avec un signifiant-signifié, mais que c'est un langage qui est une élucubration de savoir sur lalangue²¹ lalangue du corps parlant» précise J.-A. Miller dans son article «l'inconscient et le corps parlant²²». Il s'ensuit que l'inconscient est lui-même une élucubration de savoir sur le corps parlant, sur le parlêtre.»

«À l'appareil psychique structuré par l'arc réflexe, Lacan a substitué l'inconscient structuré comme un langage. Non pas stimulus-réponse, mais signifiant-signifié. Seulement, – c'est une expression de Lacan que j'ai déjà soulignée et expliquée – ce langage est une élucubration de savoir sur lalangue²³, lalangue du corps parlant. Il s'ensuit que l'inconscient est lui-même une élucubration de savoir sur le corps parlant, sur le parlêtre.»

Là, il s'agit de passer de l'inconscient comme élucubration de savoir sur lalangue à l'inconscient comme élucubration de savoir sur le corps parlant.

La phrase princeps de Lacan concernant l'inconscient et le réel, c'est que «l'inconscient est une élucubration de savoir sur ce qu'est le corps parlant», à savoir ce qu'est la jouissance, la jouissance inéliminable du sinthome. Lorsque Lacan dit que «le réel, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient²⁴», il met le corps parlant en premier et sur la même ligne que l'inconscient. Il ne remplace pas l'inconscient par le corps parlant, mais il les juxtapose. C'est une façon de proposer non pas leur équivalence, mais d'indiquer que le réel, c'est le mystère qui, sans déloger l'inconscient, nous permet de dissocier malgré tout l'inconscient dans sa valeur de vérité menteuse, dans sa valeur de savoir, du corps parlant comme nouvel usage de l'inconscient-jouissance. Ce qui est important de souligner, c'est que, qu'il s'agisse du corps parlant comme de l'inconscient, le mystère y préside.

Dans cette rencontre avec le trauma, le sujet parle d'une contingence de la rencontre entre le signifiant et la jouissance et il tourne autour de cette contingence pour dire comment cette conjonction s'est opérée. C'est à ce niveau-là qu'on peut formuler que le réel est sans loi, c'est-à-dire qu'il y a une conjonction du signifiant et de la jouissance. C'est l'expérience d'une jouissance inoubliable qui sera commémorée par la répétition.²⁵ Relisez la façon dont J.-A. Miller en rend compte dans «*L'esp d'un laps*», avec l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups. Quelque chose a fait effraction. C'est ce caractère d'effraction qui relève de la rupture dans la continuité du Symbolique, et qui va écrire le symptôme, ce qui est finalement la trace même

20. LACAN J., *Le séminaire*, «Le moment de conclure», inédit, leçon du 15 novembre: «Supposez qu'ici, nous désignons comme distincts le R et le S, à savoir le Réel et le Symbolique, il reste le troisième qui est l'Imaginaire. Si nous nouons, comme c'est ici représenté: le Symbolique avec le Réel, ce qui bien sûr serait l'idéal, à savoir que puisque les mots font la chose, la Chose freudienne, la Crachose freudienne, je veux dire que c'est justement de l'inadé-

quation des mots aux choses que nous avons affaire. Ce que j'ai appelé la Chose freudienne, c'était que les mots se moulent dans les choses. Mais il est un fait, c'est que ça ne passe pas, qu'il n'y a ni crachat ni crachose et que l'adéquation du Symbolique ne fait les choses que fantasmatiquement, de sorte que le lien, l'anneau que serait ce Symbolique par rapport au Réel, ou ce Réel par rapport au Symbolique, ne tienne pas.»

21. Cf. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *Op. cit.*, p. 127.

22. MILLER J.-A., «L'inconscient et le corps parlant», *La Cause Du Désir*, n° 88.

23. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *Op. cit.*, p. 127.

24. LACAN J., *Ibid.*, p. 118.

25. MILLER J.-A., L'orientation lacanienne, «L'Être et l'Un», cours du 23 mars 2011.

de cette effraction. Dans son séminaire « Le moment de conclure », Lacan dénigre l'idée du savoir puisqu'après avoir dit que l'analyse, ça consiste à dire en quoi on est empêtré dans ses sinthomes, il dit que « ce savoir est suspect »²⁶, il est suspect parce qu'il est variable, parce que le symbolique est suggestion, dit-il, dans cette même leçon.

Cette rencontre inoubliable, effraction, de la rencontre du signifiant et de la jouissance, rend compte de ce réel traumatique. C'est là la version qui me paraît la plus proche de ce qui peut s'écrire, dans une analyse, de l'impact du signifiant dans le corps quand celle-ci se termine en y repérant le réel du sinthome et son itération de jouissance.

26. LACAN J., Séminaire
« Le moment de conclure »,
leçon du 10 janvier 1978 (inédit).

Clotilde

Cette jeune femme d'une trentaine d'années m'est adressée par un médecin généraliste pour des symptômes divers, à la fois sur le plan somatique et pour son alimentation hyper sélective. Elle a beaucoup de phobies alimentaires, la viande en particulier, ce qui gêne sa construction de liens sociaux lors de repas partagés. Cela se conjugue à sa position dépressive pour accentuer son isolement.

Elle vient d'arriver à Montpellier où elle a trouvé un emploi dans un commerce et un petit studio.

«Sujet moderne» par excellence, elle est vegan, mais fume beaucoup d'herbe. Cela s'accompagne du visionnage addictif de séries sur son ordinateur, qu'elle regarde dans son lit. Elle a du mal à s'occuper de l'entretien de sa maison, les sacs poubelle s'accumulent.

Elle est issue d'une famille de trois enfants, une sœur aînée et un frère plus âgé. Elle est donc la «petite dernière», fille d'un père cuisinier, alcoolisé du matin au soir, qu'elle adore et qui ne lui pose aucune limite. Une fille née avant elle est décédée précocement de maladie. Elle ne l'a pas connue. Sa mère, abusée dans sa jeunesse et frappée par son mari, vit dans l'imaginaire en fonction de son passé difficile, à travers tout ce que la télévision et internet véhiculent de fausses croyances concernant l'histoire, les extraterrestres, etc.

Elle dit elle-même avoir vécu en famille sans aucun cadre, dans une grande solitude, poussée à rechercher l'affection de son frère et de ses cousins pour se sentir exister.

Le trauma

En l'absence de toute présence parentale imposant des limites, et face à l'éveil pulsionnel pré-pubère, des jeux interdits ont commencé à avoir lieu : reproduction de scènes de films pornographiques visionnés en toute impunité, fellations et exhibitions de sa part devant les garçons qui stimulaient ainsi leur libido pré-adolescente.

À popos de ces fellations, elle a plus tard porté plainte seule contre son frère qui a été condamné, ce qui a entraîné une crise dans la famille et une rupture définitive avec ce frère, ainsi qu'un éloignement momentané du milieu familial. Une des conséquences sur le plan amoureux, c'est qu'elle disait ne pouvoir avoir de rapports qu'en étant très alcoolisée ou sous cannabis.

C'est à l'occasion du récit de l'une de ces exhibitions qu'après environ un an de travail, elle retrouve une scène traumatique.

La grand-mère maternelle survient, entrouvre la porte et dit «Une fille ne fait pas des choses comme ça» et s'en va. Elle n'en dira rien aux parents et il n'y aura aucune sanction. Cette scène où se conjuguent la voix et le regard restera sous jacente et la percute en ce que ses exhibitions n'ont pas lieu sans une jouissance inavouée, et située par la grand mère comme déplacée. L'intervention de cette figure porteuse d'une certaine autorité vient faire rupture par rapport à l'emprise de cette jouissance scopique.

De ces expériences, elle conservera un sentiment de dévalorisation, caché sous une révolte qui prendra sens dans la rencontre analytique, dans la conscience d'avoir été l'objet de l'Autre. En résulte aussi un apragmatisme dans sa vie sociale et professionnelle qui l'empêche d'améliorer ses conditions d'emploi, et d'obtenir des revenus qui lui permettent une vie plus agréable.

Dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, J. Lacan développe une analyse de la position de l'exhibitionniste. «La fonction de la pulsion scopique y est essentielle.» Une lecture de cet instant de voir le situe comme instant traumatique, moment où elle est vue en position d'objet sexuel et se voit à travers les yeux de sa grand-mère. Instant qui «fait apparaître au champ de l'Autre le regard.»¹

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2016, p. 254.

Simultanément, le dit de sa grand-mère, à cette occasion, l'assigne à une place de fille en posant un interdit surmoïque, et manifeste en même temps sa différence vis-à-vis du groupe de garçons auquel elle s'est identifiée.

« La jouissance de l'exhibitionniste est apparemment passive, nous dit Lacan,² il donne à voir l'objet pour combler le trou de l'Autre. Mais sa visée est de faire apparaître le regard au champ de l'Autre », « pour provoquer la fuite, pour faire surgir l'insaisissable du regard » dans son rapport topologique à la limite de la jouissance.

Ce que Lacan décrit là concerne un exhibitionniste masculin. Mais qu'en est-il pour Clotilde, qui exhibe sa privation phallique pour se poser comme objet de jouissance par le regard ? N'assume-t-elle pas, également à partir de sa privation phallique, le fait de le faire exister en se faisant la cause de ces jouissances adolescentes ?

Par cette exhibition, elle reproduit par ailleurs le leurre de l'industrie pornographique, qui vise à faire croire au rapport sexuel et évite la confrontation à ce trou dans la langue qu'est l'impossible formalisation de ce rapport. Elle tente aussi de faire consister la femme en elle comme quelqu'un qui a ; masculinisation de sa position par rapport au phallus, une femme étant aussi celle qui n'est pas sans l'être selon Lacan.

Récemment, gardant le lit après une déception amoureuse, elle entendra dans sa tête une voix qu'elle identifie comme celle de sa grand-mère disant « Tu n'es qu'une pauvre fille, tu as 31 ans et tu restes dans ton lit à te tortiller les doigts et à fumer » – retour du sentiment de dévalorisation masqué par le cannabis et par ses amours à distance.

Le temps pour comprendre :

Il sera long et passe d'abord par une psychothérapie à Lyon où l'écoute bienveillante du thérapeute lui permet un premier allègement et d'acter un éloignement de sa famille. Elle prend alors la décision de venir à Montpellier et, sur l'indication de son psychothérapeute, vient me rencontrer. Le travail va se dérouler en face à face au rythme d'une séance par semaine.

« Je suis une fille, pas une femme » dit-elle dans les premiers temps, ce qui dit à la fois sa position œdipienne de princesse pour son père et son refus de la féminité.

Elle est encore sous l'effet d'une rupture avec son partenaire de plusieurs années, avec lequel les liens étaient en même temps très noués et très conflictuels. Lui s'engage dans l'armée, à la recherche d'un brevet de virilité dit-elle, et au cours d'une mission à l'étranger où il est moins joignable, elle le trompe et ce sera à terme la fin de la relation.

Elle refuse alors les aventures faciles – « Je ne suis pas une salope », dit-elle avec quelque rancœur contre les hommes qui ne s'intéressent aux filles qu'en fonction des objets cause du désir que peuvent inspirer leurs corps.

Mais surgit la rencontre d'un garçon d'une beauté qui la laisse sans voix, alors qu'elle est venue rendre visite à des amies à Lyon. C'est le coup de foudre, l'inflation imaginaire.

Va s'ensuivre une relation par textos sur un mode ludique, qui ne tarde pas à évoluer vers des dialogues érotiques puis vers des sextos, (dialogue érotique avec ajout d'images intimes). Elle répète ainsi à son insu les jeux interdits de son enfance.

Ces échanges se poursuivront plusieurs mois avec, sous jacent pour Clotilde, l'espoir d'une rencontre et la quête de signes d'intérêt amoureux de la part de l'élus. Après quelques atermoiements du côté du garçon, elle va le retrouver à Lyon pour un week-end. Mais lors d'une soirée dans un bar, il ne fait pas attention à elle et s'intéresse en revanche à sa copine qui a des formes plus avantageuses.

2. *Ibid.*

Le rêve s'effondre, elle est très mal, et fait un peu de scandale.

Lors de la séance suivante, à son retour, c'est la crise. Cheveux dénoués, attitude guerrière, c'est la révolte contre les hommes, les femmes aguicheuses et son psychanalyste qu'elle accuse de la maintenir sous une domination masculine et dans un statut de malade.

Cette séquence de rêve se termine donc par une déception : « Je suis allée chercher ma baffe », dit-elle, consciente qu'elle ne voulait rien savoir de la part d'impossible de ce lien. « Princesse » du père, elle s'est encore laissée aller à rêver au prince charmant ; mais a rencontré un séducteur allant de femme en femme, qui toutefois lui apportait quand même une confirmation de sa féminité dans ces échanges téléphoniques à distance. Elle vient donc en séance porter une plainte comme elle avait porté plainte contre son frère abuseur.

Ainsi elle décompte le phallicisme des garçons proches dans l'enfance, comme de son partenaire à distance, dans une revendication de dignité en tant que fille, consciente de sa position masochiste.

Mais fille ou femme, c'est encore là la question de sa position identificatoire, et le cheminement sera long pour accepter ce statut de femme, qui renvoie entre autres à cette mère soumise, frappée par son mari sous alcool, et abusée durant son enfance.

Le moment de conclure

Après cette déception majeure, elle s'accorde un temps de réflexion puis revient en séance avec le projet d'arrêter le travail. Elle destitue le sujet supposé savoir que j'ai pu représenter. Elle a rayé de sa vie le garçon aux textos en lui tenant des propos très fermes, choisi de ne pas s'inscrire dans un travail d'hôtesse d'accueil qui représente trop de contraintes de vêtements et de postures, au profit d'une aspiration à une certaine liberté.

Enfin se dessine à l'horizon, non plus une rêverie amoureuse, mais un nouvel amour abordé d'une manière plus réaliste, hors dimension manipulatoire perverse ou érotomaniacale, ce qui, en référence à Rimbaud³, et au poème « À une raison » marque une scansion et un changement de discours. « L'amour, c'est dans ce texte le signe, pointé comme tel, de ce qu'on change de raison, c'est-à-dire – on change de discours »⁴ nous dit Lacan.

Il s'agit, pour elle, d'accepter d'être la cause du désir d'un homme. Ce qui est tout à fait autre chose que de faire uniquement du fantasme de soumission à l'Autre le soutien de son désir.

C'est pourquoi je donne mon accord à cette interruption du travail tout en laissant la porte ouverte à un retour pour une autre étape de son parcours.

À une raison

Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne, – le nouvel amour !

Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps, te chantent ces enfants.

Élève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux, on t'en prie.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.

3. RIMBAUD A., A une raison
Les illuminations.

4. LACAN Jacques, *Le Séminaire*,
Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil,
1973, p. 20.

De quoi l'insulte est-elle le nom ?

De quoi l'insulte est-elle le nom quand, huit siècles après le drame que l'on connaît sous le nom de croisade contre les Albigeois, dernière croisade en terre chrétienne, subsiste comme reste l'insulte, intrusive, coupée du sens et pourtant incisive, flagrante, chargée du non-dit de « ce-qui-ne-peut-pas-se-dire » en un mot, selon l'expression de Jacques-Alain Miller, qui circule dans la langue d'oc, encore aujourd'hui. L'insulte contre le silence généralisé de la mort.

En quoi est-elle la marque qui recouvre un trauma dans la civilisation, une atteinte sans pareille à l'esprit de cette civilisation, qui a vu l'Occitanie vidée d'une spiritualité originale née dans le XII^e siècle, arrêtée dans une quête unique et contemporaine d'une non moins exceptionnelle révolution du dire dans la langue, *la fin'amor* ou amour courtois. Incandescence d'une civilisation dont Simone Weil a pu dire : « Une fois au cours de ces vingt-deux siècles une civilisation méditerranéenne a surgi qui peut-être aurait atteint un degré de spiritualité et de fécondité aussi élevé que la Grèce antique, si on ne l'avait pas tuée. ¹ »

Au-delà de cet évènement du collectif, quel statut pour l'insulte qui resurgit dans l'individuel. Quelle place prend aujourd'hui l'insulte qui fait *flores* et quel statut lui donner dans la parole du sujet ?

L'insulte est à proprement parler une attaque, le mot vient du latin médiéval *insultus*, qui veut dire attaque, assaut. Elle se signale par une certaine radicalité, elle n'explique ni ne raisonne, c'est un jet brut, condensé, consistant, chargé mais aussi aiguisé, acéré, cinglant, une pointe, une épure.

C'est une attaque contre l'être, une flèche, elle fait partie des paroles qui tuent pour atteindre l'être de l'autre, sa dignité et au final le détruire.

Lacan dit que l'insulte est le premier et le dernier mot du dialogue² (faisant référence à l'*Illiade* qui commence et s'achève par des insultes). Contraction du discours, resserrement, tentative de réduction de la langue pour produire un signifiant coupé de sa signification, un signifiant tout seul, qui percute, qui vise l'être de l'Autre et traduit aussi chez celui qui la profère, son essai de venir à être.

L'insulte aurait donc au moins une vertu : celle de faire advenir du sujet, là où le signifiant défaille à dire l'être du sujet, en tant que cet être toujours lui échappe.

Jacques-Alain Miller situe l'insulte comme « l'effort suprême du signifiant pour dire ce qu'est l'Autre comme objet *a* »³, c'est-à-dire pointer ce qui dans l'être relève de l'abjection. Elle vient épingle l'Autre de l'énigme du sexuel qui le marque dès l'origine, et le lie à la mort. C'est pourquoi l'insulte prend des allures de jugement dernier, rappelle Jacques-Alain Miller citant Lacan, où un « tu es cela » résonne comme un irrévocable.

« L'usage d'insulte qu'on peut faire du signifiant, c'est l'usage qui vise l'Autre au point d'indicible, c'est-à-dire là où l'être même excède les possibilités de la langue⁴ ».

Soudain un signifiant surgit, libre et déchainé, « se sauve du désastre⁵ », sur fond de « chute et d'annulation de tous les signifiants⁶ », et cherche à toucher au plus près le point de trauma de la langue, le trou de l'indicible, tout en le recouvrant.

L'insulte survient précisément au moment de la défaillance du discours, au cœur même de l'être, et ne peut se dissocier de la haine et de son affect, la colère, que Spinoza reléguait

1. WEIL S., *L'inspiration occitane*, Paris, Éditions de l'éclat, janvier 2014.

2. LACAN, J. (2001). *L'étourdit* (1972). *Autres Écrits*. Paris, Seuil, p. 487. Voici l'extrait : « ...et puis que l'insulte, si elle s'avère par l'éto

être du dialogue le premier mot comme le dernier (conféromère), le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification. »

3. MILLER J.-A., « Le banquet des analystes » (1989-1990),

Cours d'orientation lacanienne, leçon des 6 et 13 décembre 1989 (inédit).

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

au registre des passions tristes. La haine de l'origine est bien l'origine de la haine. « C'est pourquoi nous dit Jacques-Alain Miller, la haine est une des voies vers l'être⁷ », comme l'amour d'ailleurs qui la suit de près.

Ici, le nom du pape, Innocent, et du légat, Amaury, avec sa résonance de mort que l'accent tonique amplifie, restèrent noms d'insulte en Occitanie. Nous pouvons y retrouver la prédilection de l'insulte pour le nom propre à destituer. « L'insulte s'attaque électivement au nom propre »⁸ Il y a là un usage « insulteur⁹ » particulier du nom propre venant en place d'insulte suprême, sous la dénonciation une diffamation perpétuelle qui vient à travers les siècles jeter un discrédit obstiné sur ces petits noms-du-père-là, en les gardant comme mots fossiles mortifiés, et mortifiants.

Jacques-Alain Miller en fait même un point central : « Je vais vous dire ma doctrine de l'insulte. Si quelqu'un vaut la peine d'être insulté, il faut faire de son nom propre un nom commun. C'est le point où l'insulte et l'éloge confluent¹⁰ » dit-il. Dans notre cas l'éloge apparaît dans la langue en son envers funèbre... Non sans ironie ! À noter que, dans la clinique, ce point de retournement de l'insulte en éloge peut constituer un levier de traitement.

L'insulte fait œuvre de civilisation, Freud le dit dans *Malaise dans la civilisation* : « le premier être humain à jeter une insulte plutôt qu'une pierre est le fondateur de la civilisation ». Les antiques chants fescennins accompagnaient les vainqueurs sur leur char de triomphe pour tempérer leur *hubris*. Lacan la situe même au départ de la grande poésie, y voyant l'origine de la métaphore dans la phrase attributive minimale : « toi ceci, toi cela » ! Jacques-Alain Miller nous dit que le névrosé peine à trouver son nom d'insulte, protégé qu'il est par le NDP qui opère comme pare-insulte, à la différence du psychotique qui cohabite avec elle puisqu'il croit sans cesse être visé. Si l'on considère qu'aujourd'hui le NDP n'est plus qu'une modalité de nouage parmi d'autres, la généralisation et la banalisation de l'insulte, comme effet du malaise dans la civilisation, ne sont pas pour nous surprendre.

Si l'insulte peut être interprétée comme un début de dialogue possible, un chemin reste à « trouver » pour arriver, au plus près de la forge du langage, à se formuler comme sujet, dans un bien dire qui se déploie et s'articule. Le « trobar » des troubadours, apparu en des temps reculés et peu propices, où régnait la force brute, va nous donner l'un des plus beaux exemples d'un arrangement nouveau, toujours possible avec la lettre, dont les conséquences ont été décisives pour la civilisation.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

Lettres d'amor

Comment, Un-tout-seul, dans un Moyen Âge marqué par le tout phallique, Guillaume d'Aquitaine, s'est risqué en poésie d'amour et a opéré une bascule civilisationnelle.

Dans le Moyen Âge occidental, le latin oral s'est déplié en une mosaïque de langues dites romanes. L'historienne Anne Brenon affirme que « toutes [...], naissantes et bouillonnantes, étaient tout à fait intercompréhensibles. »

Saisir la langue de l'Autre, certes, mais entendre quoi de ses discours et de sa parole ? Qu'en était-il de la question des discours et de leurs effets ? Comment se constituaient les liens sociaux ?

« En fin de compte, il n'y a que ça le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès lors qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlan ».

On ne peut ignorer que « le paradoxe fondamental de la langue » est « de ne pouvoir dire le trou dans le Réel créé par le langage¹ ». Anita Gueydan, de nous rappeler, lors de la séance du 8 janvier 2018, qu'« il y a trois éléments pour lesquels il n'y a pas de signifiant et qui font trou dans le langage : le rapport sexuel, la mort dont on ne peut rien dire et la femme ».

Troumatisme de structure donc², et que d'autres structures, au Moyen Âge – administratives, politiques – et leurs discours remettent à vif. La société médiévale s'organise selon trois ordres³ : Les *Oratores*, ceux qui prient, qui lisent et écrivent (les hommes d'Église), Les *Bellatores*, ceux qui combattent (la noblesse), et Les *Laboratores*, ceux qui travaillent (les paysans, artisans, commerçants). Nouage de discours qui établit les liens sociaux comme inamovibles et légitimes.

Quels effets traumatiques possibles en conséquence de tels discours ?

Approchons-les en nous centrant sur Guillaume d'Aquitaine, *Guilhem de Peitieu*. IX^e Duc d'Aquitaine et VII^e comte de Poitiers, né en 1071 et mort en 1126, deuxième puissant aux côtés du roi des Francs. Et premier troubadour.

Que nous dit sa *vida* – sa biographie ?

« *Lo coms de Peitieu si fo un dels majors cortes del mon e dels majors trichadors de dompnas, e bons cavalliers d'armas e larcs de dompnejar; e saup ben trobar e cantar. Et anet lonc temps per lo mon per enganar las domnas.*⁴ »

C'est un homme de cour qui a de nobles qualités, dont celle, première, d'être habile aux armes. C'est l'homme des conquêtes guerrières : croisade, luttes avec ses vassaux, combat contre les Sarrazins, il sait quelque chose des civilisations étrangères, de la guerre, de la mort, de la brutalité soldatesque et assurément de sa propre barbarie.

Sa *vida* répète qu'il est un des plus grands trompeurs de dames, et qu'il est allé de par le monde les abuser. C'est l'homme des conquêtes féminines⁵. Citons la plus spectaculaire : marié à Ermengarde d'Anjou puis à Philippa de Toulouse, « vers 1114, il enlève l'épouse de son vassal, Aimeri, vicomte de Châtellerault, la séduisante Dangereuse [*La Dangeirosa*] »⁶. [...] Scandale. Il est excommunié par l'évêque d'Angoulême.

Il ne s'arrête pas là, il va plus loin, ne recule en rien devant son énigme. C'est l'homme des conquêtes langagières. Sa *vida* dit qu'il est grand faiseur de poésie. Il sait *trobar e cantar*, il s'auteurise à trouver et chanter⁷.

Entendons un extrait de *En Alvernhe, part Lemozi*, qui narre sa rencontre avec deux dames, Agnès et Ermessen⁸ :

Tant las fotei com auziretz :
 Cent e quatre-vint et ueit vetz,
 Q'a pauc no'i romped mos corretz
 E mos arnes ;
 E no'us pues dir lo malaveg tan gran
 m'en pres.

Écoutez combien de fois je les ai foutues :
 Cent quatre-vingt-huit fois,
 À presque m'y rompre les sangles
 Et le harnais.
 Et je ne peux vous dire la grosse
 maladie que j'ai attrapée !

Discours qui tient le milieu entre le comique scabreux et la facétie. Parole qui débite et délite. Registre du lexique paillard, de la sexualité de prédation. C'est une *chanson de companbon*, réservée à un auditoire de soldats. Le chroniqueur Guillaume de Malmesbury, le désigne comme un « *bouffon lubrique*⁹ ». Cependant, il précise que le troubadour « *donnait à ses plaisanteries une forme poétique*¹⁰ ». Ce qu'avance également le chroniqueur Ordéric Vital : « *Guillaume IX racontait souvent les malheurs de sa captivité [...] en poèmes rythmiques à la versification plaisante* »¹¹.

Quel qu'en soit le contenu, ses compositions s'avèrent d'emblée rigoureuses et virtuoses dans la forme – forme qu'il ne cessera de peaufiner jusqu'à l'excellence, pris par l'éthique du *melhorament*¹², du grandissement. Guillaume d'Aquitaine mène *sa quête langagière*. Il puise dans *la koinè*, la langue commune vernaculaire d'oc¹³, et ose sa parole de sujet, à la première personne. A-t-il saisi que le chant, lieu d'une parole – parole dont se passe la pulsion – pourrait déboussoler le discours dominant, pourrait être ce qui ferait margelle à sa pulsion, voire au malaise dans la civilisation médiévale ? Ses chants s'adressent à un auditoire et non à Dieu, parlent d'un homme et non de héros religieux ou chevaleresques comme l'exigeaient les littératures de l'époque. Comme s'il fallait chanter pour *domnejar*¹⁴/courtiser non pas la *Domna* mais la jouissance et la dompter ? Poésie qui aurait à charge de voiler/dévoiler un Réel par trop insupportable ? Il faut y faire avec la furie des guerres et l'énigme que sont les femmes. Avec la présence à bas bruit de la mort. Essai d'une invention virtuose « parlante » qui va droit à la Chose¹⁵, nomme effrontément l'innommable en prenant les gants d'une poésie construite.

Dans la *chanson grivoise* qui narre la rencontre avec deux roturières, Agnès et Ermessen, Guillaume IX joue le muet et en vient à dire à l'une des dames : *Babariol, babariol, barbarian*¹⁶. Changement de registre, jeu d'élucubration verbale¹⁷, tentative d'égarement du sens, avec effets sur le corps. C'est comme si Guilhem lançait à la face du monde des sornettes et des sons pour pallier le manque du mot et de l'image – et qui attaqueraient l'indicible. L'invention serait donc là : un art du langage avec *de pauvres mots*¹⁸, des mots pauvres, soit une éthique de l'économie, de la précision, – et du panache dans le rythme, la rime, le mètre. Et des mots qui renvoient à la *lalangue* et à la *motérialité*. Ou à ce qui pourrait émerger d'un hors signifiant – comme si la langue, essorée, ne laissait plus s'égoutter que de l'énigme, de l'absurde, du son pur, *Babariol, babariol, barbarian*. Joute et conquête sur la jouissance par la jouissance même de la langue. *Jòc*, jeu, qui donne *jòia*, joie, à la place de souffrance. Ruse du troubadour qui déjouerait les pièges de la jouissance phallique.

Philippe de Georges écrit : « *la jouissance, c'est de l'Un ; le désir est entre l'Un et l'Autre ; l'amour, c'est de l'Autre*¹⁹ ».

Entendons Guillaume IX en venir à la *fin'amor*, l'amour courtois.

Dona gran joi a qui be manta los aisiments

Donne grande joie à qui suit ses commandements

Joi²⁰, c'est le signifiant maître de la *fin'amor*²¹.

Moult jauzens mi prenc en amar
 Un joi don plus mi vueill aizir ;
 E pos en joi vueill revertir,
 Ben dei, si puesc, al meils anar [...]

Tout joyeux je me vois aimer
 Une joie dont croît mon désir ;
 Et en joie voulant retourner,
 Je dois tendre vers la meilleure [...]²²

Que trouve-t-on d'inédit dans l'œuvre de Guillaume IX et qui est au fondement de la *fin'amor*? La *Domna* aimée et chantée, mariée et d'un rang supérieur au troubadour-amant – la *fin'amor* s'inscrit dans l'adultère. Un amour tenu strictement secret. La *domna* n'est jamais nommée, le troubadour ne peut prononcer son nom, sinon l'appeler *Domna*, *midons*²³, *ela/lieis*²⁴. C'est le *celar*, l'art de la dissimulation, « le devoir de discrétion ». Il s'articule à la crainte. Gare aux *gelos*, les jaloux, et aux *lauzengiers*, les ennemis de l'amour²⁵.

L'invention de la *canso* qui célèbre la *fin'amor* serait-elle si dangereuse pour l'ensemble social?

Sa construction tend vers *una domna soiseubuda*²⁶, une dame imaginaire, une Dame de chant et de papier. C'est un amour pour une *domna* inatteignable, dans le raffinement, la pudeur et la perfection, articulé à l'élégance, à l'épure et à la réduction dans l'écriture. Le lien d'amour, entre le troubadour et sa dame, ne peut foncièrement être, qu'en tant qu'amour et lien se fondent du *saber sas letras*, (s)avoir ses lettres, lettres qui sont le corollaire du dit amour. *Talan* – désir –, ne peut être sans le talent littéraire. La quête du bien dire²⁷ et la quête du bien aimer s'entrecroisent comme s'entremêlent les mots du poème et comme s'entremêleraient les amants. C'est *l'entrabescament*, le tressage.

Le *troumatisme* du non rapport, l'énigme que constitue la femme implique un manque qui introduit une insatisfaction. « *Dans le rapport de l'homme et de la femme reste toujours une béance*²⁸ », dit Jacques Lacan. La *canso*, le poème chanté, l'adresse faite à la *domna*, c'est la lettre d'amour. « *La seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux*²⁹ ». La lettre, comme présence de l'existence de celui qui l'écrit et de celle qui la reçoit. Il y a un lien de structure entre le don d'amour et le don de langue. Le monde peut se redonner comme un phénomène de langage.

« *L'amour* », dit Gérard Gouiran, « *s'interpose entre lui {Guillaume} et la réalité, la filtre et la conditionne*³⁰ ». Il ajoute : « *On a pu dire que la fin'amor, bien loin de ne concerner qu'un couple, exerce en fait une fonction sociale dans la mesure où elle implique un constant progrès de l'amoureux et du poète*³¹ ».

La *fin'amor* instille les conditions de subversion, aiguise le souci éthique, crée une faille par où dégager des conditions d'humanité. L'amour, c'est le signe d'un changement de discours³². C'est accéder à la loi des semblants, amener l'homme à céder sur sa jouissance, à admettre le lien de parole entre homme et femme, à accepter la situation langagière qui constitue un lien social, invente la culture de l'attente à défaut de celle de l'entente.

Le poème chanté, comme nécessité face à l'impossible du trauma, voilerait, – comme le fantasme, le défaut structurel de la langue. Essai de phrase grammaticale pour pallier une néantisation, un ravissement. Essai de remaniement face à l'effraction inassimilable. Comment Un, Guillaume d'Aquitaine, devant le trou dans le langage, s'est risqué, a tenté un nouage.

Comme si le troubadour avait entendu Jacques Lacan : « *Ne savons-nous pas qu'aux confins où la parole se démet, commence le domaine de la violence, et qu'elle y règne déjà, même sans qu'on l'y provoque*³³ ». Et celle-ci : « *Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de refreiner la jouissance*³⁴ ».

En guise d'ouverture : à l'heure du numérique, du pousse-à-la-norme et au chiffre, l'on peut se rappeler les paroles de Jacques Lacan : « *Si nous n'avons plus de l'amour courtois que des témoignages documentaires de l'art [...] il est tout à fait certain, et manifeste, que les retentissements éthiques, dans les rapports entre les sexes, en sont encore sensibles*³⁵ ». En même temps, il avance que le discours du capitalisme s'indique de ce qu'il refuse les choses de l'amour. Est-ce à dire qu'il s'indique de ce qu'il ne prend plus au sérieux cette position de l'amour? Le marché règne, et collé à lui, règne le *newspeak*. Se serait-on tant éloigné du don de langue du *fin amant* qui chantait l'amour courtois? La *fin'amor* dont Jacques Lacan disait que c'était vraiment ça, l'amour³⁶. Serait-on entré dans un nouveau discours ou passé à un hors discours? Lacan avance également que le Un en viendrait à gouverner le sujet et le lien social. Ce qui pose la permanente question de comment y faire avec la langue qui fait *troumatisme*.

1. LACADÉE Philippe, *Vie éprise de parole*, éditions Michèle, Paris, 2012, p. 189.
2. Qu'a déplié Valérie Bussières-Le Bihan dans son intervention du 8 janvier 2018; ainsi que le signifiant *motérialité*, que l'on verra plus loin.
3. «Trois fonctions relevées par Dumézil. Le Moyen âge les met en question avec les seigneurs-troubadours, le comte de Poitiers et plus tard Jaufré Rudel et Raimbaut d'Aurenga». Correspondance Caiti-Russo/Yzac, mars 2019.
4. «Le comte de Poitiers fut un des plus grands courtois de ce monde et un des plus grands trompeurs de dames, il était un bon chevalier d'armes et un grand séducteur; il sut bien composer et chanter. Et il alla longtemps par le monde pour abuser des dames». BERNARD Katy, *Le néant et la joie*, éditions Fédérop, Gardonne, 2013, p. 23.
5. Les moralistes du Moyen Âge «éprouvaient et enseignaient un mépris de la femme véritablement effrayant. Il faut lire Bernard de Morlas, moine de Cluny au début du XI^e siècle:
«Femina perfia, femina foetida, femina foetor; Est Sathanae thronus, huic pudor est onus, banc fuge, lector...» / «Femme perfide, femme fétide, femme infecte; elle est le trône de Satan, la pudeur lui est à charge; fuis-là, lecteur». On peut aussi lire le grand abbé de Cluny que fut Odon; ne se demandait-il pas comment «...un homme pouvait désirer serrer dans ses bras le sac d'excréments qu'est la femme». [...] Cette misogynie chrétienne serait-elle une violente réaction contre l'amour courtois? À moins que ce ne soit l'inverse, et que l'amour courtois ne soit la manifestation d'une morale laïque se construisant contre l'emprise de l'Église de Rome, contre son totalitarisme. Quoi qu'il en soit le mépris de la femme et la chasse à l'hérétique vont de pair». Bernard Lesfargas, Bernard de Casnac, *Troubadours et Cathares*, Colloque de Chancelade, 2002, p. 155, L'Hydre éditions, 2004.
6. «[...] La Dangereuse, bien plus que sa maîtresse, (de Guillaume), fut la première inspiratrice connue de cette fin'amor qui devait révolutionner l'image de la dame. Elle fut très certainement ce «Bon Vezi», «Bon Voisin» que Guillaume chanta dans ses chansons d'amour.
Elle reste encore à ce jour la chair vive où la Dame des troubadours prend racine». BERNARD Katy, *Le néant et la joie*, éditions Fédérop, Gardonne, 2013, p. 28.
7. Trobar et trobador prennent leur étymologie dans le mot tropes, (l. tropus), poèmes en langue vernaculaire insérés dans les poèmes liturgiques rythmiques demeurés en latin.
8. GOUIRAN Gérard, *Lo gat*, dans *Lo ferm voler*, Montpellier, CRDP, 1990, p. 24 à 30.
9. «Fatuus et lubricus», Zink Michel, *Les troubadours*, Paris, Perrin, 2017, p. 44.
10. ZINK Michel, *Les troubadours*, Paris, Perrin, 2017, p. 47.
11. «Miserias captivitatis suae, ut erat jocundus et lepidus, postmodum, prosperitate fultus, coram regibus et magnatis, atque Cristianis coetibus, multotiens tetulit rhythmicis versibus, cum facetis modulationibus» / «Comme il était jovial et plein d'esprit, une fois sa prospérité retrouvée, il racontait souvent les malheurs de sa captivité devant rois et princes et dans des assemblées de chrétiens, en poèmes rythmiques à la versification plaisante». ZINK Michel, *Les troubadours*, Paris, Perrin, 2017, p. 44.
12. STENTA Miquèla, *Larguesa*, Montpellier, CRDP, 2011, p. 69.
13. «C'est une civilisation de la cité qui se préparait sur cette terre, mais sans le germe funeste des dissensions qui désolèrent l'Italie; l'esprit chevaleresque fournissait le facteur de cohésion que l'esprit civique ne contient pas. De même, malgré certains conflits entre seigneurs, et en l'absence de toute centralisation, un sentiment commun unissait ces contrées; On vit Marseille, Beaucaire, Avignon, Toulouse, la Gascogne, l'Aragon, la Catalogne, s'unir spontanément contre Simon de Montfort. Plus de deux siècles avant Jeanne d'Arc, le sentiment de la patrie, une patrie qui, bien entendu, n'était pas la France, fut le principal mobile de ces hommes; et ils avaient même un mot pour désigner la patrie; ils l'appelaient le langage». WEIL Simone, *L'inspiration occitane*, éditions de l'éclat, Paris, 2014, p. 41 et 42.

14. « Courtiser une *domna*, accomplir le *service amoureux* », BEC Pierre, *Fin'amor et Folie du verbe*, éditions Fédérop, Gardonne, 2012, p. 149.
15. Quête audacieuse d'un homme de *cor(s)* (cœur/corps) et de *cort* (cour).
16. GOUIRAN Gérard, *Lo ferm voler*, Montpellier, CRDP, 1993, p. 26.
17. Proches des chansons absurdes et des fatrasies qui sont des pièces poétiques et satiriques du Moyen Âge, d'un caractère volontairement absurde ou incohérent.
18. Invention du troubadour Jaufre Rudel.
19. *Amour, désir et jouissance*, Les cahiers de Nice, n° 15, décembre 2015.
20. « Il exprime une euphorie générale, intérieure et cosmique, à l'approche du printemps, quand les oiseaux reprennent leurs chants, quand tout recommence : la belle saison, un nouvel amour, un nouveau chant. Mais le sens le plus restreint renvoie simplement à la joie amoureuse ou même, courtoisement exprimé, au plaisir sexuel », BEC Pierre, *Fin'amor et Folie du verbe*, éditions Fédérop, Gardonne, 2012, p. 150.
21. À lui seul, il condense ce qu'est l'amour pour Guillaume IX. *Joi* tient de *gaudium*, joie et de *joculum*, jeu. En oc moderne, *joi/jèi*, signifie envie, désir, convoitise, Miremont, Pierre, *Glossaire du Périgord noir*, Rodez, 1974.
22. Je m'appuie ici sur la canso, *Moult jauzens mi prenc en amar*, dont Katy Bernard avance qu'il s'agit du premier écrit qui inaugure la *fin'amor*.
23. « Appellatif masculin appliqué à la *domna*, ce qui marque bien sa toute-puissance », BEC Pierre, *Fin'amor et Folie du verbe*, éditions Fédérop, Gardonne, 2012, p. 150.
24. Et par un *senbal*, pseudonyme sous forme d'une image qui fait signe et la désigne tout en n'en révélant rien – *Bon vesin*, chez Guillaume, pour sa Dame.
25. « Les fâcheux, les médisants, voir les rivaux (sur le plan érotique et féodal) de l'amant courtois, qui lui portent ombrage et l'empêchent d'accéder à la dame. Le troubadour n'a pour eux que haine et mépris », BEC Pierre, *Fin'amor et Folie du verbe*, *Op. cit.*, p. 150.
26. GOUIRAN Gérard, *Études sur la littérature occitane du Moyen Âge*, éditions Lambert-Lucas, Limoges, 2016, p. 80.
27. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
28. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre IV, *La relation d'objet* [1956-1957], Paris, Seuil, 2004, p. 374.
29. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 78.
30. GOUIRAN Gérard, *Études sur la littérature occitane du Moyen Âge*, éditions Lambert-Lucas, Limoges, 2016, p. 77.
31. GOUIRAN Gérard, *Ibid.*, p. 80.
32. S'en référant au poème de Rimbaud « À une raison » (*Les illuminations*, suivi d'*Une saison en enfer*, Paris, éditions J'ai lu, coll. Libro poésie, 2004), Lacan énonce dans le Séminaire *Encore*, que « l'amour, c'est dans ce texte le signe, pointé comme tel, de ce qu'on change de raison, on change de raison, c'est-à-dire – on change de discours ». LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 20.
33. LACAN Jacques, *Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud*, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 375.
34. LACAN Jacques, *Allocution sur les psychoses de l'enfant*, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 364.
35. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre VII, *Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.
36. En témoigne, par exemple, l'article dans le journal *Libération* du mardi 19 mars 2019, *Lovely Planet*.

Trauma et frappe

Je traiterai ici le thème du trauma sous l'angle du cours que j'ai donné cette année au Département de psychanalyse, où je me suis intéressé au terme de « sujet » chez Lacan – au passage du sujet grand S au sujet barré, \mathcal{S} , mais également à son articulation à l'objet a (ce que l'on appelle le fantasme), et aux différentes définitions que Lacan peut lui donner au cours de son enseignement, aux différentes manières de l'aborder. Et, dans un temps second, au passage du terme de « sujet » à celui de « parlêtre » (dans les années 70, dès *RSI*), avec entre les deux l'apport du terme de « corps parlant » (dans *Encore*). J'en tirerai quelques conséquences au regard du thème qui nous réunit aujourd'hui (thème qui avait été traité lors des 43^{es} journées de l'ECF).

Notre abord du trauma en psychanalyse dépend – entre autres – de la conception que nous avons du terme de « sujet ». Ainsi notre approche du trauma sous l'angle du sujet barré (période qui est elle-même très longue) n'est pas la même que celle datant du temps du parlêtre. L'une n'invalide pas l'autre, mais celle du temps du parlêtre a quelque chose de plus fondamental, originaire. Et je me suis alors demandé quel fil conducteur je pouvais prendre pour traiter ce thème, sachant que je souhaite mettre en tension deux temps de l'enseignement de Lacan, celui de la fin des années 50 avec celui dit de son tout dernier enseignement.

Une évidence s'impose concernant ce fil conducteur, ça ne peut être que le concept de « signifiant », dans le sens où nous pouvons déduire de la manière dont Lacan l'aborde une conception spécifique du trauma. Pour le dire vite, si vous posez le signifiant comme pris dans une chaîne, et comme fondamentalement articulé à une signification que fait advenir un deuxième signifiant, vous n'aurez pas la même approche du trauma que si vous abordez le signifiant comme avant tout « cause de jouissance » (et donc comme fondamentalement/originairement disjoint de la signification).

Ce sont donc ces deux abords du signifiant, correspondant à deux temps bien distincts de l'enseignement de Lacan, que nous allons aborder ici. Mais nous dégagerons également une constante concernant ce registre du signifiant, autour du terme de « frappe », permettant de relier ces deux périodes. Et nous verrons en quoi l'intérêt de Lacan, porté tout au long de son enseignement au passage à l'acte féminin, à la frappe féminine, s'inscrit dans la même logique : de la frappe féminine à la frappe signifiante.

Le trauma et le signifiant

Premier temps, la période où Lacan est au bord de son invention du sujet barré, qui reste une référence pendant de nombreuses années. Nous sommes au temps où la signification reste peu ou prou attachée au signifiant. Notre référence est « L'instance de la lettre [...] » (en mai 1957, quelques mois avant que Lacan prononce son cinquième Séminaire intitulé *Les formations de l'inconscient*), où il nous dit, concernant le symptôme :

« Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. » (p. 518).

Relevons deux choses : le trauma, associé au sexuel, est présenté comme un signifiant (il dit « signifiant énigmatique »), ainsi que la chair, relative au corps libidinal, au corps jouissant (il dit « élément signifiant »). C'est que Lacan, dégageant la structure métaphorique du symptôme, doit faire rentrer ces éléments dans cette métaphore (le trauma et la chair), aussi les réduit-il à être des signifiants. Nous avons ici la dimension du signifiant qui, à travers une substitution (articulation entre deux signifiants), fait émerger une signification, inconsciente bien sûr (Lacan dit « inaccessible »), et fixée (terme de Lacan), et le fait de la rendre consciente est censé faire disparaître le symptôme. Retenons donc l'évacuation par Lacan, dans cette définition

donnée du symptôme, de la dimension jouissance dans son approche du trauma, et donc du symptôme. C'est donc dans le même temps qu'il dégage la face signifiante du symptôme et du trauma. Et logiquement, lorsqu'il dégagera la face satisfaction, la face jouissance du symptôme, il abordera également le trauma sous l'angle de la jouissance; et pour ce faire, il lui faudra introduire le registre du corps, lieu de la jouissance. Relevons enfin que Lacan nous indique ici que cette opération de substitution a lieu au sein même de la chaîne, en un point dit par lui de « suspension »¹. Je le précise pour rappeler que très tôt Lacan, dans son enseignement, s'est intéressé au point de coupure de la chaîne, là où prend racine et se cristallise le symptôme, mais également où le fantasme se constitue, l'objet *a* venant se loger en ce point de rupture de la chaîne signifiante. En conséquence, symptôme et fantasme doivent se penser conjointement (de longs développements peuvent s'en déduire).

Si j'évoque le fantasme, c'est que notre thème nous y mène, mais si je m'y réfère, c'est pour introduire le terme de « frappe », en prenant comme illustration le fameux fantasme *Un enfant est battu*, et précisément les développements de Lacan dans son Séminaire IV, où il nous le présente comme une mise en scène de la castration – qui est avant tout langagière –, en tant que la présence du battre, du fouet, qui renvoie au phallus, rend compte du fait que le sujet barré naît comme aboli (battu = aboli = $\$$). *Un enfant est battu* pourrait donc s'énoncer *Un sujet est barré*. Apparaît ici un abord du signifiant – et le signifiant par excellence, selon le Lacan du Séminaire V², c'est le phallus – comme relevant de la frappe, comme effectuant une « frappe » (je renvoie au texte « La signification du phallus »³ où Lacan utilise ce terme à propos du phallus comme signifiant venant frapper le signifié, là où il situe à cette époque le sujet). Retenons cette caractéristique. Et la barre que vous posez sur le S du sujet n'est qu'un rappel de la frappe qui l'a vu naître, en le faisant disparaître. Voilà ce qui nous permet de rendre compte de ce que j'appellerai l'« événement sujet ».

Le trauma et la jouissance

Après cet abord du signifiant approché essentiellement comme relevant d'une chaîne et comme connecté à la signification, opérons un saut important pour évoquer le signifiant comme connecté à la jouissance. Si nous voulons donner une indication de période, citons le Séminaire XVII (je m'appuie ici sur le texte majeur de Jacques-Alain Miller « Les six paradigmes de la jouissance », et précisément sur le cinquième paradigme où il écrit : « Premièrement, le signifiant est cause de jouissance, moyen de la jouissance, ce qui veut dire que la jouissance est la finalité du signifiant, et, deuxièmement, le signifiant émerge de la jouissance puisqu'il la commémore. »

Nous avons comme une « circularité primitive entre le signifiant et la jouissance »⁴ en n'oubliant pas que le signifiant est premier. Ce qui ouvre la voie à un abord du traumatisme fondamental comme résultant avant tout de l'impact, de la « *percussion* du corps par le signifiant »⁵, « *choc pur* du langage sur le corps »⁶ induisant un affect nommé jouissance, une « jouissance qui trouble la jouissance qu'il faudrait, c'est-à-dire la jouissance de sa nature de corps [celui de l'être parlant] »⁷, comme l'indique Jacques-Alain Miller. Ce qui est traumatique est donc ce trouble, ce décalage que la jouissance qui émerge instaure, étant au fond inadéquate

1. LACAN, « La direction de la cure [...] », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 518.

2. LACAN J., *Le Séminaire*, Livre V, p. 406.

3. LACAN J. « La signification du phallus », *Écrits*, *Op. cit.*, p. 692.

4. MILLER J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », le 5^e paradigme.

5. MILLER J.-A., cours n° 14, du 25 mai 2011.

6. MILLER J.-A., « Lire un symptôme », sur internet et dans *Mental*.

7. MILLER J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 56.

au corps du besoin. C'est ce dont rend compte le célèbre aphorisme lacanien « Il n'y a pas de rapport sexuel »⁸. Nous avons à la fois un trou et un en trop, signe d'un réel hors sens et hors loi. C'est donc le signifiant pris dans sa matérialité, sa résonance, le signifiant Un qui induit ce trauma, dans sa rencontre avec Un-corps. Le « Y'a d'l'Un » et le « Il n'y a pas de rapport sexuel » sont à penser conjointement. C'est à ce niveau que Lacan situe l'« événement de corps »⁹; l'événement *dans* le corps (et non plus événement de sujet), seul à même de rendre compte du trauma originaire. Dès lors la référence n'est plus la chaîne signifiante, ni même le fantasme (les deux références principales pour situer le sujet barré), mais le sinthome – le réel du sinthome –, instance se référant à la fixité de la jouissance réelle et à sa réitération, offrant dès lors un point de convergence, une « zone d'intersection »¹⁰ entre névrose et psychose, ce qui n'invalide pas pour autant le point de vue discontinuiste). Mais à prendre pour boussole principale le trauma originaire, nous sommes tous, comme parlêtres, comme corps parlants, « égaux devant la jouissance »¹¹, et donc devant la cause du trauma; et c'est au niveau du traitement du trauma – autrement dit ce qui fait défense contre le réel – que se dessine la structure du sujet.

La frappe féminine

Nous allons maintenant dégager véritablement le fil conducteur que nous souhaitons mettre en avant aujourd'hui en nous intéressant au signifiant et à son action. Ce fil conducteur nous est donné à travers le terme de « frappe », que l'on retrouve évoqué à travers celui de « percussion », le premier induisant l'événement de sujet, le second l'événement de corps, relatif lui au parlêtre.

Nous voudrions maintenant opérer un tour supplémentaire pouvant nous enseigner sur la jouissance, en montrant en quoi la notion de « frappe » a toujours intéressé Lacan, et ce avant même qu'il soit lacanien...

En effet, c'est à partir de la clinique de la psychose et, plus spécifiquement, de l'étude du passage à l'acte féminin que Lacan est « entré dans le métier ». Celui de Marguerite Anzieu (Aimée) bien sûr – cas princeps de sa thèse de 1932¹², mais également celui commis par les sœurs Papin du Mans et qui, nous le savons, défraya la chronique à l'époque et a inspiré nombreux artistes (pièce de théâtre, film)¹³. Puis, au cours de son enseignement, Lacan fera référence à la figure de Médée qui, par vengeance, assassina ses enfants¹⁴. Et enfin, dans

8. À suivre les six paradigmes de Jacques-Alain Miller nous nous situons alors dans le sixième.

9. LACAN J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, *Op. cit.*, p. 569.

10. MILLER J.-A., in *Le conciliabule d'Angers, effets de surprise dans les psychoses*, Paris, Agalma, coll. Le paon, 1997, p. 228.

11. Cf le volume *La psychose ordinaire*, p. 231 et en 4^e de couverture.

12. Rappelons brièvement les faits : un soir d'avril 1931, devant le théâtre Saint Georges à Paris, une actrice célèbre, Huguette ex-Duflos (madame Z. dans la thèse de Lacan) est victime d'une agression, heureusement avortée, de la part d'une femme, Aimée (âgée alors de 38 ans). Cette dernière est ensuite

conduite au dépôt puis incarcérée à la prison de Saint-Lazare pendant deux mois. Aimée refuse catégoriquement d'expliquer son acte. L'actrice, quant à elle ne porte pas plainte. Enfin, Aimée débarque à l'hôpital Sainte-Anne où Lacan la rencontre et la suit pendant un an et demi. C'est à partir de ce cas que Lacan élabore sa paranoïa d'auto-punition.

13. Concernant les sœurs Papin, là encore, Lacan cherche à saisir la logique du passage à l'acte. Rappelons les faits : le 2 février 1933 au soir, deux sœurs assassinent sauvagement la mère et la fille d'une famille bourgeoise pour laquelle elles travaillaient (Madame Lancelin et sa fille Geneviève). La police découvre les corps mutilés. Les sœurs ont arraché les yeux

de leurs victimes, puis tailladé leurs corps avec des ustensiles de cuisine. Les domestiques de la maison sont arrêtées, Christine Papin (27 ans) la cuisinière, et Léa (22 ans), la femme de chambre. Elles passent aux aveux tout de suite. Nous avons ici un passage à l'acte schizophrénique.

14. Lacan évoque la figure de Médée lorsqu'il parle de la femme de Gide (Madeleine) et de son acte (elle brûle toutes les lettres d'amour d'André Gide). Dans les deux cas, la femme tue ou détruit ce que l'autre a de plus précieux, et elle-même, par la même occasion. Creusant ainsi un manque dans l'Autre, et surtout en elle-même, Médée cesse d'être mère pour devenir pleinement femme. Comme Madeleine, Médée commet, nous dit Lacan dans les *Écrits*, un acte de « vraie femme ».

le Séminaire *Le sinthome*, Lacan évoque le personnage féminin (Sada) du film japonais d'Oshima *L'empire des sens*, qui, au terme d'une escalade érotique, dépassera les limites puisqu'elle tuera et castrera dans le réel son partenaire (Kichizo, qui est également son maître)¹⁵.

Ainsi, l'intérêt de Lacan pour la clinique du passage à l'acte féminin ne se dément pas depuis les années 30 jusqu'aux années 70. On pourrait soutenir qu'il a cherché à percer le mystère de la passion féminine sur sa face mortelle. Ainsi sa question ne porterait pas tant sur le désir féminin (*Que veut une femme?* Question freudienne par excellence) mais sur le secret de la jouissance féminine, en particulier chez celles qui passent à l'acte: «le mystère de la pulsion de mort chez les femmes», comme avait pu le relever É. Laurent¹⁶.

Si nous relevons ce fait, c'est que manifestement la notion de «frappe» a toujours intéressé Lacan, depuis la *frappe féminine*, donc, jusqu'à la *frappe signifiante*. Cette dernière, nous l'avons vu, a été abordée de diverses manières, depuis la frappe signifiante qui fait advenir le sujet, à la frappe de la parole qui marque, parole traumatique venant faire écho au fait que le véritable trauma, comme nous l'avons vu, résulte de l'impact, de la percussion du signifiant sur et dans le corps. D'où la question qui se pose maintenant à nous: dans quelle mesure pouvons-nous établir une continuité entre ces deux conceptions de la frappe, celle de la frappe féminine et celle de frappe signifiante? En quoi la première nous enseignerait quelque chose sur la seconde? Pour y répondre, nous allons procéder en deux temps. Tout d'abord nous allons nous intéresser à la frappe dans la psychose, autrement dit au passage à l'acte (et je le fais d'autant plus volontiers que nous nous trouvons aujourd'hui dans un hôpital psychiatrique). Ce sera l'occasion d'aborder d'abord une des fonctions du signifiant, celle de négativer. Puis, dans un temps second, nous montrerons pourquoi c'est le passage à l'acte qui se conjugue au féminin qui intéresse spécifiquement Lacan. Comment cette «association» frappe, jouissance féminine, l'amène à dégager la spécificité de l'évènement de corps, la spécificité de la jouissance qui lui est attachée. Ce sera l'occasion de revenir sur l'a deuxième facette du signifiant déjà évoquée comme cause de jouissance.

Le passage à l'acte dans la psychose

Concernant le passage à l'acte d'Aimée, rappelons que Lacan insiste sur la *nécessité* pour elle de le commettre, comme s'il y avait *urgence à frapper*, même si une heure avant de commettre l'agression. Aimée ne sait pas encore précisément quel persécuteur elle va frapper; néanmoins, une frappe doit advenir. Ensuite Lacan souligne le fait que cet *acte est libérateur* pour Aimée¹⁷.

15. Lors de la séance du 16 mars 1976 (Séminaire XXIII, *Le sinthome*), Lacan évoque le film japonais d'Oshima (qui vient de sortir sur les écrans), où est porté à son extrême, nous dit-il, l'érotisme féminin: «Cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme» (p. 126). Ainsi ce qui intéresse une nouvelle fois Lacan est la pulsion de mort chez la femme (et qu'importe si après l'avoir tuée elle émascule sa victime). Un peu plus loin dans son séminaire, Lacan nous dit, après avoir introduit son mathème S(\bar{A}): «Il y a une barre que n'importe quelle femme sait sauter, c'est la barre entre le signifiant et le signifié, comme vous l'a prouvé, je l'espère, le film [...]. Elle est comme cette

barre-ci sur $\bar{\phi}x$.» Il achève cette mise en série en évoquant la barre sur grand A faisant qu'il n'y a pas «d'Autre qui répondrait comme partenaire». Il conclut en précisant qu'après avoir vu ce film il a «de plus en plus de raisons» de croire que La femme n'existe pas (p. 128). Ainsi, une mise en série peut être établie entre S(\bar{A}), la barre sur l'Autre (\bar{A}) – autrement dit le trou dans la structure langagière – et le fait que La femme n'existe pas – le signifiant de La femme est forclus. Cette série qui a pour point de départ la barre qui sépare le signifiant du signifié, se déduit, selon Lacan, du passage à l'acte féminin.

16. LAURENT É., «Lacan analysant», *La Cause freudienne*, n° 74, p. 16-19.

17. Après le passage à l'acte, il note la réduction totale de la conviction portée sur les thèmes de son délire (la persécution, l'érotomanie, la jalousie, l'idéalisme altruiste); seule demeure celle qui concerne son enfant. Précisément, c'est trois semaines après cet acte, alors qu'elle se trouve en prison – avant même son admission à l'infirmerie spéciale où Lacan la rencontrera – que le délire tombe. Ainsi ne tombe-t-il pas juste après l'acte mais quand se réalise son but, sa conséquence. Ce serait la prison (l'enfermement), la punition, le châtement recherché qui provoquerait cela.

Précisément il nous dit qu'en frappant l'autre idéalisé à *l'extérieur* – l'actrice célèbre Huguette ex-Duflos –, Aimée se libère de quelque chose qui est à *l'intérieur* d'elle-même. Il précise aussi qu'elle « *s'est frappée elle-même [...]* »¹⁸ (d'où le terme de paranoïa d'auto-punition). Elle se frappe elle-même, dans le sens également où, en frappant cette actrice, elle frappe son double, son image idéalisée¹⁹. C'est dire si cette image est aliénante et mortifère. Elle se frappe elle-même en tant qu'elle est sa propre persécutrice, son propre ennemi. Enfin, évoquons ce passage très connu où Lacan reprend un terme d'origine grecque emprunté au psychiatre Guiraud, le *kakon*, le mauvais objet, qu'Aimée essaye d'atteindre par son acte meurtrier : « Le sujet veut tuer [...] sa maladie ou, plus généralement « le mal », le *kakon* [...] »²⁰ nous dit Lacan, puis de conclure : « [...] Ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il *frappe*. »²¹ Cet ennemi intérieur, ce mal en soi, ce *kakon*, ce point de haine en soi, c'est ce que le sujet a en somme de plus réel. C'est ce que Lacan nomme dans le Séminaire VII, d'un terme freudien, la chose, *das Ding* (la jouissance hors signifiant et signifié), séminaire dans lequel nous trouvons également le terme d'« extimité » (p. 167). Donc retenons ce lien établi entre la frappe et la chose, autrement dit entre la frappe et la jouissance sur son versant réel.

Par ailleurs, précisons qu'il existe dans la psychose une propension au passage à l'acte comme tentative de faire advenir une négativation, une soustraction de jouissance qui est en trop et qui, « ne pouvant s'accomplir dans le registre symbolique », se « réitère dans le réel »²² comme l'a relevé Jacques-Alain Miller. Et puisque nous évoquions avec Lacan le terme de *kakon* – terme qui anticipe et prépare tout aussi bien le fameux objet *a* – ajoutons, toujours avec l'appui de Lacan, que le passage à l'acte a pour fonction d'opérer une tentative d'extraction de l'objet *a* puisque ce dernier n'est pas extrait dans la psychose²³. La castration symbolique n'opérant pas, la tentative de castration se fait dans le réel. Puisque le mot ne tue pas assez la Chose, le sujet a recours au passage à l'acte pour tenter de faire advenir cette perte.

Cette négativation, que nous écrivons avec Lacan moins phi (- φ), se déduit de la mise en fonction de la métaphore paternelle (lorsque le Nom du Père n'est pas forclus), avec l'émergence de la signification phallique qui est une signification de castration. C'est donc au Nom du Père comme signifiant qu'est dévolu la fonction d'opérer cette négativation. Il représente – dans la formalisation de Lacan chargée de rendre compte à l'époque de la « normalité », autrement dit de la névrose – la fonction symbolique ; mais d'une manière générale, c'est le signifiant lui-même qui opère cette fonction de mortification de la jouissance (négativation), laissant un reste que Lacan écrit objet *a*.

Ainsi, que ce soit en référence à la mort ou à la perte, il est tout à fait justifié de mettre en parallèle le passage à l'acte et l'effet du signifiant, comme si le premier consistait à opérer de manière disons problématique, symptomatique, ce que le second doit normalement produire d'une manière logique. Ceci à condition, je le rappelle, de se référer à une conception du signifiant spécifique qui prédomine dans le premier temps de l'enseignement de Lacan (jusqu'en 1964).

Seulement tout ce que nous disons ici, interrogeant le lien entre frappe et jouissance,

18. LACAN J., « De la psychose paranoïaque dans ses rapports à la personnalité », Seuil, 1975 (réédité en poche), p. 250. Cela provoque un soulagement (elle se frappe elle-même puisque, par son acte, elle tombe directement sous le coup de la loi).

19. *Ibid.* p. 253. « [...] ce type de femme, c'est exactement ce

qu'elle-même rêve de devenir. La même image qui représente son idéal est aussi l'objet de sa haine ».

20. *Ibid.*, p. 302.

21. Cf LACAN J., *Écrits, Op. cit.*, p. 175. À ce moment il n'évoque plus l'autopunition mais l'agression suicidaire du narcissisme.

22. MILLER J.-A., in *La conversation d'Arcachon. Cas rares : les inclassables de la clinique*, Paris, Agalma, Le paon, 1997, p. 227.

23. Thèse lacanienne du passage à l'acte dans la psychose qui se déduit de la note de bas de page de la « Question préliminaire » de la p. 554.

ne justifie pas encore l'intérêt de Lacan pour le passage à l'acte féminin. Nous devons opérer une avancée supplémentaire, celle que nous autorise le Séminaire XX dans lequel il dégage une modalité de jouissance nouvelle, appelé *Autre jouissance* (Autre que phallique), la jouissance féminine, qui s'éprouve dans le corps, qui est rétive au savoir, et qui est indicible (elles ne peuvent rien en dire).

Pourquoi cette modalité de jouissance propre à la femme nous intéresse-t-elle ? C'est que c'est précisément cette modalité, avec ses caractéristiques que nous venons d'évoquer, que Lacan retrouve au sein de ce qu'il nomme « événement de corps », ou encore sinthome, évoquant alors une « jouissance opaque d'exclure le sens »²⁴. C'est donc le passage par la jouissance féminine, propre aux êtres parlants qui s'inscrivent du côté femme des formules de la sexuation (indépendamment de leur sexe biologique), qui lui a permis de dégager vraiment les caractéristiques de cette jouissance réelle, déjà entrevue bien avant (par exemple à travers le terme de Chose).

Conclusion : de la frappe féminine à la frappe signifiante

Ainsi, puisque le passage à l'acte peut être mis en parallèle avec l'effet du signifiant lorsque ce dernier est approché comme opérant une négatation (ce même signifiant qui peut aussi être saisi comme cause de jouissance), et que par ailleurs le repérage par Lacan de la jouissance féminine²⁵, de l'ordre du *pas-tout*, ouvre la voie à la distinction de cette jouissance réelle, opaque, que l'effet du signifiant sur et dans le corps, la « percussion du corps par le signifiant » (Jacques-Alain Miller), induit (suivant un autre abord du signifiant), nous en concluons que c'est précisément le passage à l'acte féminin qui est le plus à même d'enseigner Lacan sur l'effet, la frappe du signifiant. Nous dégageons donc ici une continuité dans son enseignement autour de son intérêt pour la frappe, depuis le passage à l'acte féminin jusqu'à l'impact du signifiant sur et dans le corps (l'événement de corps).

Relevons enfin que les qualificatifs utilisés par Lacan pour évoquer la jouissance féminine (jouissance « folle, énigmatique »), fait entendre une relative proximité avec la jouissance dans la psychose, même s'il faut bien rappeler ici la distinction des deux, la forclusion phallique ne devant pas être confondue avec le *pas-tout* féminin (pas-toute phallique dans le sens où il y a un au-delà du phallus, donc pas sans le phallus).

24. LACAN J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 570.

25. Jouissance à laquelle a accès tout sujet / *parlêtre* qui s'inscrit du côté droit des formules de la sexuation.